

L'ESPION
ANGLOIS,

OU

CORRESPONDANCE SECRETE
ENTRE
MILORD ALL'EYE
ET
MILORD ALL'EAR.

Singula quæque notando. HOR.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & considérablement augmentée.

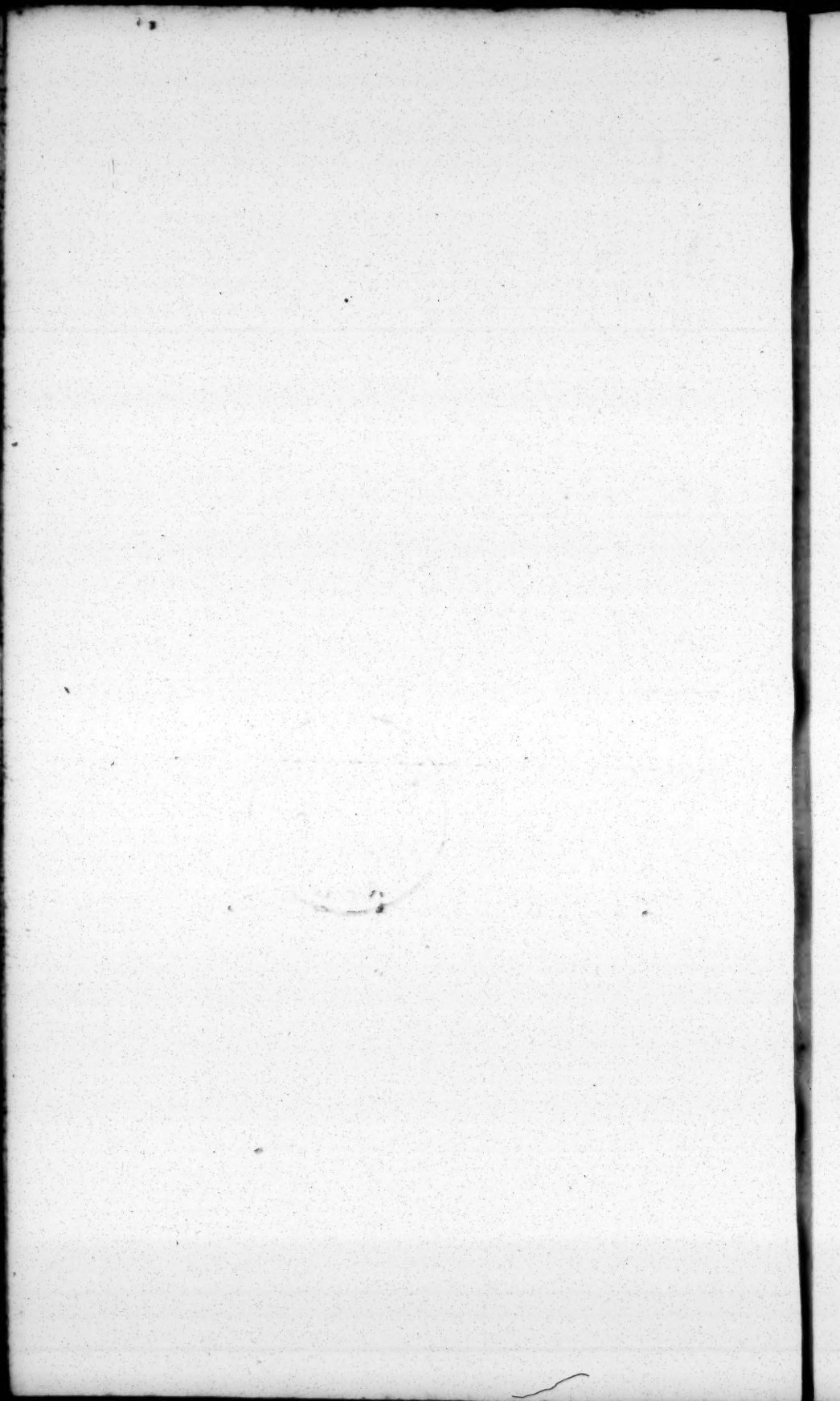
TOME SEPTIEME.

* * *

* *

*

A LONDRES,
Chez JOHN ADAMSON.
MDCCLXXV.



LETTRES

Contenues dans ce septieme Volume.

LETTRE I. *Sur les plaintes réciproques des deux Cours de Londres & de France. Faits récents passés aux Antilles ; mouvemens des ports ; troupes envoyées par la France dans ses Colonies , projet d'augmenter considérablement le corps de la marine. Arrivée du Marquis de la Fayette chez les Insurgens.*

Page 1

LETTRE II. *Sur le nouvel Edit concernant les Jésuites : sur son enrégistrement : sur la Déclaration interprétative. Diverses Anecdotes & brochures relatives au même sujet. Estampe singuliere. Retraite du Comte de St. Germain.*

32

LETTRE III. *Sur l'Académie de Peinture , de Sculpture & de Gravure , sur le Sallon , sur les différens Artistes qui ont exposé , & autres.*

60

LETTRE IV. *Eloge historique de Michel de l'Hôpital , Chancelier de France , avec cet Epigraphe : Ce n'est point aux esclaves à louer les grands hommes , in-8vo. de 125 pages.*

83

LETTRE V. *Suite du coup-d'œil sur l'Ecole Française.*

103

T A B L E.

LETTRE VI. Séances du bureau de législation dramatique.	133
LISTE des membres composant l'assemblée du Bureau de législation dramatique.	164
LETTRE VII. Sur une nouvelle découverte en chirurgie & dans l'art des accouche- mens.	167
LETTRE VIII. Suite de la révolution de la musique en France. Nouveau parti qui s'é- leve. Querelles vives. Ecrits à ce sujet.	180
LETTRE IX. Nouvelle réquisition du Vicomte de Stormont. Réponse de la Cour de Ver- sailles. Défaite de Burgoyne. Démarches de la Cour de Londres auprès de M. Fran- klin. Instances de celui-ci auprès de la Cour de Versailles. Mouvemens dans la Marine de France & dans ses Colonies.	199

Fin de la Table.

AVERTISSEMENT

D E S

LIBRAIRES.

Nos correspondans seront probablement surpris en voyant ce volume-ci plus petit que les précédens ; nous nous devons à nous-mêmes de les prévenir que ce n'est de notre part ni léfine ni cupidité. L'inégalité du contenu des cahiers du manuscrit a causé cette erreur , & voilà tout. Nous promettons de grossir d'autant plus les volumes que nous ne tarderons pas à faire suivre.

L'ESPION

L'ESPION ANGLAIS.

LETTRE I.

Sur les plaintes réciproques des deux Cours de Londres & de France. Faits récents passés aux Antilles; mouvemens des ports; troupes envoyées par la France dans ses Colonies, projet d'augmenter considérablement le corps de la marine. Arrivée du Marquis de la Fayette chez les Insurgens.

RÉPRÉSENTEZ-VOUS, Milord, ces jours d'été, où le ciel, d'abord pur & serein, se couvre à la longue de nuages épais, lourds, noirs, formés par les vapeurs continuelles que pompe un soleil ardent, & qui, prêts à se résoudre en un déluge immense, se dissipent par quelque changement heureux dans l'atmosphère, mais que d'autres remplacent bientôt, & ainsi successivement jusqu'à ce qu'il éclate un orage d'autant plus affreux qu'il est plus différé. Tel est l'état respectif de l'Angleterre & de la France. Ce sont fréquemment de nouvelles plaintes de part & d'autre, des réquisitions, des paroles vives, des menaces qu'on croiroit devoir se tourner en rupture inévitable; mais les différens s'ajustent, on se donne des paro-

les de paix, on se concilie pour les éluder le moment d'après, ne les pas tenir; pour s'objecter les mêmes griefs & se pointiller plus fortement que jamais, & de la sorte tour-à-tour, ce qui ne peut guere se terminer que par l'effusion du sang des sujets. Je vous avois à peine rendu compte des dispositions apparentes & amicales de la France, que je fus que l'Ambassadeur d'Angleterre avoit eu une seconde commission à remplir avec tous les égards dus à une puissance respectable, dont on desireroit conserver l'amitié, mais avec la fermeté digne d'un Souverain & d'une nation peu accoutumée à faire ou à supporter des injustices. Cette commission étoit d'autant plus délicate, qu'il s'agissoit de sommer la Cour de Versailles de s'expliquer, sans délai & sans détours, sur sa conduite & sur ses intentions, & de lui proposer au nom de S. M. Britannique l'alternative de la paix ou de la guerre. Les circonstances étoient favorables pour cet acte de vigueur. La France n'ayant point encore mis ses colonies en défense, n'ayant pas recueilli ses flottes & ses matelots, pouvant être attaquée vivement à l'improviste, avoit le plus grand intérêt de ne pas rompre en ce moment; aussi le Gouvernement a-t-il choisi la paix (*).

(*) C'est le 8 Juillet qu'eut lieu la vive explication entre le Vicomte de Stormont & le Comte de Vergennes; mais le bruit se répandit en même temps à Paris que le Ministre François releva l'Ambassadeur de S. M. Britannique & lui fit sentir l'indécence de la chaleur ou plutôt de l'emportement qu'il mettoit

Il a condamné sans difficulté ces secours & ces armemens que les principes du droit public ne lui permettoient pas de justifier ; il a déclaré au Vicomte de Stormont qu'il étoit résolu de faire sortir sur le champ de tous ses ports les corsaires Américains , pour n'y jamais rentrer , & qu'il prendroit désormais les précautions les plus rigoureuses pour arrêter la vente des prises qu'ils auroient faites sur les sujets de la Grande-Bretagne. Les ordres donnés à cet effet ont étonné les partisans des Insurgens & semblent arrêter les progrès du mal. Mais les politiques plus fins ne peuvent se persuader que tout cela soit sincère ; ils attribuent la conduite actuelle du Ministère François à la nécessité de gagner du temps , afin de se mettre en défense ; d'ailleurs , les mauvaises nouvelles qui lui sont venues de l'Amérique septentrionale (1) augmentent ses incertitudes & ses inquiétudes. Quoi qu'il en soit , il est très-vrai , suivant les lettres arrivées de différens ports , qu'il y a été adressé des ordres conformes à la parole donnée à notre Ambassadeur , non-seulement de n'y admettre les armateurs Américains que pour vingt-quatre heures , & par humanité , afin de les laisser se

dans sa conversation : que là-dessus celui-ci pria le Comte de Vergennes avec les plus fortes instances *de regarder comme non avenu tout ce qu'il venoit de proposer.* (Note de l'Editeur.)

(1) Telles que l'irruption de l'armée du Canada , la prise de Ticonderago , le 6 Juillet par le Général Burgoyne , &c.

pourvoir de vivres uniquement , sans souffrir qu'ils y arment (1) , y vendent ou conduisent leurs captures ; mais encore d'empêcher qu'ils y prennent aucunes armes ou munitions de guerre. Les ordres dont il s'agit sont authentiques ; & l'on répand en outre la copie d'une lettre écrite le 5 de ce mois par M. de Sar-

(1) Extrait d'une lettre de Marseille du 7 Août...
Il nous est défendu de recevoir les armateurs Américains pour plus de vingt-quatre heures sans qu'ils puissent y vendre ou conduire leurs prises pour plus long-temps : en outre , afin d'éviter qu'ils y chargent clandestinement ou indirectement des effets de contrebande , il est arrivé ordre au bureau des classes de n'expédier pour les Isles aucun vaisseau chargé d'effets d'artillerie. Le Ministre ajoute que lorsque le Roi jugera à propos d'en faire passer , il se servira de ses bâtimens , qui en porteront & ceux qui seront arrêtés en conséquence , ne seront point réclamés....

Extrait d'une lettre de Bordeaux le 27 Août...
Ce qui nous fait présumer que les affaires des Insurgens vont mal réellement , c'est que notre gouvernement a décidément changé de conduite à leur égard : il est venu des défenses nouvelles & plus fermes de ne leur fournir aucunes munitions de guerre & ordre de fouiller dans leurs navires pour empêcher ces approvisionnemens clandestins....

Extrait d'une lettre de Bordeaux du 30 Août...
Le 21 de ce mois un courier de la Cour , arrivé à huit heures du soir , apporta des ordres à M. le Maréchal de Mouchy , en conséquence desquels M. de Navarre , Juge de l'Amirauté , se transporta tout de suite au bas de la riviere. A son retour , on apprit qu'il avoit fait retirer de dessus un navire Bostonien , quatre canons , de la poudre & du salpêtre que ce corsaire avoit achetés ici. Cet ordre est une conséquence des arrangemens pris entre les deux Cours pour maintenir la paix,...

tine, Ministre de la marine, à la ferme générale, très-cathégorique sur le même objet (1); enfin, on a arrêté & conduit à la Bastille, à la réquisition de la Cour de Londres, un Sieur *Hodge*, habitant Américain, propriétaire (*) du corsaire la *Surprise*, commandé par le Capitaine Cuningham, satisfaction qu'on n'a pu lui refuser, d'autant qu'il avoit réarmé le bâtiment au mépris de la promesse donnée qu'il ne remettroit plus en mer. Cependant je suis de l'avis des spéculateurs ci-dessus.

(1) Voici cette lettre Il a été donné ordre pour que les bâtimens étrangers qui abordent dans les ports du royaume, soit ayant commission en guerre, soit comme prises faites par ceux-ci, ne puissent séjourner dans lesdits ports, que le temps permis par les traités & par les ordonnances & le règlement, & pour qu'à l'égard des prises, il ne soit rien vendu de leur chargement. J'ai vu par plusieurs lettres que j'ai reçues sur cet objet, que, nonobstant les précautions recommandées & prises à ce sujet, on parvient à éluder les ordres donnés, parce que les versemens & le chargement ont été faits pour parer à ces inconvéniens, & assurer l'exécution desdits ordres, je vous prie de recommander à vos préposés dans les différens ports du Royaume de ne percevoir aucuns droits pour raison des effets provenant desdits navires & de n'en permettre aucun déchargement, qu'après les formalités de déclaration à l'Amirauté remplies. Je suis trop convaincu de vos dispositions à concourir à l'exécution des intentions de S. M. pour douter de votre empressement à donner les ordres les plus précis à cet égard.

(*) C'est le même qui avec un Sieur *Allen* s'étoit rendu caution du Capitaine Cuningham & qui avoit masqué sans doute sa propriété sous cette formalité.
(Note de l'Editeur.)

Gardez-vous, Milord, d'inférer de ces faits positifs, que la France renonce absolument à soutenir la cause de nos Colonies révoltées, qu'elle ne veuille plus avoir avec elles de liaison d'aucune espece, & qu'elle regarde leurs affaires comme totalement désespérées. Au contraire, le Gouvernement, à ce qu'on m'a certifié, est informé que les Insurgens sont suffisamment pourvus de munitions de guerre, de Soldats & d'Officiers propres à faire face à leurs ennemis, au moins jusqu'à l'année qui vient; il est persuadé que la campagne est manquée pour nous. C'est d'après cet exposé, fait au conseil d'état, qu'il a été décidé, pour appaiser le Ministère Britannique, qu'on pourroit, sans inconvénient, leur rendre l'accès des ports du Royaume moins libre en cette conjoncture. D'ici à la campagne prochaine, on aura pour soi le bénéfice du temps; on nous verra venir; les possessions françoises dans les diverses parties des deux mondes auront été mises à l'abri d'insulte; les finances se trouveront dans le meilleur ordre où M. Necker travaille à les porter, &, suivant la situation des choses, la Cour de Versailles pourra manifester plus ou moins ouvertement la part qu'elle doit nécessairement prendre dans la contestation actuelle entre l'Angleterre & ses colonies: cette politique est appuyée sur des faits non moins certains que les premiers.

Dans la défense qui concerne les bâtimens de guerre ou corsaires Américains, ne sont pas compris les navires qui font le commerce, lesquels sont toujours admis dans les ports de

France aussi librement que ceux des autres nations ; ainsi les sujets ne sont point privés des avantages considérables qu'ils peuvent retirer de leurs liaisons avec les Américains (1). Or, croyez-vous, Milord, que bientôt accoutumée aux bénéfices immenses qu'elle accumule à notre détriment, la France ne fasse pas tout ce qui dépendra d'elle, pour les continuer & les augmenter, ce qui ne peut avoir lieu qu'en fomentant la division avec nos Colonies, & en recommençant à leur fournir les secours qu'elle leur refuse à présent qu'ils n'en ont point un besoin urgent ? Que dis-je ? Il suffit que l'échange réciproque des marchandises innocentes soit toléré pour que le Négociant, par son adresse, ses ressources & son industrieuse activité, sache éluder les entraves vraies ou feintes que des raisons de politique ont obligé de lui donner, & parer aux inconvéniens qui en résulteroient, soit pour lui, soit pour l'Etat même. On écrit de l'Orient (2) &

(1) Extrait d'une lettre de Nantes du vingt Août... Les bâtimens des Insurgens, malgré les plaintes du Lord Stormont, abondent ici plus que jamais. Il y a quelques jours qu'on en comptoit dix-sept à la fois dans ce port, & la proscription qu'on nous a notifiée, n'est pas même bien strictement observée, puisqu'un armateur Insurgent nous a conduit deux vaisseaux Anglois de la Jamaïque, chargés de 746 tonneaux de sucre & de 193 balles de café....

(2) Extrait d'une lettre du 9 Août l'armateur Américain le *Terrible*, de 12 canons, ayant conduit ici le 7 de ce mois une chaloupe Angloise, dont il s'étoit emparé à la hauteur de *Seilly*, le Sieur Jean

d'autres endroits des faits récents qui viennent à l'appui de cette conjecture. Les armateurs Américains, d'ailleurs, n'ont pas besoin de venir dans ce Royaume lorsqu'il n'ont point de capture à y vendre. D'intelligence avec une multitude de bateaux pêcheurs qui croisent sur la côte, ils en reçoivent tous les articles qui peuvent leur être nécessaires & communiquent par là très-facilement & très-promptement avec leurs correspondans. Cet interlope doit même servir à vendre les marchandises des prises qu'on peut ainsi verser, transporter & vendre furtivement.

Je n'ignore pas que le Ministère François, en refusant hautement à l'Ambassadeur d'Angleterre d'autoriser par une convention expresse avec sa Cour nos vaisseaux garde côtes & autres à fouiller tous les navires sortant des ports de ce Royaume, est convenu de les laisser faire tacitement & de fermer les yeux sur cette rigueur; qu'en conséquence elle l'exerce avec la plus grande activité; mais ce n'est qu'un palliatif qui occasionnera infailliblement de nouvelles méprises, de nouvelles plaintes,

Welsh, qui le commande, a tenté de vendre sa capture; n'ayant pu y réussir dans les vingt-quatre heures, terme fixé pour le séjour que les armateurs peuvent faire dans les ports, le Commandant de celui-ci lui a ordonné d'en sortir; il a obéi sans difficulté; mais, étant revenu le jour suivant, il a conclu la vente de sa prise avec un particulier, qui s'est aussi déclaré acheteur du bâtiment corsaire; au moyen de ce contrat simulé, l'Américain a chargé différens articles qu'il avoit commission de porter dans son pays...

& elles feront plus fortes à meſure que la France ſe trouvera plus diſpoſée à la rupture.

Dans la ſuppoſition que les nuages élevés en Europe ſoient réellement diſſipés , il ſ'en forme en Amérique de très-propres à y cauſer quelque orage , qui , vu l'éloignement , ne pourra ſe conjurer avec une égale facilité. C'eſt ſur-tout à St. Domingue , qui , par ſa poſition voiſine de nos colonies peut avoir avec elles une communication rapide & non interrompue , que ſe paſſent des événemens fâcheux , capables ſeuls d'exciter une guerre ſanglante. Suivant les lettres de cette Iſle , « le commerce » avec les Infurgens ſe fortifie , s'étend , & » acquiert une publicité ſur laquelle les Chefs » ferment abſolument les yeux. Les Anglois , » de plus en plus (1) furieux de cette corref- » pondance , écrit un colon , ſont les ſeuls » qui troublent une union auſſi avantageuſe ; » leur rage les porte même à des hoſtilités ca- » ractéřiſées ; indépendamment de la *Riviere* » de *Seine* , navire intercepté à nos atterrages , » chargé , il eſt vrai , de munitions de guerre (2) , » mais qu'on ne pouvoit raiſonnablement ju- » ger de n'être pas deſtinées pour nous ; on

(1) Ce ſont les propres termes d'une lettre du onze Avril dernier , datée du Port au Prince.

(2) C'eſt vraisemblablement ſur le différent élevé à l'occaſion de cette priſe , objet de négociations ſérieuſes , qu'il a été décidé que les munitions de guerre pour le Roi de France ne pourroient être tranſportées dans ſes Colonies que ſur ſes bâtimens , ainſi qu'on a vu précédemment dans la lettre de Marſeille.

» prétend qu'ils ont attaqué dans ces parages
 » une flûte du Roi, qu'ils ont voulu fouiller,
 » & que sur sa résistance, ils l'ont maléficiée
 » au point qu'elle est allée se réfugier au Cap :
 » on a donné soudain des ordres aux frégates
 » croisières de chercher à venger cette insulte.
 » De là ces tracasseries avec nos rivaux, plus
 » vives encore ici qu'aux côtes de France; vous
 » devez juger quelle aigreur doit envenimer
 » les esprits de part & d'autre, en sorte que,
 » malgré le génie plus que pacifique de notre
 » Gouvernement, bien établi par les instruc-
 » tions données aux Capitaines de frégates sta-
 » tionnées chez nous; il n'est guère possible
 » de n'en pas venir à des voies de fait, con-
 » duisant, sans qu'on le veuille, à une rup-
 » ture décidée...

Ces voies de fait ont déjà eu lieu, Milord,
 suivant ce qu'apprennent des lettres plus ré-
 centes. Le Capitaine de l'*Indiscrete* (1) s'est em-

(1) M. de *Larchantel*, Lieutenant de vaisseau. Il
 rend compte ainsi lui-même de l'événement, dans sa
 lettre datée de St. Domingue à bord de la frégate,
 l'*Indiscrete*, hauteur du mole St. Nicolas le 10 Avril...
 nous avons rencontré un bateau de construction fran-
 çoise dont la manœuvre nous a paru suspecte; nous
 l'avons chassé; &, comme il sembloit vouloir nous
 échapper, nous avons assuré notre pavillon : à quoi
 il a répondu en hissant pavillon François; nous l'a-
 vons fait raisonner, & nous avons été surpris qu'on
 nous répondit en Anglois : nous l'avons forcé de
 mettre son canot à la mer; le Capitaine *Frey* est
 convenu de son tort; nous l'avons amariné & envoyé
 à St. Domingue pour être jugé suivant les loix des

paré d'un bateau Anglois, sous prétexte qu'il étoit de construction françoise, que sa manœuvre étoit suspecte, qu'il avoit hissé un faux pavillon, & enfin qu'il étoit une prise faite sur sa nation. Une autre fois ce même Commandant altier, ayant rencontré un *Sloop* (*) de la nôtre, a profité de sa supériorité pour le molester, lui faire mettre son canon à la mer, & l'obliger à se détourner de sa route (1).

prises. Ce bâtiment en étoit une faite sur nous, sous prétexte qu'il venoit de chez les Insurgens. Voilà un événement singulier, qu'un bâtiment ayant commission Angloise pris sous pavillon François : il alloit à la Jamaïque porter des farines, &c.

(*) Mot Anglois qui désigne un petit bâtiment semblable à une chaloupe. (*Note de l'Editeur.*)

(1) Extrait d'une lettre écrite à bord de la frégate *l'Indiscrete*, à la hauteur du Mole St. Nicolas, Isle & côte de St. Domingue le 26 Mai.

Le 21 Mai nous avons rencontré un *Sloop* Anglois de 4 canons, se nommant la *Porcupine*, Capitaine *Cadogan* & de 97 hommes d'équipage. Notre Capitaine M. *l'Archantel*, lui a fait mettre son canot à la mer, lui a fait dire qu'il trouvoit très-mauvais qu'il s'approchât si fort de nos côtes & qu'il eût à s'écarter pour continuer sa route vers la Jamaïque. Il a demandé ensuite au Lieutenant qui étoit venu à bord, s'il n'avoit point de François parmi les siens ? Il a répondu que non ; mais, sur la menace de notre Commandant d'envoyer à son bord, d'y faire faire une perquisition exacte, & de s'en emparer, s'il n'arrivoit juste ; il est convenu qu'il y en avoit un ; on y a dépêché un Officier pour le réclamer. Il a été rendu, & l'on a vu avec satisfaction que ce bâtiment, dont l'objet étoit sûrement de prendre quelque bateau sortant du mole, se conformoit aux ordres qu'en lui avoit donnés & s'éloignoit....

A l'occasion d'une rencontre plus grave arrivée entre une de nos frégates & une Françoisse croisant autour de la même Isle, (1) il s'exprimoit en termes véhémens & avec des dispositions plus hostiles. Il marquoit au Capitaine de cette dernière (2), après lui avoir

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 15 Juin on vient d'apprendre que la frégate la *Tourterelle*, commandée par M. de Beauffier, croisant dans le Sud de l'Isle à vache, côte de St. Domingue, a été rencontrée par deux frégates Angloises, dont l'une lui a envoyé un coup de canon à boulet, auquel elle a répondu par un coup de canon à poudre seulement; mais le Capitaine Anglois ayant riposté par un second coup de canon à boulet, le François, sensible à cette insulte, a lâché toute sa bordée qui a fort endommagé l'Anglois & l'a obligé de s'écarter. L'autre frégate est restée simple spectatrice....

Extrait d'une lettre de Brest du 16 Juillet Suivant la relation propre de M. Beauffier, commandant la *Tourterelle* de 26 canons, arrivant du fond de l'Isle à vache le 14 Avril; son affaire avec les deux frégates Angloises a eu lieu le 13 & a été plus grave qu'on ne l'a dit d'abord, puisqu'il a tiré 65 coups de canons de 12 & 14 de 6. La première frégate ennemie a été jugée de 24 à 26 canons; mais l'autre beaucoup plus foible; celle-ci, en effet, ne s'est pas mêlée du combat; l'autre a tiré plusieurs bordées qui sont arrivées jusqu'à la *Tourterelle*.

(2) La lettre est datée du 6 Mai. M. l'*Archantel* disoit au commencement à M. Beauffier.... J'ai écrit, Monsieur, au Ministre pour lui rendre compte de ma prise du bateau le *Perigord*. M. de Lillancourt, Commandant au Môle St. Nicolas, n'a rien voulu statuer sur cette prise & attend le Général, M. le Comte d'Argoult. Je l'ai fait conduire à St. Marc où il y a une Amirauté, pour qu'on vende ce bâtiment

parlé de sa propre aventure : « Dans ma dé-
 » pêche à M. de Sartines j'ai fait mention de
 » l'audace avec laquelle on vous a provoqué
 » & de la modération que vous avez montrée
 » d'abord , tant que vous n'avez pas craint de
 » compromettre l'honneur du pavillon ; j'y ai
 » joint mes observations sur la conduite des
 » Anglois s'emparant de nos navires sous de
 » très-légers prétextes , & nous enlevant ainsi
 » autant de matelots ; puisqu'ils les forcent de
 » prendre parti chez eux , ou les séduisent par
 » une forte paie. Pour moi , je suis très-déci-
 » dé , s'il m'arrive quelque insulte de la part
 » d'un bâtiment de S. M. Britannique , de le
 » couler bas ou de succomber , s'il est plus fort.
 » Comment se conduire autrement avec un
 » ennemi insolent qu'on a ordre de ne point
 » prendre & qui s'en prévaut ? Se faire jus-
 » tice soi-même. Je ne connois pas d'autre
 » voie.... » Cette façon de penser me semble
 en général celle du corps de la marine , impa-
 tient de se mesurer avec nous. Dans une lettre
 de Brest où l'on rendoit compte du combat de
 la *Tourterelle* , on ajoutoit : « le Capitaine est
 » très-blâmé ici de n'avoir pas obligé la fré-
 » gate maltraitée de mettre son canot à la mer
 » & de venir à son bord. »

& qu'on en mette l'argent en séquestre , attendu qu'il
 ne faut plus le regarder comme repris , mais comme
 confisqué sous pavillon François , & commandé par
 un Anglois. Le sort du Capitaine est toujours inde-
 cis , le cas étant en effet extraordinaire & unique.

Quelque temps après on a su (1) que le Comte d'Argoult, le nouveau Gouverneur de St. Domingue, y étant arrivé, avoit décidé de renvoyer à la Jamaïque le patron du bateau confisqué, sur la *Terpsicore* même qui avoit apporté ce Général, & de demander sa cassation au Gouverneur, ainsi que la punition du Capitaine de la frégate Angloise qui avoit insulté la *Tourterelle*. On ajoutoit que, malgré qu'elle eût eu lieu de s'en repentir par la riposte vigoureuse de celle-ci, cela ne suffisoit pas, & qu'il falloit qu'un exemple sévère empêchât la récidive.

Au retour de cette *Tourterelle* à Brest (2), le Capitaine a reçu des complimens du Ministre; mais celui de *l'Indiscrete* a sur-tout été exalté; M. de Sartines a écrit au Commandant du port qu'il étoit très-satisfait de la conduite de M. l'Archantel, de sa fermeté, & de sa bonne résolution vis-à-vis des Anglois; qu'il se disposoit à lui faire donner par le Roi des marques de son contentement lorsqu'il reviendrait en France.

Il est vrai que ces complimens sont antérieurs à la réconciliation, & que tandis que

(1) Par une lettre écrite à bord de la frégate *l'Indiscrete*, le 15 Juin au Port au Prince, où le défaut de vivres avoit obligé M. de *Larchantel* de venir en chercher à grand frais, & où l'on marquoit que M. d'Argoult étoit arrivé à St. Domingue sur la frégate la *Terpsicore*.

(2) La *Tourterelle* est arrivée à Brest le 22 Juillet après 35 jours de traversée.

la division éclatoit entre les deux Monarques dans le Nouveau-Monde , ils s'embrassoient dans l'ancien , & se renouvelloient les affurances d'une foi mutuelle. Il faut voir si les ordres donnés en conséquence seront mieux exécutés là qu'ici ; s'ils sont aussi stricts ; si l'on ne profitera pas de la distance pour les interpréter , les éluder & les réduire à rien : ce qui fait croire que la Cour de Versailles y compte peu elle-même , c'est son empressement non-seulement à recruter à grands frais & avec la promesse d'un sort très-avantageux la belle jeunesse qui voudra prendre parti , de quoi compléter les troupes affectées aux Colonies (1) & les bataillons d'Europe qui y

(1) Ce sont le régiment de l'Isle de France , celui de Pondichéri , & le bataillon de l'Inde pour les possessions orientales ; & les régimens du Cap & du Port au Prince , celui de la Martinique , celui de la Guadeloupe & le Corps appelé *Troupes nationales de Cayenne* pour les Isles du Vent & sous le Vent.

Le régiment de l'Isle de France , créé par ordonnance du 18 Août 1772 sur le pied de deux bataillons , a été porté à quatre par une ordonnance du 21 Janvier 1775 ; les bataillons sont composés ou le seront vraisemblablement , comme ceux d'Europe , d'une compagnie de Grenadiers , d'une de Chasseurs & de huit compagnies de Fusiliers.

Le régiment de Pondichéri , créé par ordonnance du 18 Août 1772 sur le pied de deux bataillons , a été réduit par ordonnance du 2 Juillet 1775 à un bataillon , & peut-être le second a-t-il été nommé *Bataillon de l'Inde* ; je n'ai pas trouvé de renseignement sur celui-ci.

font, & qui, dévastés par la désertion & les maladies, étoient d'abord le seul objet dont on paroissoit s'occuper; mais encore d'y faire passer six bataillons nouveaux, des compagnies de Chasseurs, de Dragons, d'Ouvriers, d'Artilleurs, de Sapeurs, de Bombardiers. Certes, en adoptant le proverbe, *si vis pacem, para bellum*, la France desireroit fortement la paix; car voilà de puissans préparatifs non-seulement de défense, mais d'attaque. On annonce, mais ce n'est pas aussi sûr, que plusieurs autres régimens sont destinés à partir; on parle même d'envois par les ports de la Méditerranée, ce qui fait spéculer les politiques sur plusieurs coups de main à faire; ils vont plus loin & veulent qu'il ait été proposé au Ministère d'ententer un sur la Grande-Bretagne: ils veulent qu'un Officier-général (1) très-roué, mais très-brave, très-habile & ayant repris du crédit aujourd'hui, ait offert un plan suivant lequel il seroit très-aisé de rassembler en peu de temps 40000 hommes sur les côtes, de se servir à la hâte & durant la belle saison de tous les

Les deux régimens du Port au Prince & du Cap, ainsi que ceux de la Martinique & de la Guadeloupe, ont été créés par ordonnance du 18 Août 1772; ils ont reçu une nouvelle formation par une seconde ordonnance du premier Mai 1775, d'après laquelle chacun est composé de deux bataillons, &c.

Quant aux troupes nationales de Cayenne, elles ont reçu une nouvelle forme: par une ordonnance du 8 Août 1775, il est question encore de les changer.

(1) Monsieur le Comte de Maillebois.

bâtimens marchands qu'on pourroit réunir , de faire sortir l'escadre de M. Duchaffaut , de débarquer en Angleterre dénuée de troupes & de batteries , de mettre Londres à contribution pour indemniser de cette dépense , de brûler les ports & arsenaux de Portsmouth , de Plimouth , & de revenir après avoir ainsi ruiné pour 30 ans cette Puissance rivale , & l'avoir mise hors d'état d'inquiéter la France. J'ignore ce qu'on fera , Milord ; mais je fais bien qu'on ne fera pas cela : il n'est point dans le ministère françois de tête assez forte pour envisager de sang froid un pareil projet , attentat politique que le succès absoudroit sans doute ; mais trop contraire pour l'entreprendre à l'esprit de sagesse & de modération du Gouvernement actuel , sur lequel on ne pourroit vaincre , d'ailleurs , la répugnance du jeune Souverain , dont l'esprit de droiture & d'équité ne lui permettra jamais de faire le mal , que séduit par l'apparence du bien.

Je m'en tiens , Milord , aux faits réels , aux mouvemens des divers ports du Ponant (1) &

(1) Extrait d'une lettre de Nantes du 4 Août... On a frété ici divers bâtimens du commerce pour le transport des troupes qu'on envoie aux Colonies & qui doivent se rendre à Brest.

Extrait d'une lettre de St. Malo du 5 Août... Tout ce port est en mouvement pour préparer des bâtimens de transport sur lesquels il doit passer des troupes aux Colonies... On fait aussi des levées de Matelots...

Extrait d'une lettre de Toulon du 29 Juillet... Tout est dans la plus grande activité dans ce port ,

du Levant , aux préparatifs qui s'y font , aux levées extraordinaires de Charpentiers , de Calfats , de Matelots : à l'égard de ceux-ci le

les chantiers , la corderie , les nouveaux armemens. Déjà on a fait une nouvelle levée de Charpentiers & de Cordiers dans l'arsenal , pour remplacer ceux qui doivent être congédiés , comme ayant fini leur temps. Les places de Capitaines des troupes de la marine , qui étoient vacantes depuis la dernière promotion , viennent d'être données , ainsi que celles de la compagnie des Bombardiers & des apprentifs Canoniers. Depuis quelque temps il n'est point arrivé ici de vaisseaux du Levant ; mais il en arrive beaucoup de Napolitains , chargés de bois de construction pour le compte du Roi.

Extrait d'une lettre de Bordeaux du 4 Août.... Il est arrivé au bureau de la marine des ordres de la Cour pour faire ici une forte levée de Matelots qui doivent être envoyés tout de suite à Brest....

Extrait d'une lettre de Marseille du 10 Août.... Les Charpentiers de levée commencent à défilér vers Toulon où l'on compte les employer à la construction des nouvelles frégates qu'il y a ordre de presser.

Extrait d'une lettre de Marseille du 15 Août.... On a frété ici onze bâtimens qui sont partis pour Toulon , & qui sont destinés à embarquer les troupes qui doivent passer en Corse. Nous apprenons du même port que les régimens de Navarre & de Guyenne doivent partir aujourd'hui pour la Corse sur le convoi des bâtimens qui ont été frétés ici. Les lettres de Bordeaux portent qu'il y est arrivé des ordres d'équiper des navires pour le compte du Roi : il y en a actuellement huit auxquels on travaille à force , & on dit qu'il en faudra trente ; tant à Bordeaux qu'à Nantes , pour transporter dans nos Colonies les régimens qui sont déjà en marche pour arriver dans les ports. On assure même qu'un régiment de cavalerie doit être embarqué avec les chevaux.

Ministre de la marine s'y prend de la maniere la plus adroite ; il a des embaucheurs dans tous les ports d'Italie & jusqu'en Angleterre.

Le Ministre a écrit que le Roi payeroit trois mois de plus de fret , dans le cas que l'embarquement ne soit pas fait au temps auquel il a été fixé.

Extrait d'une lettre de Marseille du 25 Août.... On vient d'expédier plusieurs tartannes avec des paquets cachetés ; on présume que ces bâtimens vont dans les diverses échelles du Levant pour y faire connoître l'ordonnance concernant les déserteurs de la marine , & nous ramener des matelots dont nous avons grand besoin.

Extrait d'une lettre de Bordeaux du 30 Août.... Il y a ici 1200 hommes de troupes qui doivent être embarqués vers le 15 Septembre , & se joindre aux autres embarquemens de cette espece qui se font en même temps à Rochefort , Nantes & St. Malo.

Extrait d'une lettre de Bordeaux du 4 Septembre.... On a mis un embargo dans ce port pour l'expédition des navires marchands , & on y fait une grande levée de Matelots qui doivent être envoyés à Toulon & à Brest. Suivant de nouveaux ordres de la Cour , on travaille sans relâche à l'équipement des navires qui doivent transporter en Amérique les Régimens qui y sont destinés. Dimanche dernier la cavalerie fut passée en revue , & la veille on vendit les chevaux , les Cavaliers ne devant emporter que leurs selles , armes & bagages. Le lendemain les troupes d'infanterie , qui doivent être embarquées du 8 au 10 de ce mois , furent aussi passées en revue ; leur rendez-vous général est à Brest , d'où elles partiront avec les autres bâtimens de transport sous le convoi de deux vaisseaux de ligne & de six frégates.

Extrait d'une lettre de Rochefort du 10 Août.... Quoiqu'il y ait ordre de presser nos constructions , on nous tire pour Brest toutes sortes d'ouvriers , surtout des Charpentiers & Calfats..

A force d'argent on y gagne les plus avides , on les embarque secrètement & on les mene en ce Royaume , ou l'on les passe chez les Infurgens. Cette manœuvre produit le double bien de procurer à la France & à ses alliés une espece d'hommes utiles & nécessaires , & d'en priver d'autant ses rivaux. Il y a encore une ordonnance toute récente pour prolonger les délais accordés précédemment aux officiers mariniens & matelots désertheurs qui , de quelque part où ils soient , seront renvoyés sans qu'il leur en coûte rien pour leur passage.

A Toulon les Capitaines de Vaisseaux & frégates qui composent l'escadre qui s'y est formée insensiblement & sans qu'on en ait parlé , sont occupés à remplacer tout de suite les vivres qu'ils ont consommés & les autres différens objets dont ils peuvent avoir besoin ; on ne veut pas que leur départ soit retardé au cas où il y auroit ordre de mettre à la voile ; ces dispositions hostiles connues dès le mois de Juillet , jointes aux précautions de visiter , suivant les instructions de la Cour , toutes les batteries donnant sur la mer , afin de les mettre en état de défense , ont alarmé le commerce de Marseille comme des présages d'une guerre prochaine , & influent sur le prix des marchandises arrivant non-seulement des Isles de l'Amérique ; mais des autres ports de l'Europe (1).

(1) C'est ce qu'on écrivoit de Marseille dès le 22 Juillet.

L'escadre dont je viens, Milord, de vous faire mention pour la première fois est de six vaisseaux de ligne (1); son objet, quant à présent, est de croiser par division de deux à deux, & de favoriser le commerce, le cabotage, l'arrivée & la sortie des flottes, surtout d'exercer les marins du département de Toulon, plus rouillés encore que ceux des autres : elle pourroit au besoin passer le détroit, & venir se joindre à l'escadre de Brest, ce qui formeroit une armée navale de dix-huit vaisseaux de ligne, & commence à devenir respectable. Je ne compte plus que douze vaisseaux dans ce dernier port, parce que le *Prothée* de 64 est parti sous les ordres de M. de Cherizy, & deux frégates (2).

(1) Ces vaisseaux sont le *César* de 74, commandé par M. de Broves, Cap. l'*Hector* de 74 par M. Moriès Castellet, *id.* le *Hardi* de 64, par M. Coriolis d'Espincreffe, *id.* le *Lion* de 64, par M. de Glanveze, *id.* la *Provence* de 64, par M. de Champorcin, *id.* & le *Fantasque* de 64, par M. de Suffren, *id.* Il y a, en outre, la Corvette la *Fleche*, par M. de Mortemar, des Chebecs & des frégates.

(2) Extrait d'une lettre de Brest du 13 Juillet... le *Prothée* de 64, commandé par M. de Cherizy Cap. l'*Amphitrite* de 32, par M. de Jassaud, Lieutenant, & la *Renommée* de 32, par M. Verdun de la Crefne, *id.* ont appareillé avant-hier : on les croit destinés pour la côte de Guinée ; mais ils ont des paquets à ouvrir qui pourroient dementir cette conjecture.

L'*Aigrette* & la *Licorne*, commandées par MM. Dorves & Peyniers, sont revenues il y a 15 jours de la Martinique où elles sont restées un an révolu :

On croyoit leur destination pour la côte de Guinée ; mais on fait qu'ils ont ouvert des paquets à la mer où ils ont appris avec étonnement qu'il falloit faire voile pour la Martinique : cela passe du moins comme certain aujourd'hui ; mais les nouvelles de cette Colonie , qu'on attend sous peu , apprendront mieux à quoi s'en tenir. Ces douze vaisseaux sortent alternativement par petites portions & observent ce qui se passe : le vaisseau commandant s'est même mis de la partie , quoique sans M. Duchaffaut , la dignité de ce Chef ne lui permettant pas de se compromettre avec si peu de forces, de courir risque d'être enlevé , & de quitter un commandement général pour un particulier. M. de Sartines a une si grande confiance en lui , qu'il lui laisse faire à-peu-près tout ce qu'il veut (1).

Durant ces courses légères les vaisseaux se portent ou dans le golfe de Gascogne , ou dans la Manche. Ils écartent ainsi les bâtimens croiseurs Anglois qui pourroient inter-

leur traversée n'a été que de 29 jours, chose extraordinaire dans cette saison des calmes.

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 29 Juin M. de Kergarion, Lieutenant de vaisseau, a été approuvé par M. de Sartines pour suppléer M. le Grain, Capitaine de la *Danaé* de l'escadre. Le Ministre s'exprime de la façon la plus flatteuse pour M. Duchaffaut, ayant mis de sa main en marge de la lettre : *qu'il falloit se prêter à tout ce que font les Commandans d'escadre, ...*

cepter ceux des différens ports marchands se rendant à Brest, ou à d'autres destinations, qui pourroient les gêner, les fatiguer du moins en les arrêtant, en les interrogeant, en les visitant; comme ils protègent aussi indirectement ceux de nos Colonies révoltées, & peut-être même leurs corsaires : vous sentez, Milord, qu'il est impossible que nous souffrions long-temps cet espionnage maritime. Si nous avions même dans le ministère des hommes qui fussent mieux placer leur fermeté & leur énergie; qui, au-lieu de s'obstiner à égorger des enfans de la Mere-Patrie, tournassent leurs efforts contre l'ennemi commun & naturel, ces petites escadres particulières auroient déjà disparu devant les nôtres, ou auroient été enlevées : je m'oublie, Milord, & je crois être encore au moment où notre monarque avoit pour sceptre le trident de Neptune, qui ne tardera pas à lui échapper, pour peu qu'il reste dans son aveuglement. Je n'ai plus d'espoir que dans l'inexpérience de nos rivaux qui se manifeste heureusement par de mauvaises manœuvres très-fréquentes (1).

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 8 Août.... Hier le vaisseau le Magnifique partit pour croiser pendant un mois, & M. le Comte Duchaffaut, suivant l'arrangement, est resté à terre. Le vaisseau l'Eveillè, commandé par M. de Razilly, donna le même jour beaucoup d'inquiétude; il rentroit à Brest, le vent lui manqua, & les courans, qui sont violens à l'entrée du Goulet, l'entraînerent dans une anse appelée l'anse St. Anne, il fit signal d'incom-

Depuis les arrangemens pris avec notre Cour, il n'y a point d'augmentation d'armement de vaisseaux de ligne à Brest ou à Rochefort ; mais bien de nombre de frégates, flûtes & autres bâtimens pour le transport des troupes & des munitions qui seront vraisemblablement débouqués par six vaisseaux de l'escadre qui ont ordre de prendre pour cinq mois de vivres. Lorsque ce cahos sera débrouillé, je vous en rendrai compte. En attendant, le Ministre a fait demander (1) combien il faudroit d'Officiers pour armer tous les vaisseaux & frégates, garnir tous les postes de la rade, du port & des batteries de la côte. Il est décidé qu'il faudroit une augmentation de six cens Officiers à répartir dans les trois départemens, & qu'il n'y en auroit pas trop ; du moins, c'est ce qu'a écrit le Commandant de Brest, & il n'est pas douteux que ceux de Rochefort & de Toulon,

modité, & à l'instant on fit partir des chaloupes du port qui lui portèrent des ancres & l'aiderent à se retirer de cet endroit dont le fond est très-mauvais. Ces petits accidens, qui sont fréquens, indiquent combien nous avons d'excellens manouvriers parmi nos Officiers les plus employés...

(1) C'est ce qu'on écrit le 8 Septembre, où l'on ajoute : « Ces questions de M. de Sartines font » plaisir au corps, en ce qu'elles annoncent des » dispositions favorables pour l'accroître & l'étendre. On se flatte toujours ici que nous ferons forcés à la guerre, malgré les intentions pacifiques du Gouvernement, car nous ne désirons que plaie & honte, & l'on ne peut s'avancer que par le mal d'autrui.

non

non moins jaloux de rendre le corps plus nombreux & plus florissant, ne se soient conformés au même but.

Depuis ces questions de M. de Sartines ; ses audiences sont plus brillantes que jamais, & c'est à qui aura de l'emploi en cas de rupture. On rapporte que dans une, en présence d'une foule de Marins, il a déclaré que S. M. ne desiroit, ni ne vouloit la guerre ; mais que ce n'étoit pas qu'elle la craignît ; qu'elle étoit fort en état de la commencer & de la soutenir avec succès. Ce propos en fait rappeler un du Comte d'Artois à Bordeaux qui n'avoit paru alors que le vœu d'un jeune Prince bouillant d'ardeur & de courage ; & qu'on regarde d'aujourd'hui comme appuyé sur des connoissances que son rang le mettoit à portée d'avoir mieux que tout autre. Il a dit qu'on se battroit dans un an & qu'il demanderoit au Roi son frere d'en être.

Une réclamation toute récente, dont le Marquis de Noailles doit être chargé actuellement, fait d'autant plus de plaisir à la Cour de Versailles, qu'elle paroît en effet très-fondée, & peut compenser bien des reproches que nous aurions à lui faire. « On étoit inquiet de canonnades, écrit-on de Bordeaux (1), qu'on avoit entendues ces jours-ci vers la tour de Cordouan ; on fait aujourd'hui que c'est une corvette Angloise qui est venue se stationner à l'embouchure

(1) En date du 30 Août.

» de notre riviere & y a enlevé en peu de
 » jours cinq bâtimens des Insurgens chargés
 » pour ce port (*); ils sont d'autant mieux
 » dans le cas d'être redemandés, qu'ils avoient
 » déjà à leur bord des Pilotes François qui
 » se tiennent en dehors prêts à faire entrer
 » ou sortir les navires. Ceux-ci venoient vrai-
 » semblablement pour notre foire du mois
 » d'Octobre.

» Voilà qui déconcerte toutes les mesures
 » pacifiques de notre Gouvernement, d'au-
 » tant que le commerce de cette ville a écrit
 » à son Député, M. du Bergier, afin qu'il
 » représente vivement au Ministère quel tort
 » il en va résulter pour les Négocians dont
 » les spéculations se trouvent ainsi désorien-
 » tées, & qui ont fait des avances considé-
 » rables dans l'espérance de se débarrasser de
 » leurs marchandises en faveur des Insurgens.

» On crie fort contre le peu de précau-
 » tions qu'on a prises pour prévenir une pa-
 » reille insulte, en ayant quelques frégates en
 » croisière dans ces parages intéressans. »

Vous ai-je accumulé, Milord, assez de faits
 pour vous faire connoître combien la paix
 est précaire, & en voulez-vous d'une autre
 nature ? Bien loin que le Roi de France,
 ainsi qu'il a été dit dans nos papiers Anglois,
 archives de mensonges, & répété par d'au-

(*) On prétend que ce corsaire Anglois, sous-pa-
 villon Américain, avoit durant le cours du mois
 d'Août enlevé jusqu'à 18 bâtimens des Insurgens.

(Note de l'Editeur.)

tres gazettes , ait rappelé les Officiers François qui servoient dans nos colonies & leur ait fait intimer cet ordre, sous peine de mort, on a des nouvelles du Marquis de la Fayette bien opposées & confirmant ma conjecture , qu'il n'avoit point fait une semblable évasion sans s'être concerté avec sa famille & sans y être autorisé sourdement par sa Cour. On fait qu'il est arrivé le 30 Mai avec ses Argonautes , qu'il est allé à Philadelphie , a été introduit dans le Congrès , & accueilli avec toute la distinction possible. On lui a déclaré qu'on regardoit sa venue comme un heureux présage de l'alliance & de l'amitié qui devoient nécessairement s'établir un jour entre sa patrie & les Etats-Unis , & on lui a permis de lever aussi-tôt un régiment de son nom. Il court des copies d'une lettre de ce Seigneur au Maréchal de Mouchy , dont la teneur seule indiquant la plus parfaite intimité entre l'oncle & le neveu , ne vous laissera nul doute sur mes assertions (1). Le peu de

(1) Voici la copie de cette lettre , en date du 22 Juin. . . Vos bontés pour moi , mon cher oncle , me font espérer que vous voudrez bien prendre part à mon bonheur & à mon arrivée en Amérique. J'ai échappé assez heureusement aux attentions des frégates Angloises qui avoient bien voulu m'attendre sur cette côte. Il est impossible d'être reçu avec plus d'empressement , de cordialité & d'une manière plus agréable que je ne l'ai été par le peuple Américain & par toutes les personnes en place dans ce pays. M. Restarges , qui vous remettra cette lettre , pourra vous en rendre compte. Il est chargé

précaution même avec laquelle ce Commandant de Bordeaux en a souffert la publicité dans son Gouvernement, est une preuve qu'il n'a pas craint de déplaire à la Cour, & de la part d'un personnage aussi circonspect, nous en apprend plus que tous les raisonnemens. Indépendamment de celle-là, il en court une autre du même Marquis de la Fayette à un de ses amis où il peint énergiquement l'esprit républicain qui regne aux lieux où il est, & l'enthousiasme dont il a été saisi à leur aspect. » Je n'entends parler ici, s'écrie-t-il, ni de » Roi, ni de Ministres : on n'y chérit & » idolâtre que deux souveraines, la *Gloire* & » la *Liberté* ! » Et moi je m'écrie à mon tour dans mon admiration : O brave jeune homme ! que n'es-tu né parmi nous ! Tu étois digne d'être Anglois ! Hélas , sans doute si mon apostrophe parvenoit jusqu'à lui, il me

d'affaires pour Paris concernant les intérêts de la nouvelle République. Il est établi depuis long-temps dans le pays, & peut être regardé comme naturel. Puis-je compter assez sur vos bontés, mon cher oncle, pour espérer que votre réception à Bordeaux pour un Américain, & les services que vous voudrez bien lui rendre par rapport à ses affaires, m'acquitteront un peu de tous ceux que je reçois de tout le monde dans ce pays-ci. Je vous recommande bien particulièrement nos intérêts dans tout ce qui regarde votre département. Adieu, mon cher oncle, je ne veux pas plus long-temps vous détourner de vos affaires. Conservez-moi vos bontés ; je tâcherai de les mériter. Le prix que j'y mets, égale la tendresse & le respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

répondroit : « Non , je ne veux avoir rien
 » de commun avec une nation qui , dégénérée
 » aujourd'hui de son antique fierté , non con-
 » tente de s'être laissé donner des fers , vou-
 » droit les faire partager à des peuples plus
 » généreux qu'elle & , par un alliage étrange ,
 » à la bassesse de la servitude joint la barba-
 » rie de la tyrannie... » Oui , Milord , jus-
 qu'à présent j'avois cru que les actes de cruauté
 dont les gazettes Américaines sont remplies
 ne devoient s'attribuer qu'à des vengeances
 particulières ; mais par la piece ci-jointe , &
 sur-tout par la réponse de l'Ambassadeur de
 S. M. Britannique , on ne peut plus douter
 qu'elles ne soient avouées du Gouvernement ,
 & le résultat de ses ordres. Tonnez dans le
 Parlement , lorsqu'il reprendra ses séances , &
 du moins si la minorité ne peut les faire ré-
 voquer , par une protestation authentique ,
 défavouez-les , & que nos amis de l'oppo-
 sition rejettent sur les coupables l'exécration
 de l'Europe.

Ci-joint ces deux pieces qui ne sont par-
 venues que tard à ma connoissance , par la
 délicatesse du Ministère François , qui n'a pas
 voulu les laisser insérer dans les feuilles de
 ce pays , toujours attentif à conserver ces
 bienséances extérieures , afin de mieux cacher
 les coups de poignard qu'il nous porte secré-
 tement.

Je finis ma lettre , mon ami , le cœur plus
 navré que jamais.

Paris , ce 24 Septembre 1777.

P. S. Copie de la lettre écrite par MM. Franklin & Deane, Agens du congrès en France à Milord Stormont, Ambassadeur d'Angleterre auprès de la même Puissance.

De Paris, le 6 Avril 1777.

Milord, nous avons eu l'honneur d'écrire ; il y a quelque temps , à V. E. au sujet de l'échange des prisonniers ; vous n'avez pas daigné faire réponse à cette lettre , & nous n'en attendons plus ; cependant , nous prenons la liberté de vous envoyer des copies de certaines dépositions que nous transmettons au Congrès , lesquelles feront connoître à votre Cour , que les Etats-Unis n'ignorent pas le traitement barbare que reçoivent ceux des leurs qui ont le malheur d'être vos prisonniers en Europe ; & que si vous ne changez de conduite à notre égard , il n'est pas hors de vraisemblance que la nécessité de mettre quelqu'obstacle à ces abominables pratiques , pourroit justifier les plus rigoureuses représailles. Pour le bien de l'humanité , il feroit à souhaiter que les hommes fissent quelques efforts pour adoucir autant qu'il est possible les calamités inséparables de la guerre. On a dit que parmi les nations civilisées de l'Europe les horreurs de cette espece étoient considérablement diminuées ; mais employer les chaînes , les coups & la famine pour forcer des hommes à se battre contre leurs amis & leurs parens , est un nouveau genre de barbarie que votre nation seule a eu l'honneur d'inventer. L'usage d'envoyer les pri-

sonniers Américains en Afrique ou en Asie , dans des lieux trop éloignés pour leur laisser l'espoir de l'échange , ni celui de recevoir des nouvelles de leurs familles , quand même l'insalubrité du climat ne mettroit pas un terme prompt à leurs jours , est une maniere de traiter des prisonniers que vous ne pouvez justifier par aucun exemple en usage , à moins que vous ne citiez les noirs sauvages de la Guinée. Nous sommes , &c.

B. FRANKLIN. S. DEANE.

P. S. La réponse du Lord Stormont portoit : L'Ambassadeur du Roi ne reçoit point de lettres de rebelles , excepté lorsqu'ils viennent implorer la clémence de son maître,



L E T T R E I I.

Sur le nouvel Edit concernant les Jéfuites : sur fon enrégiftrement : sur la Déclaration interprétative : diverses Anecdotes & brochures relatives au même fujet. Eftampe finguliere. Retraite du Comte de St. Germain.

IL eft arrivé , Milord , de la crife élevée récemment dans ce Royaume en faveur des Jéfuites , ce qui arrive d'une crife excitée dans notre individu , contre le vœu de la nature par un Médecin mal-adroit , qui , n'étant point falutaire , devient funefte & prefque toujours mortelle. Les partifans de la Société , pour avoir mal choifi leur moment , pour n'avoir pas conduit affez foudrement leur intrigue , pour avoir triomphé trop tôt des protections & de l'appui qu'ils trouvoient dans d'auguftes perfonnages , ont manqué leur coup , & confirmé , au contraire , fa destruction , par-là plus affurée que jamais. De leur côté , les ennemis des Jéfuites , pour avoir mis trop d'importance & d'éclat dans cette affaire , pour avoir trop manifefte leur haine , pour les avoir tourmentés avec trop d'acharnement , ont attiré fur eux la compaffion du Gouvernement qui a bien voulu ratifier l'anéantiffement abfolu du corps , mais en même temps , mettre les mem-

bres à l'abri de leur fureur. Tel est l'esprit des loix qui viennent d'être promulguées à leur égard.

Le préambule de l'édit nouveau (1), après avoir résumé tout ce qui s'est passé concernant la dissolution de la Compagnie de Jesus en France sous le feu Roi (2), auquel on attribue en outre son anéantissement, & l'extinction absolue de son régime dans tous les Etats catholiques, donne pour motif de la loi cette manuféture particuliere envers les individus, que je vous ai annoncée, & très-mor-

(1) Donné à Versailles au mois de Mai 1777.

(2) Le Roi, y est-il dit, notre très-honoré Seigneur & aïeul, par son édit du mois de Novembre 1764, auroit ordonné que la Société & Compagnie des Jésuites n'auroit plus lieu dans son Royaume, pays, terres & seigneuries de son obéissance; il auroit néanmoins permis à ceux qui avoient été membres de cette Société de vivre en particulier dans ses Etats, sous l'autorité spirituelle des Ordinaires des lieux, en se conformant aux loix du Royaume, & en se comportant en tout comme bons & fideles sujets; il auroit en outre ordonné que toutes procédures criminelles qui auroient été commencées, soit à l'occasion de l'Institut & Société desdits Jésuites, soit relativement à des ouvrages imprimés ou autrement, contre quelques personnes que ce fût, de quelque état, qualité & condition qu'elles pussent être, feroient & demeureroient éteintes & assoupies, & auroit imposé silence à cet effet à son Procureur-général, il auroit. en même temps, par d'autres réglemens, pourvu à la subsistance de ceux qui avoient été dans ladite Société & Compagnie, ainsi qu'au paiement des dettes qu'elle avoit contractées, & à l'emploi des biens qu'elle avoit acquis pendant son existence.

rifiante pour le Parlement, dont c'étoit incul-
 per la conduite d'une façon assez claire, quoi-
 qu'indirecte. La phrase est remarquable; on y
 fait dire au Souverain : « Dans ces circonstan-
 » ces, nous avons résolu d'expliquer nos in-
 » tentions sur les moyens qui nous ont paru
 » les plus convenables pour faire participer les
 » Ecclésiastiques qui ont été membres de la-
 » dite Société & Compagnie, d'une manière
 » plus parfaite, aux effets de la bienveillance
 » dont nous sommes remplis pour tous nos
 » sujets. » Il est vrai que S. M. ajoute : « en
 » prenant néanmoins les précautions que no-
 » tre sagesse exige pour éviter tout ce qui
 » pourroit troubler l'ordre & la tranquillité
 » que nous voulons maintenir dans notre
 » Royaume. » Il s'ensuit toujours, Milord,
 de cet exposé, que l'édit est un acte d'humani-
 té envers les Jésuites plutôt que de rigueur
 contre eux, dont le principal objet a été d'af-
 foupir la querelle que vouloit leur susciter le
 Parlement; ce qu'on présume encore mieux
 à la vue des dispositions (1), où, en paroîs-

(1) Art. I. Ceux de nos sujets qui étoient engagés
 dans ladite Société & Compagnie des Jésuites, & qui
 avoient été promus aux saints Ordres, continueront
 de vivre dans nos Etats comme particuliers, & ainsi
 que les autres Ecclésiastiques séculiers, sous l'autorité
 spirituelle des Ordinaires des lieux, en se confor-
 mant aux loix du Royaume. II. Ils ne pourront se
 réunir pour vivre plusieurs ensemble en Société sous
 quelque prétexte que ce puisse être. III. Nous leur
 faisons expresse inhibitions & défenses d'avoir ni
 entretenir aucun commerce ni aucune correspondance

sant gêner davantage l'existence de ces individus en France , on les soustrait réellement au serment rigoureux auquel il les avoit astreints, qu'ils ne prêtoient pas , mais que dans un moment d'humeur la Cour pouvoit exiger légalement d'un instant à l'autre. Aussi les Magistrats , quoique rassurés au fond sur la cause essentielle de leurs craintes , ont-ils été très-mécontents de la forme & des clauses de l'édit. Ils y ont opposé dans l'enregistrement (1) des

avec les étrangers qui auroient été de ladite Société & Compagnie , sur-tout avec ceux qui auroient eu ci-devant quelque autorité dans ladite Société. IV. Voulons que ceux des ci-devant Jésuites , qui sont constitués dans les saints Ordres , ne puissent posséder aucun bénéfice à charge d'âmes dans les villes , ni exercer dans lesdites villes les fonctions de Vicaires : leur permettons seulement de posséder dans lesdites villes & ailleurs des bénéfices simples ou sujets à résidence. V. Leur permettons pareillement de posséder des cures dans les campagnes , & d'exercer les fonctions de Vicaires dans lesdites paroisses de campagne seulement. VI. Ne pourront néanmoins exercer les fonctions de Supérieurs de séminaires , de Régens dans les collèges , ni autres relatives à l'éducation publique. VII. Ne pourront prendre possession d'aucun bénéfice , ni exercer aucune fonction de Vicaire , sans avoir préalablement rapporté un acte de soumission , signé d'eux , de se conformer aux dispositions de l'édit du mois de Novembre 1764 & de notre présent édit.

(1) A la charge que les ci-devant Jésuites seront tenus de se retirer & résider dans les diocèses de leur naissance , si ce n'est dans le cas où ils pourront posséder ailleurs des bénéfices ; qu'ils ne pourront posséder canonicats ni dignités dans les cathédrales & collégiales des villes ; qu'ils ne pourront exercer

modifications qu'avec ces mots de soumission, sous le bon plaisir du Roi, ils espéroient faire passer. Et quoiqu'en général Louis XVI. n'aime pas de restriction à ses volontés, peut-être n'y eût-il pas fait attention, si l'on n'eût piqué son amour-propre. Les enfans d'Ignace, déjà trop furieux que la reviviscence dont ils se flattoient, eût tourné en un nouvel arrêt de mort, mirent en cette circonstance une astuce qui faisoit autrefois leur talent, & dont ils avoient déjà bien dégénéré. Un d'eux (1) avoir prêché le carême devant le Roi, & continuoit sa station qui se prolonge jusqu'à la Pentecôte. A la publication de l'édit, on approchoit de cette solennité; il va trouver le grand Aumônier (2), il lui déclare que, le Parlement dans les modifications ordonnant que les *ci-devant Jésuites* ne puissent exercer dans les villes aucune fonction publique du

dans les villes aucune fonction publique du ministère; & que ceux qui seront pourvus de bénéfices ou vicariats ne pourront les posséder, que la soumission exigée par l'article huit du présent édit ne contienne en outre celle de maintenir & professer les libertés de l'Eglise Gallicane, & notamment les 4 articles de la déclaration du Clergé de 1682; expéditions desquelles soumissions seront envoyées au Procureur-général du Roi, pour être déposées au greffe de la Cour; & copies collationnées envoyées aux Bailliages & Sénéchaussées du ressort, pour y être lues, publiées & registrées.

(1) L'Abbé de Beauregard, célèbre Prédicateur.

(2) C'est le supérieur immédiat des Prédicateurs devant le Roi; c'est lui qui les nomme, & en général il préside à tout ce qui concerne la chapelle.

Ministère , il se trouve interdit de droit & ne doit plus porter la parole de l'Evangile devant S. M. , à moins qu'elle ne le relève & ne le soutienne de sa puissance. On rend compte au Souverain de cette étrange contradiction : les protecteurs des Jésuites qui l'entourent ne manquent pas de l'aigrir ; furieux , il envoie chercher le chef de la Justice & lui reproche de l'avoir abusé , d'avoir compromis l'autorité royale en laissant insérer de pareilles modifications ; il lui enjoint d'empêcher qu'elles ne subsistent. Les Jésuites & leurs amis , enchantés de la fermeté du jeune Prince , tressaillent de joie ; ils annoncent par-tout que l'enregistrement va être cassé ; M. l'Archevêque de Paris , avec qui le Garde des sceaux avoit eu une longue conférence , avant d'envoyer l'édit au Parlement , qui se plaignoit d'en avoir été joué , & qui avoit conçu de tout cela un tel chagrin qu'il en étoit tombé malade , se ranime aux bonnes nouvelles qu'il apprend ; tout le parti est sur pied , se remue , intrigue plus fortement que jamais ; il espère que la guerre va se rallumer entre le Conseil & le Parlement. On parle même de rappeler son Ange tutélaire , M. de Maupeou ; mais le Roi rejette ce médiateur comme trop décrié. Cependant les Magistrats effrayés chargent le premier Président d'aller à Versailles & d'empêcher une cassation directe , de représenter que la formule peu ordinaire dont ils se sont servis , est une marque éclatante de leur déférence respectueuse aux ordres de S. M. , qui doit les préserver de l'humiliation dont on les menace.

M. de Miromesnil, dont le caractère conciliant cherche à ménager tout le monde, & sur-tout à éviter les coups d'éclat qui lui procureroient des ennemis trop violens, seconde les démarches du chef du Parlement, & tous deux manœuvrent si bien, que le Roi consent à ne donner qu'une déclaration interprétative. Elle se dresse dans le même génie que l'édit, c'est-à-dire, toujours de calmer les alarmes des Magistrats sur la renaissance de la Compagnie de Jésus, & de garantir les membres dispersés de leurs persécutions : elle ne rouloit que sur ces deux points. Le premier étoit parfaitement rempli par la phrase suivante du préambule :
 » l'extinction de la Société & Compagnie ayant
 » été ordonnée par le Roi notre très-honoré
 » Seigneur & aïeul dans tous les états, pays,
 » terres & seigneuries de son obéissance...
 » son régime ayant été anéanti dans tous les
 » Etats Catholiques de l'Europe, par un con-
 » cert unanime de toutes les Puissances, il
 » n'est plus possible qu'elle soit rétablie... »
 Dans le surplus, on rappelloit les différentes modifications du Parlement, dont on louoit le zèle pour le bien du service de S. M. en les cassant successivement, sauf celle concernant la soumission exigée de maintenir & professer les libertés de l'Eglise Gallicane, & notamment les quatre articles de la déclaration du Clergé de 1682 (1).

(1) Voici le paragraphe le plus à remarquer du préambule sur les modifications : « Nous ne pourrions, sans blesser notre justice, permettre que des

Quelque douloureux que fût pour la Cour la déclaration interprétative (1), elle s'estima heureuse de ne pas recevoir d'échec plus considérable, & n'osa faire aucune résistance. Cette loi fut enrégistrée environ un mois après l'édit (2), temps qui s'étoit écoulé à négocier, & quoique pas aussi favorable à leurs intérêts, qu'ils s'en étoient flattés, les enfans d'Ignace durent s'en contenter. Ils prétendoient même avoir eu l'art d'y faire insérer des clauses ménagées exprès, dont ils

» Ecclésiastiques fussent privés de la liberté de rési-
 » der, du consentement de leur Evêque, dans tels
 » des autres diocèses où il jugeroit à propos de leur
 » permettre de résider, ni qu'il fût porté atteinte au
 » droit des Ordinaires de donner ces permissions aux
 » Ecclésiastiques de leurs diocèses, en mettant ceux-ci
 » dans l'impossibilité d'en profiter. Si, par des mo-
 » tifs de sagesse, nous avons cru devoir exclure les
 » ci-devant Jésuites des bénéfices à charge d'âmes
 » dans les villes, nous ne pouvons pas souffrir qu'ils
 » soient exclus dans lesdites villes, au préjudice de
 » notre volonté, des dignités, canonicats & pré-
 » bendes des églises cathédrales & collégiales qui
 » n'exigent que la résidence, & qu'ils peuvent pos-
 » séder sans aucun inconvénient. Nous avons pensé
 » qu'il étoit de notre sagesse de leur interdire toutes
 » fonctions relatives à l'éducation publique; mais
 » nous ne pouvons permettre que notre Cour étende
 » cette exclusion au-delà des termes de notre édit,
 » d'autant que les Juges ordinaires ne peuvent être
 » privés du droit de réprimer, suivant les loix &
 » ordonnances, ceux qui abuseroient de leurs talens,
 » & qui contreviendroient aux loix du Royaume. »

(1) En date du 7 Juin.

(2) Le 10 Juin.

pourroient se prévaloir en temps & lieu , surtout celle qui laisse jour à leur réunion en corps ou college en qualité de Chanoines & de Prébendiers.

Vous êtes sans doute surpris, Milord, de ne point voir paroître le Comte de Maurepas dans tout ceci ; malgré sa réserve , soyez persuadé qu'il n'étoit pas oisif , & qu'il a contribué pour beaucoup à la mortification donnée au Parlement ; il étoit mu par le Prélat le plus intrigant de l'Eglise de France (1), qui l'ayant connu à Bourges durant sa disgrâce , par un pressentiment secret l'a toujours cultivé depuis , & de la sorte a acquis sur son esprit un puissant ascendant. C'est l'Evêque d'Auxerre , d'abord Evêque de Troyes : après y avoir long-temps dissimulé sa façon de penser , & ménagé les deux partis , il a été enfin forcé de se déclarer sur cet autre siege , & s'est montré un ardent Moliniste. En conséquence, Promoteur de l'œuvre du Chancelier , il avoit fait destituer , sous la commission intermédiaire , les Professeurs du college de sa ville épiscopale , repaire de jansenisme & infecté de toutes les brochures contre le tribunal odieux à la nation ; il les avoit fait même condamner par contumace à des peines afflictives ; la chance ayant tourné au retour du Parlement , ils avoient été réintégrés & autorisés à prendre le Prélat à partie. Celui-ci piqué , s'est pourvu au Conseil , &

(1) M. de Cicé.

non-seulement a éludé cette poursuite ; mais par la protection du premier Ministre , il a obtenu des lettres patentes qui affectent le college d'Auxerre à l'institution des élèves de l'école militaire (1). Son premier projet concerté secrètement , à ce que prétendent les Jansénistes , avec le Comte de St. Germain , étoit de le peupler d'Ex-Jésuites ; mais la mine étant éventée , il a imaginé de prendre une autre tournure (2) , & d'en faire confier la desserte à des Bénédictins. En vain la ville , à qui le college appartient s'est pourvue par opposition contre cette destination qui bleffoit ses droits , il est intervenu des lettres de justification , & le Parlement , déjà molesté , a fléchi

(1) Voyez ce qui a été dit précédemment à ce sujet.

(2) M. d'Auxerre avoit préalablement fait rendre une déclaration portant règlement pour les Religieux de la communauté de St. Maur qui , avec d'autres seulement , doit avoir la desserte des colleges destinés aux élèves de l'Ecole militaire. La déclaration est datée du 31 Octobre. Il est dit : » S. M. » a reconnu qu'il étoit indispensable , pour le bien » de ses sujets , de confier à des congrégations une » partie de ces établissemens qui ne sont pas desservis par des Universités , & la congrégation de » St. Maur , par le nombre & le talent des sujets » qui la composent , lui ayant paru tenir un des » premiers rangs entre les autres , elle la préfère. » En conséquence , S. M. modifia les réglemens des » monastères de cet ordre consacrés uniquement à » la priere & à la retraite ; exigeant des tempéramens convenables à leur nouvelle destination , elle » déroge à beaucoup de choses enrégistrées , &c. »

& enrégistré (1). Après cette expédition le Prélat est retourné en triomphe dans son diocèse, & les jansénistes ont maudit les Magistrats pusillanimes.

Les Molinistes ne sont pas plus contents de ce qui se passe, & l'un d'eux, Ex-Jésuite, Curé de Champagne, & prêchant à Châlons le lundi de la Pentecôte, a eu l'audace d'attaquer avec un fanatisme incroyable le Parlement & l'autorité royale. Il faut que son discours ait été bien séditieux, puisque l'Evêque (2), présent, malgré son attachement à la Société, est convenu que c'étoit trop fort : il a ajouté que, s'il n'avoit pas craint de commettre un scandale plus considérable encore, de fixer l'attention du public sur des phrases qui pouvoient glisser & ne laisser aucune trace, il auroit fait descendre de chaire le prédicateur éffréné. Quoi qu'il en soit de cet aveu, dicté par la politique seule, & censure indirecte de la conduite des Magistrats de Châlons, ceux-ci n'ont point eu la discrétion de l'Evêque, ils ont informé avec chaleur & poursuivent le Curé (3) à outrance. Ils ont fait assigner tout le Chapitre pour déposer ce qu'il a entendu : les Chanoines alarmés, obligés de parler contre l'Ex-Jé-

(1) Le même jour, 10 Juin, que la déclaration concernant les Jésuites. Les deux autres déclarations étoient datée du 31 Décembre 1776.

(2) M. de Juigné.

(3) Il se nomme Perrin.

fuite , dont ils sont grands partisans , & dont ils adoproient intérieurement la façon de penser & de s'exprimer , ou de se trouver en manifeste contradiction avec le reste des auditeurs , ont préféré de mentir à leur conscience & de ne point l'inculper. On écrit que cette affaire excite une fermentation très-vive dans la ville par la différence des partis , & qu'il y a grande apparence que l'on fera intervenir l'autorité pour l'assoupir (1). Les adversaires de la Société inferent de tout ceci que leurs alarmes étoient bien fondées , & que , malgré les assurances réitérées du Gouvernement , il ne faut point s'endormir ; il faut surveiller d'un œil infatigable les démarches de ses membres. C'est dans cette intention que le Comte anonyme a écrit de nouveau au Président (2). Il commence par une critique amere du réquisitoire de M. l'Avocat-général , où il mêle aussi le persiflage.

» M. Seguier , dit-il , est bien le maître de
 » sa maniere de voir & de penser ; mais au
 » moins ne devoit-il pas nous prendre pour
 » des imbécilles , en réfutant aussi foiblement
 » des assertions appuyées sur les plus fortes
 » présomptions , je pourrois dire sur les preuves les plus capables d'opérer la conviction. Ce n'est pas en disant que des nou-

(1) En effet , il y a eu une évocation de l'affaire , & tout est resté là.

(2) La brochure intitulée , *Seconde lettre de M. le Comte de *** à M. *** , Président au Parlement de Paris* : elle est datée du 29 Mai.

» velles étrangères , que des feuilles périodi-
 » ques dont rien ne garantit la sincérité , ont
 » débité des faits invraisemblables , qu'on per-
 » suade qu'ils ne sont pas vrais , ou qu'on
 » anéantit des faits connus , qui se passent à
 » notre porte , dont l'existence est aussi aisée
 » à constater que le passage de l'Empereur ,
 » sous un nom emprunté : ce n'est pas en se
 » plaignant que je m'alarme d'un bruit incer-
 » tain , que je donne de la réalité à un fan-
 » tôme , qu'on me persuadera que les Jésui-
 » tes sont très-tranquilles ; qu'ils n'intriguent
 » point ; qu'ils ne cabalent point ; qu'ils ne
 » remuent pas le ciel & l'enfer : tandis que
 » je les verrai par-tout en action ; que j'en-
 » tendrai tous leurs partisans , & de toutes
 » les classes , ecclésiastiques & laïques , mâles
 » & femelles , débiter hautement que leur des-
 » truction est nulle ; que le Pape n'a pas eu
 » le droit de renverser ce que l'Eglise avoit
 » approuvé ; que les Princes n'ont pas pu
 » anéantir sans forme ce qui avoit été éta-
 » bli en grande connoissance de cause ; que
 » par conséquent ils peuvent toujours se re-
 » garder comme existans de droit , &c. Mais
 » ensuite , quand je vois ces principes mis
 » en pratique , les Jésuites ramasser toutes
 » leurs troupes ; s'assembler par pelotons ;
 » concerter les projets de nouvelles attaques ,
 » alarmer Rome même à la vue de leurs
 » complots ; je craindrois de me donner un
 » ridicule , si je disois gravement , qu'ils se
 » réunissent chez leurs anciens partisans , pour
 » y confondre leurs regrets. Les bonnes ames !

» Ils se rassemblent , sans doute , pour s'ex-
 » horter mutuellement à la patience , à la ré-
 » signation , aux ordres de la Providence ,
 » manifestés par les démarches de toutes les
 » Puissances. »

» L'Orateur du Parlement ne pouvoit pas
 » mieux , sans le vouloir sans doute , entrer
 » dans le plan actuel des Jésuites qui sentent
 » ne pouvoir réussir qu'en assurant qu'ils n'en
 » ont point ; qui , après avoir échoué pour
 » l'Ecole militaire , ont fait répéter par l'Ar-
 » chevêque de Paris que jamais il n'avoit été
 » question de les y rassembler ; que ce seroit
 » une entreprise aussi insensée que celle de
 » *faire lever le soleil une heure plutôt.* »

Après cette introduction , qui motive sa se-
 conde lettre , le Comte fait quelques obser-
 vations sur l'édit. La première , c'est qu'il cons-
 tate la certitude des nouvelles intrigues des
 Jésuites. Ce rusé politique s'écrie dans l'en-
 thousiasme de sa découverte : « La nécessité
 » d'un remède annonce l'existence du mal ; &
 » malgré les ménagemens que la bonté du
 » Souverain lui dicte pour les Ex-Jésuites , à
 » travers les faveurs de toute espece qu'il ac-
 » corde aux individus , percent de toutes parts
 » des précautions multipliées , pour prévenir
 » des troubles qui alarmeroient l'ordre & la
 » tranquillité publique pour ôter aux Jésuites
 » les moyens de perpétuer leurs cabales , de
 » former des conventicules secrets , sous pré-
 » texte d'association , d'habitation commune.
 » Ce n'étoit donc pas sans raison que le pu-
 » blic avoit pris l'alarme ; que les membres

» les plus sages du Parlement avoient com-
 » munié les leurs à la Compagnie ; ce n'é-
 » toient donc pas des bruits incertains , des
 » fantômes forgés à plaisir , ou des terreurs
 » de visionnaire.

» A-t-on jamais exigé de ceux qu'une loi
 » regarde , l'acquiescement exprès & formel
 » à ses dispositions ? On présume qu'elle sera
 » observée ; & l'on attend très-tranquillement
 » que le temps manifeste l'obéissance ou l'in-
 » fraction. On soupçonne donc très-fort les
 » Jésuites de se regarder comme formant tou-
 » jours un corps ; puis qu'après douze ou
 » quinze ans de dissolution , on les oblige de
 » donner un acte de soumission à la loi qui
 » prononce itérativement un anéantissement
 » absolu.

» A-t-on jamais ôté à des citoyens honnê-
 » tes , paisibles , la faculté de demeurer plu-
 » sieurs ensemble , si leurs arrangemens éco-
 » nomiques l'exigent ? Les Jésuites sont donc
 » justement suspects de ne pouvoir se réunir
 » que pour le mal , puisqu'on leur défend de
 » vivre plusieurs ensemble , sous quelque pré-
 » texte que ce puisse être.

» Interdit-on aux membres d'un corps qui
 » n'existe plus , tout commerce avec un ré-
 » gime pleinement anéanti ? On fait donc très-
 » bien que les Jésuites sont persuadés que ce-
 » lui de la Société est toujours subsistant , tou-
 » jours gouvernant , puisqu'on leur fait l'inhi-
 » bition expresse d'entretenir aucune corres-
 » pondance avec ceux qui auroient eu ci-devant
 » quelque autorité dans ladite Société.

» S'opposâ-t-on jamais à ce que des Ecclé-
 » siastiques instruits , vertueux , pussent exer-
 » cer leurs fonctions comme Curés ou comme
 » Vicaires dans les villes , en les reléguant
 » dans les campagnes ? Pourquoi donc cette
 » distinction contre les Jésuites , si on n'étoit
 » pas convaincu que seuls , & dans un village ,
 » ils ne pourront pas cabaler , mais qu'ayant
 » des confreres dans les villes , & pouvant
 » s'y former des affiliés , il est essentiel de
 » leur ôter , le plus qu'on pourra , les motifs
 » d'y demeurer ; parce qu'il est impossible qu'ils
 » y soient , & qu'ils n'y intriguent pas. »

La seconde observation du Comte clair-
 voyant roule sur le silence de l'édit , qui ne
 fait aucune mention du bref d'extinction de la
 Société , preuve frappante de son crédit. C'est
 elle seule à l'en croire , qui a empêché son
 envoi au Parlement , parce qu'elle seule a in-
 térêt qu'on néglige cette formalité. En effet ,
 les motifs frivoles mis en avant contre son en-
 régistrement ne servent qu'à marquer ceux
 plus réels de l'opposition des Jésuites. « Ils
 » veulent se procurer par ce silence , l'unique
 » ressource d'attaquer un jour le bref même
 » dans son fonds & dans sa forme ; dans le
 » fonds , parce qu'ils soutiendront que le Pape
 » est incompetent pour dissoudre ce qu'un Con-
 » cile avoit consacré par son suffrage ; qu'il
 » n'a pas même préalablement employé les
 » précautions nécessaires pour les entendre ,
 » recevoir leurs moyens de défense ; dans la
 » forme , parce que n'ayant point été revêtu
 » en France de lettres-patentes homologuées ,

» il est étranger à ce Royaume ; & n'a pu
 » diffoudre , pour les Jésuites de France , les
 » liens religieux qui légalement les attachoient
 » à la Société. »

La troisieme observation a quelque chose de plus spécieux encore.

» Mais si quelque chose peut convaincre
 » les plus prévenus , de la nécessité indispen-
 » sable du nouvel édit , ce sont les clameurs
 » même & les plaintes ameres des Jésuites ,
 » & de leurs adhérens. Si depuis l'édit de 1764 ,
 » les Jésuites s'y fussent soumis , s'ils se fus-
 » sent regardés comme placés dans la classe
 » de tous les autres citoyens , ne tenant plus
 » qu'à l'Etat comme François , & au régime
 » ecclésiastique comme Prêtres ; le nouvel édit
 » leur eût paru la chose du monde qui devoit
 » le moins les intéresser ; ils n'y auroient rien
 » vu de nouveau , rien qui ne fût exécuté
 » depuis long-temps ; ils y auroient même re-
 » marqué , avec reconnoissance , qu'ils étoient
 » plus favorablement traités que par le précé-
 » dent. Mais leurs cris prouvent qu'ils se re-
 » gardent comme attaqués de nouveau dans
 » ce qui les touche au vif , dans leur carac-
 » tere indélébile , leur état imprescriptible de
 » Jésuites ; que l'idée seule qu'on veut arra-
 » cher jusqu'aux derniers fondemens de leurs
 » espérances , les désespere ; que tous les
 » avantages qu'on peut leur accorder comme
 » particuliers , leur paroissent méprisables ,
 » dès qu'on proscriit toute apparence de révi-
 » vifcence possible pour le Corps. »

Après ces raisonnemens , qui ne laissent pas
 que

que d'être imposans , on juge que l'intention de l'Auteur est de défendre les modifications opposées par la Cour à l'édit , & de prévenir leur cassation sollicitée , mais non encore effectuée au moment où il écrivoit. On voit qu'il a fort à cœur qu'elles subsistent dans toute leur intégrité. Pour consoler ses adversaires , & les disposer à la résignation , il leur fait observer que le dernier édit , même réformé comme il l'est dans l'enregistrement , leur est infiniment plus avantageux que tous les précédens arrêts , qui cependant subsistent , n'ont jamais été cassés ni improuvés du Gouvernement , & qui par conséquent devroient avoir force de loi. Il en fait le parallele.

» 1°. L'édit de 1764 ordonnoit expressément aux Jésuites de vivre comme Prêtres
 » séculiers sous l'obéissance des Ordinaires :
 » & , quoique ce terme d'Ordinaires ne dût
 » pas être équivoque , le Parlement , les Princes & Pairs séans dans son arrêt d'enregistrement , détermina nettement l'Evêque du
 » lieu de leur naissance , qui seul pouvoit être
 » Ordinaire pour les Ex-Jésuites ; à moins
 » qu'on ne voulût , par une disposition inouïe ,
 » faire d'eux une classe singulière de Prêtres ,
 » les dispenser des canons qui ont toujours
 » été le plus inviolablement observés , & les
 » laisser les maîtres de se créer des supérieurs ,
 » un *Ordinaire* à la place de ceux que l'Eglise
 » leur a donnés. Cette idée seule révolte par
 » sa singularité.

» L'arrêt ajoutoit qu'ils n'approcheroient
 » pas de Paris de dix lieues. Ainsi il excluait
Tome VII.

» de la capitale tous ceux même qui pou-
 » voient être originaires de cette ville. L'ar-
 » rêt d'enregistrement du 13 Mai, dont on se
 » plaint, n'a pas poussé jusque-là la sévérité.
 » Il a rétabli les Ex-Jésuites dans le droit
 » commun de demeurer même à Paris, si c'est
 » le lieu de leur naissance. Prétendent-ils que
 » leurs nouveaux délits qui ont nécessité &
 » l'édit & l'arrêt, devoient leur mériter des
 » privilèges, & les faire traiter plus favora-
 » blement que les autres Ecclésiastiques ?

» Pour profiter du bénéfice de l'édit, le
 » Parlement vouloit qu'ils prêtassent le ser-
 » ment de renoncer au régime, de professer
 » les quatre articles du Clergé, & de com-
 » battre la doctrine des assertions extraites des
 » Auteurs Jésuites. L'arrêt du 13 Mai, en
 » renouvelant le serment sur les deux pre-
 » miers objets, n'a fait aucune mention du
 » dernier ; ç'eût été demander l'impossible à
 » des Jésuites. Quand on a défendu Pichon
 » & Berruyer, est-on disposé à abandonner
 » les autres ?

» 2°. En 1767, le ministère public rendit
 » plainte que le très-grand nombre des Jésui-
 » tes avoit refusé de prêter le serment ordon-
 » né ; que de ceux même qui l'avoient prêté,
 » plusieurs s'étoient rétractés ; qu'ils ne s'é-
 » toient point retirés dans le lieu de leur nais-
 » sance ; que plusieurs même, contre la dé-
 » fense expresse, étoient restés dans la capi-
 » tale, ou y étoient revenus ; que leur atta-
 » chement persévérant à ce régime pros crit,
 » étoit d'autant plus criminel, que ce régime

» venoit d'être convaincu par le Roi d'Es-
 » pagne d'avoir trempé dans des attentats hor-
 » ribles contre sa personne; qu'ainsi il falloit
 » désespérer de jamais voir les Jésuites sujets,
 » soumis à aucune autre Puissance qu'à celle
 » de la Société. En conséquence, la Cour les
 » déclara déchus du bénéfice de l'édit de No-
 » vembre 1764, & ordonna que tous ceux
 » qui n'avoient pas prêté le serment ordonné
 » par les arrêts des 6 Août 1762 & 22 Fé-
 » vrier 1765, seroient tenus de se retirer hors
 » du Royaume.»

L'Ecrivain pour exciter le Parlement à faire
 exécuter du moins le nouvel édit avec plus
 de rigueur, lui remet sous les yeux dans sa
 péroration le tableau douloureux des suites fu-
 nestes de son relâchement. « Si cet arrêté, si
 » sage, si nécessaire, si bien motivé, eût été
 » exécuté; si le Parlement, par une indul-
 » gence que je ne dois que respecter, n'avoit
 » pas fermé les yeux sur les infractions no-
 » toires de cette loi, il n'eût pas eu besoin
 » d'avoir recours à une nouvelle : il n'eût pas
 » été lui-même la victime, en 1771, des in-
 » trigues, des cabales fourdes des Ex-Jésuites
 » demeurés en France, & dont les liaisons
 » connues avec les ennemis de la Magistra-
 » ture, opérèrent un anéantissement destiné
 » à satisfaire la vengeance de la Société dé-
 » truite.

» Mais, puisque par le dernier édit qui fixe
 » l'état des Ex-Jésuites, & par l'enregistre-
 » ment du 13 Mai, l'arrêt de leur entière ex-
 » pulsion est censé révoqué; au moins est-il

» à présumer que le Parlement montrera toute
 » la fermeté nécessaire pour maintenir l'exé-
 » cution du dernier arrêt, infiniment plus mo-
 » déré que le précédent ; qu'il ne se laissera
 » ni effrayer par les menaces indécentes des
 » partisans des Jésuites, ni séduire par des
 » apparences trompeuses de soumission ; qu'il
 » inspirera la vigilance la plus attentive aux
 » Ministres inférieurs, chargés sous son in-
 » fpection de faire respecter ses arrêts. Les cris
 » même séditieux des coupables, les trames
 » qu'on m'assure qu'ils ne cessent d'ourdir dans
 » ce moment même, la fermentation qu'ils ont
 » occasionnée, tout annonce & la sagesse de
 » l'édit, & la nécessité des modifications qui
 » ne font que le développer, & la résistance
 » que les dépositaires des loix doivent oppo-
 » ser aux efforts multipliés que font ces hom-
 » mes, amis du trouble & de la division, pour
 » empêcher qu'on ne leur ôte les moyens
 » de perpétuer les maux qu'ils n'ont cessé de
 » faire. »

Depuis cette brochure, entre plusieurs au-
 tres que je ne connois point, il en a paru une
 vraiment curieuse par l'estampe qui y est jointe
 dont elle donne la clef & le commentaire.
 Cette estampe est un emblème symbolique de
 la Société : on y voit au haut le Pere Eternel
 & Jesus-Christ, surmontés du Saint-Esprit avec
 les images corporelles que les Peintres ont
 coutume de leur donner : ils témoignent l'in-
 térêt qu'ils portent à la Société en montrant
 de la main le cœur divin où elle a pris nais-
 sance & où elle réside toujours. Ce cœur,

ainsi que celui de Marie réunis, occupent le centre de l'estampe.

La Sainte Vierge, un peu plus bas que les trois Personnes de la Trinité, leur présente les chefs & les principaux députés des Jésuites; par son attitude & l'air de son visage, elle exprime sa douleur de l'état où ils sont réduits.

Ces chefs & députés, du côté de Marie & à ses pieds, sont St. Ignace & St. François-Xavier, reconnoissables par les attributs qui les caractérisent, & au dessous d'eux les représentans de l'Empire, de la France & de l'Espagne; & celui de l'Empire tient une tête de mort surmontée d'une couronne impériale.

A droite se remarquent les députés des Jésuites de toute la terre : leur ministère a été de porter la croix de Jesus-Christ, de la planter sur l'un & l'autre hémisphère; & maintenant ils en sont chargés par l'oppression où ils gémissent; mais ils montrent à leurs confreres les cœurs de Jesus & de Marie, leur consolation, leur asyle, & le centre de leur gloire.

La crise pénible où se trouve la Société, est représentée par un vaisseau qui est dans la partie inférieure de l'estampe, portant un pavillon orné du chiffre de l'Ordre de Jesus. Ce navire est sur une mer en courroux, battue de tous côtés par les flots; l'ancre est attachée à la poupe; il n'est plus possible de le fixer en aucun endroit; mais le navire subsiste malgré la tempête, & jamais il ne pourra

être submergé ; les Jésuites qui sont dedans tiennent toujours de la main les cordages de la voile symbolique que le vent enfle & dont ils tâchent de diriger la violence en leur faveur.

Au bas encore de l'estampe , à droite , est un jeune homme conduit par un Ange : son attitude , ses gestes , ses efforts pour s'élancer sur le vaisseau le désigne comme un prosélyte fanatique attendant le moment de s'agréger au corps dispersé ; son existence errante ainsi que celle de la Compagnie , est indiquée par l'habit de pèlerin dont il est revêtu.

Diverses épigraphes ou inscriptions développent ces images allégoriques. Au haut de l'estampe on lit : *Filii mei sunt*. Par ces paroles de la Genèse Dieu atteste hautement que les Jésuites sont la famille privilégiée de J. C. *Nomen meum & cor meum ibi cunctis diebus* : celles-ci sont relatives à leur nom de Société de Jésus & à la fête du sacré cœur qu'ils ont instituée , autre circonstance que caractérise encore cette troisième devise ; *cor meum jungatur vobis* , ainsi que cette autre encore plus énergique où l'on fait dire à l'homme divin : *dabo eis scutum cordis*. Enfin , la dernière légende est , *Eritis odio omnibus propter nomen meum ; qui autem sustinuerit in finem , hic salvus erit*. Ainsi , c'est pour le nom de Dieu qu'ils souffrent , qu'ils sont détestés ; mais cette persécution passera , & ils triompheront enfin.

On ne peut croire qu'il y ait eu aucune tête jésuitique assez folle dans ce siècle pour imaginer sérieusement une composition aussi

extravagante , aussi orgueilleuse & d'aussi mauvais goût. Il est plus vraisemblable que leurs ennemis auront voulu s'égayer ainsi à leurs dépens , en calquant cette allégorie controuvée sur plusieurs autres du même genre , enfantées en effet dans les temps où dominoit ce génie romanesque & emblématique.

Du moins , tel est le soupçon de beaucoup de gens sensés & impartiaux , d'autant mieux que l'Auteur de la brochure ne déclare point de qui lui vient cette pièce originale , où & comment il l'a découverte ; mais ne supposant d'aucune façon qu'on puisse révoquer en doute son authenticité , après en avoir donné la dissection beaucoup plus détaillée que la mienne , il dévoile visiblement l'idée que les Jésuites ont de leur Société ; la perpétuité qui lui est promise , les fondemens qui la lui assurent , & jusqu'aux ressources qu'elle s'est préparées.

C'est ici le Président anonyme qui est censé répondre au Comte prétendu. Dans cette espèce de lettre toute récente (1), il le félicite de l'heureux succès de ses alertes au moment où les Jésuites préparoient de côté & d'autre des points de réunion , se glissoient à l'Ecole militaire , devenoient Aumôniers des régimens ; il lui attribue la vigilance du gouvernement à éventer ce projet & à le faire échouer. Il prétend que , malgré cet échec , ils n'ont pas perdu de vue leur dessein ; que c'est pour défabuser de plus en plus les gens qui le regar-

(1) Elle est datée du 25 Septembre.

dent comme chimérique & absurde , qu'il faut faire connoître cette estampe qu'ils ont fait graver par les affiliés , dont l'ensemble , suivant lui , présente à la fois l'idée que les Jésuites ont de leur Société ; la perpétuité qui lui est promise ; les fondemens qui la lui assurent ; les ressources qu'elle s'est préparées. Il part de là pour la disséquer comme on a vu , & il y ajoute quelques anecdotes venant à l'appui.

La fête du Sacré Cœur est principalement un objet de son aversion , en ce que cette dévotion puérile & pharisaïque aux yeux des gens simples & peu clairvoyans , étoit dans le plan des Jésuites la sauve-garde de la Société & presque son apothéose. Il la regarde encore aujourd'hui comme un centre de ralliement , un cri de guerre pour distinguer leur affiliés , connoître leurs troupes , & calculer leurs ressources dans un moment décisif , où ils croiront pouvoir tenter une entreprise hardie. Il voudroit donc que les Magistrats , après avoir profcrit lors de la dissolution de l'ordre toutes ces sodalités inventées par les Jésuites , ces congrégations où ils enrôloient leurs dévots , ne regardassent pas cette moderne institution comme moins dangereuse , & la fissent abolir.

Après cette explosion contre la fête du Sacré Cœur de Jésus & ces nouveaux sectaires que les Jansénistes qualifient de *Cordicoles* , il cite différens faits & anecdotes tendant à prouver de la part des Jésuites un plan fixe & soutenu de rebellion , 1°. en attaquant persévéramment dans des écrits le bref de dissolution ; 2°. en s'opposant à son exécution de toutes

les manieres possibles ; 3°. en se perpétuant par la réception de nouveaux sujets ; 4°. en formant des ligues avec quelques Puissances pour se maintenir contre les autres , soulever même les peuples contre le Saint Siege pour trouver un appui chez eux.

Le tocsin qui parut en Italie contre le bref d'extinction & contre Clément XIV , son auteur , est de la premiere espece. Cet écrit parloit de deux Jésuites reconnus coupables & condamnés à une prison perpétuelle : tout récemment un autre Jésuite vient de faire imprimer à Modene une histoire de la Société , non moins audacieuse & insolente.

A l'appui du second point l'écrivain prétend que les Jésuites , sous prétexte d'intérêts de commerce , se sont unis à l'Angleterre , & se sont maintenus dans cette mission. Tout le monde fait comment ils se sont réfugiés en Prusse , d'où ils ont été enfin expulsés. A Liege ils ont , suivant lui , profité de la facilité du Prince-Evêque pour y conserver leur établissement sous un autre nom ; à la Cochinchine , ils se sont révoltés contre l'Evêque d'Adras , Vicaire apostolique , & en prenant l'habit de Franciscain , le pere Marquès s'est flatté de se soustraire à sa juridiction ; il a établi ainsi un schisme entre l'Evêque & cet ordre , qui a poussé l'extravagance jusqu'à excommunier le Vicaire apostolique , matiere d'un procès porté à la Propagande à Rome.

Le troisieme point est appuyé sur des professions que les Jésuites font faire à des sujets qu'ils enrôlent ; ce qui s'est vu en France , &

ce qui vient d'arriver en Toscane par un pere Panizzoni , qui , chargé de l'éducation des enfans d'un Colonel , avoit profité de son ascendant pour séduire ses deux élèves , ce qu'on a su par leur aveu.

Enfin , le charitable Janséniste , pour faits de la quatrième espece , cite la dernière révolte de Malte , qu'il attribue aux Jésuites , qui vouloient enlever cette Isle à l'Ordre & la remettre à la Russie dont ils ont brigué la protection ; il leur reproche de s'être aussi mêlés aux Grecs schismatiques , & , pour leur plaire , d'avoir attaqué la primauté du Pape & censuré plusieurs pratiques de l'Eglise Romaine.

Il termine par l'anecdote d'un procès qui s'instruit actuellement à Rome , sur les plaintes des chrétiens de Syrie , que les Jésuites , pour s'y maintenir , ont soulevé 8000 Grecs catholiques contre le Saint Siege , & il gémit de ce que les Députés des premiers n'ont encore pu avoir audience.

Il y joint une autre anecdote d'un Evêque nestorien , qui avoit reconnu l'autorité du chef de l'Eglise , & que les Jésuites ont rengagé dans son schisme , & celle d'un grand nombre de villages qu'ils ont soulevés en Moravie , ce qui les a fait chasser de Bohême avec « dé- » fense d'y rentrer , sous peine d'être pendus. »

Peut-être trouverez-vous , Milord , que je me suis trop étendu sur cette matière , mais j'ai voulu l'épuiser , parce que vraisemblablement c'est la dernière fois que je vous parlerai des Jésuites.

Ils viennent de perdre encore le personnage

sur lequel ils comptoient le plus à la Cour, le Comte de saint Germain, l'ame de la révolution qu'ils espéroient faire éclore en leur faveur, rappelé avec tant de gloire & renvoyé si honteusement (1). *Transivi & ecce non erat !*

Paris, ce 28 Octobre 1777.

(1) Vendredi matin 26 Septembre, M. le Prince de Montbarrey est allé à Versailles remercier le Roi de la place de Secrétaire d'Etat de la guerre, qu'il avoit en survivance, & qu'il occupe seul aujourd'hui par la retraite de M. le comte de St. Germain.



L E T T R E I I I.

Sur l'Académie de Peinture , de Sculpture & de Gravure , sur le Sallon , sur les différens Artistes qui ont exposé , & autres.

DURANT votre séjour à Paris , Milord , entraîné par le tourbillon des plaisirs & la fougue de l'âge , vous regrettez de n'avoir pas assez étudié les arts de cette capitale. Il ne vous reste qu'une notion confuse de l'Académie de Peinture , des expositions périodiques qu'elle fait , des membres illustres qui la composent ; ou même , aujourd'hui que cette époque s'éloigne , la Compagnie étant presque renouvelée , vous desirez que je vous mette au fait & vous fasse passer en revue les personnages les plus renommés. Je suis maintenant à portée de vous satisfaire. Depuis l'ouverture du fallon qui vient de se fermer & qui a duré près de six semaines , il s'est écoulé peu de jours que je ne l'aie visité ; j'y ai successivement eu des conférences avec le plus grand nombre des Artistes , des amateurs ; & j'espère du choc de tant d'opinions diverses , de passions opposées , avoir enfin fait jaillir la vérité.

L'Académie dont il s'agit dut sa naissance aux démêlés survenus entre les Maîtres Peintres & Sculpteurs de Paris & les Peintres privilégiés du Roi , que la communauté des pre-

miers voulut inquiéter; car de tout temps le mérite a attiré des persécutions. Ceux contre lesquels on s'acharnoit étoient les *le Brun*, les *le Sueur*, les *la Hire*, les *Bourdon*, & leurs ennemis étoient des barbouilleurs dont les noms ne nous sont pas parvenus & sont morts en même temps qu'eux. Le génie, pour se soustraire aux entraves dans lesquelles on vouloit le circonscrire, fut obligé d'implorer le Monarque. Ces grands hommes obtinrent des lettres-patentes qui leur permirent de se former en Académie (1) : le singulier, c'est que leur défenseur le plus ardent & le plus utile fut un homme qui n'étoit nullement recommandable par sa naissance, par ses emplois ou son crédit, qui n'étoit même ni Peintre ni Sculpteur; simplement ayant voyagé en Italie & demeuré à Rome, il avoit acquis une théorie particulière de ces deux arts & un peu de pratique. Le particulier à qui l'Académie a une si grande obligation, qu'elle regarde comme son principal fondateur, étoit *Charmois*, Secrétaire du Maréchal de Schombert. Il en dressa les premiers statuts (2); toutes les lettres de

(1) Les Peintres du Roi avoient d'abord présenté une requête au Conseil à cet effet, & obtinrent un arrêt conforme le 20 Janvier 1648; & l'Académie ne fut établie par lettres-patentes de Louis XIV qu'en 1655; ces lettres-patentes furent duement enregistrées au Parlement.

(2) L'Académie s'assembloit d'abord chez *Charmois*; elle tint ensuite ses conférences dans la maison d'un de ses amis, située proche St. Eustache:

provision s'expédierent long-temps en son nom ; & la Compagnie sembloit le reconnoître pour son chef. Le Cardinal Mazarin devint bientôt jaloux de ce titre , sous le nom de Protecteur , & le Chancelier Seguier , qui l'avoit alors , se démit de cette dignité pour faire sa cour au premier Ministre , & se contenta du titre de Vice-Protecteur.

Tous les établissemens nouveaux , sur-tout en France , éprouvent dans les commencemens beaucoup de variations , & ont peine à prendre une assiette durable. Celui-ci resta long-temps variable & errant. Ce ne fut qu'au bout d'un demi-siècle qu'il eut un domicile fixe (1), digne de lui , dans le palais des Rois , & s'affit sur des fondemens foibles & inébranlables. Le Souverain ne crut point compromettre la Majesté en s'en déclarant seul Protecteur , & il fut mis sous la direction de l'Ordonnateur-général de ses bâtimens. MM. de Tournehem (2) & de Marigny contribuèrent à lui faire faire

de-là elle passa dans l'hôtel de Clifson , rue des Deux-Boules , où elle continua ses exercices jusqu'en 1653 , qu'elle se transporta dans la rue des Déchargeurs.

(1) En 1656 Sarrazin céda à l'Académie un logement qu'il avoit dans les galeries du Louvre ; mais en 1661 elle fut obligée d'en sortir , & M. de Ratabon , Surintendant des bâtimens , la transféra au Palais-Royal , où elle demeura trente & un ans. Enfin , son domicile fut fixé au vieux Louvre.

(2) Oncle de la Marquise de Pompadour , qui avoit succédé au Duc d'Antin , fils de la Comtesse de Toulouse.

des progrès, & sur-tout la Marquise de Pompadour.

Dès 1665, Louis XIV avoit fondé à Rome une école pour les Peintres François, dont Errard fut le premier Directeur, ce qui avoit commencé à donner une haute idée de l'Académie de Paris, & fit desirer à celle de cette ancienne capitale du monde de s'unir avec elle & de lui proposer une agrégation mutuelle des deux Compagnies : la proposition fut acceptée (1), & la Romaine choisit le *Brun* pour son Prince, honneur qui n'avoit jamais été accordé aux étrangers. Sous Louis XV il fut établi à Paris un concours de prix entre les élèves; & ceux qui les remportent sont entretenus à Rome aux frais du Roi, afin de s'y former le goût sur les grands modeles de l'Italie.

Malgré l'attention constante de ces Souverains à illustrer l'Académie de Peinture & de Sculpture, qui le croiroit, Milord? ces arts destinés dans tous les temps, chez les peuples éclairés, à concourir à la gloire nationale par des monumens qui conservent la mémoire des actions vertueuses, des travaux utiles, & des hommes célèbres; qui contribuent encore en France à l'avantage ainsi qu'à la perfection de la plupart des arts d'industrie, & à rendre plusieurs branches de commerce plus étendues & plus florissantes (2), qui sont essentiellement

(1) Les lettres de réunion en furent expédiées au Conseil, & vérifiées au Parlement en 1676.

(2) Phrases du préambule de la déclaration du Roi

partie des arts libéraux , restoient toujours confondus parmi les arts mécaniques ; ce n'est qu'à l'instant que Louis XVI vient de leur accorder une distinction particuliere & faire jouir ceux qui les exercent des mêmes droits dont jouissent ceux qui font profession des autres. Déjà , l'année dernière (1), en faisant connoître qu'ils ne devoient pas être confondus avec les arts mécaniques , S. M. leur avoit rendu cette liberté dont ils n'auroient jamais , de son aveu , dû être privés. Aujourd'hui , en annonçant que ces arts nobles se font de plus en plus perfectionnés & répandus dans le royaume , qu'ils ont produit un très-grand nombre de monumens & d'ouvrages qui attestent leurs progrès , & ont servi à embellir la capitale , les principales villes , & les maisons royales ; elle a voulu manifester plus spécialement l'intérêt qu'elle prend à tout ce qui peut honorer & encourager des arts aussi estimables & aussi utiles , ainsi qu'à tout ce qui peut contribuer à la prospérité de ses peuples (2). Elle a rendu une déclaration où elle leur accorde des faveurs & une bienveillance spéciales , propres à les diriger vers leur but & leur perfection.

en faveur de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture , donnée à Versailles le 15 Mars 1777 , enregistrée en Parlement le 2 Septembre dernier.

(1) Par l'édit du mois d'Août 1776 portant *nouvelle création de communautés d'arts & métiers*.

(2) Phrases du préambule.

Suivant les principales dispositions de cette nouvelle loi , les arts de peinture & de sculpture sont parfaitement assimilés avec les lettres , les sciences , les autres arts libéraux , sur-tout l'architecture , ce qui n'a cependant lieu qu'à l'égard des Artistes s'adonnant , sans aucun mélange de commerce , aux sujets historiques , au portrait , au paysage , aux fleurs , à la miniature , aux autres genres où le génie peut élever le talent au point de lui mériter l'admission à l'Académie. Celle-ci est distinguée de toutes les autres de la même classe , qui pourront s'établir , par l'honneur de continuer d'être sous la protection immédiate de S. M. & par les titres d'Académie Royale de Peinture & de Sculpture première & principale. Elle sera comme la mère , l'appui & l'institutrice de toutes. Ses membres pourront seuls prendre le titre de Peintres & de Sculpteurs du Roi. Ils seront seuls autorisés d'établir des exercices ou donner des leçons publiques de leur art , en ce qu'il est essentiel de conserver l'unité & la communication des principes , plus sûrs , plus connus & plus fixes parmi eux , soit à cause de la tradition des lumières des hommes célèbres qu'a produit cette Compagnie , soit à cause de l'avantage qu'ont la plupart de ceux qui la composent , d'avoir remonté aux sources du beau par l'étude des chef-d'œuvres de l'Italie , de s'être développé , étendu le génie en s'occupant plus fréquemment de grands travaux.

Comme la réputation & la gloire méritées par d'excellens ouvrages sont la plus belle ré-

compense que doivent desirer les Artistes de distinction, afin de prévenir le tort que ceux dont il s'agit recevraient, soit par des imputations fausses, soit par des altérations injurieuses, il est défendu à tout Graveur, Sculpteur ou autre, d'emprunter le nom d'aucun membre de l'Académie sans la permission de l'Auteur ou de son Corps.

Enfin, en étendant la munificence de Louis XIV qui avoit déjà doté l'Académie, par l'insinuation de Colbert (1), d'une pension de 4000 livres, Louis XVI l'a portée à 10000 livres.

A la suite de la déclaration sont des statuts & réglemens, enrégistrés aussi au Parlement, qui font connoître l'organisation, le Régime, la discipline de cette Compagnie. Par le premier, le Directeur des bâtimens est confirmé dans ses prérogatives & dans ses fonctions de ministre en cette partie, puisqu'il est le seul intermédiaire entre le Roi & l'Académie à laquelle il doit faire passer tous les ordres de Sa Majesté.

Par le second, le nombre des sujets est illimité : il peut s'augmenter ou se restreindre suivant le vœu des Electeurs, clause bien judiciaire & qui devroit avoir lieu dans toutes les Compagnies où le génie donne entrée. En effet, il y a des temps de stérilité & d'abondance, & les sujets qu'il inspire sont plus ou moins nombreux, suivant les circonstances ;

(1) En 1663.

mais l'administration ne varie point : elle sera constamment représentée par un même nombre d'Officiers & de Gradués au nombre de cinquante-quatre , savoir un Directeur , un Chancelier , quatre Recteurs , deux Adjoints à Recteur , seize Honoraires , dont huit Amateurs & huit Associés libres , douze Professeurs de peinture & de sculpture , six Adjoints à Professeur , un Professeur de géométrie , pour donner des leçons d'architecture & de perspective , un Professeur d'anatomie , huit Conseillers & un Secrétaire historiographe.

Les fonctions de ces Officiers , développées dans tous les articles suivans , se déterminent la plupart par leur titre ; telles sont celles du Directeur ; il change tous les trois ans , & ne peut être continué qu'une fois , à moins que ce ne soit le premier Peintre du Roi , qui peut l'être à perpétuité (1). On sent facilement que c'est lui qui a dicté ce privilège abusif & tendant au despotisme sur la Compagnie , par la réunion du crédit & du pouvoir dans le même individu. C'est ainsi que le Directeur des bâtimens a fait insérer la restriction que toutes les élections seroient confirmées par le Roi sur son rapport (2), ce qui rend ce petit Ministre implicitement maître de toutes les places.

• Le Chancelier est un grand mot qui désigne un emploi assez commun , celui de garder les

(1) Article 6.

(2) Article 5.

sceaux de l'Académie, pour en sceller les actes, mettre le *visa* sur les expéditions, & sa place est à vie. Le sceau aura d'un côté l'image du Roi, & de l'autre les nouvelles armes que S. M. accorde à la Compagnie, savoir *Minerve*, & pour exergue : *Libertas artibus restituta* (1).

Les Recteurs sont perpétuels, ils doivent être choisis entre les Professeurs & sont seuls susceptibles d'être élevés à la chancellerie, comme connus ainsi capables de cette charge plus éminente; ils président par quartier, en l'absence du Directeur, &, en cas de décès, sont remplacés par les Adjoints à Recteur (2).

C'est dans un comité du Directeur & des Recteurs réunis que seront jugés tous les différens qui surviendront touchant la connoissance des arts de peinture & de sculpture; ils seront seuls arbitres des ouvrages, ainsi que des contestations élevées entre les membres de l'Académie (3).

Les Honoraires (4) sont partagés en deux classes d'Amateurs & d'Affociés libres. On ne peut monter à la première qu'après avoir passé par la seconde, qui aura lieu sans nouvelle élection, de plein droit & par rang d'ancienneté. On a voulu prévenir de la sorte les divisions qui surviendroient nécessairement par

(1) Article 7 & 8.

(2) Article 9.

(3) Article 10.

(4) Article 3.

les cabales que ne manqueroient pas de former des gens puissans , ce qui porteroit fréquemment le trouble & la désunion dans la compagnie : les Amateurs auront seuls voix délibérative.

Tous ces membres sont ou des protecteurs pris entre les grands Seigneurs , les gens en place , les gens riches ; ou des particuliers , qui , sans exercer les arts , objets des travaux des Académiciens , en ont la théorie & le goût , sont zélés pour leurs progrès , enfin , par leur intelligence en matière d'affaires , peuvent rendre leur surveillance utile pour le maintien & la conservation des droits & des intérêts de la Compagnie.

Les *Agréés* sont un premier grade par lequel il faut passer pour être Académicien (1). On ne peut obtenir l'un & l'autre que sur des ouvrages présentés & réunissant au moins les deux tiers des suffrages de l'administration , c'est-à-dire des Officiers détaillés ci-dessus , ayant seuls voix délibérative. Un Académicien , excepté la capacité de passer par élection aux dignités de l'administration , n'a d'autre distinction de l'Agréé que l'admission aux assemblées & autres avantages intérieurs (2) ; mais celui-ci , dans la crainte que satisfait de ce premier honneur , il ne tombât dans un relâchement dont on a eu de fréquens exemples , est tenu dans les trois ans de son ad-

(1) Article 25.

(2) Article 30.

mission , de se présenter pour être Académicien , sous peine de perdre même le titre & les avantages d'Agrée (1).

Tout ce qui a été dit à l'égard des Peintres & Sculpteurs doit s'entendre des Graveurs , aussi faisant corps avec eux , & susceptibles également de concourir pour les diverses places de l'Académie.

Telles sont , Milord , les dispositions les plus essentielles du règlement en quarante articles , qui m'ont paru dignes de vous être développées , & doivent contribuer aux progrès des arts brillans qu'elles concernent. Mais la plus belle institution , la plus utile , la plus propre à exciter l'émulation & à former également des artistes & des amateurs , c'est l'exposition périodique des travaux de ces maîtres & aspirans. Elle fut ordonnée par M. Orry en 1737 (2) , & célébrée par un Poète aimable , qui en a conservé la mémoire (3) à la postérité. Elle eut lieu depuis pendant quel-

(1) Article 27. Il y a une exception pour les Agréés Sculpteurs & Graveurs , en ce que les ouvrages demandés pour leur réception sont ordinairement dispendieux & de longue exécution , & l'Académie peut à leur égard proroger le terme fixé.

(2) Il y avoit eu une exposition au mois de Mai 1727 ; mais c'étoit très-peu de chose , & elle n'avoit pas eu de suite.

(3) On trouve dans les œuvres de Greffet une épître à ce sujet , adressée à M. Orry , ministre des finances & Directeur-général des bâtimens.

que temps chaque année à une époque fixe (1); la difficulté de fournir suffisamment durant ce court intervalle des ouvrages nouveaux, & les plaintes des Artistes molestés par les critiques, ont engagé le ministère à reculer les époques du concours qui n'a plus lieu que tous les deux ans.

Il est au Louvre (2) un galeras,
Où dans un calme solitaire,
Les chauve-fouris & les rats
Viennent tenir leur cour plénière.
C'est là qu'Apollon sur leurs pas,
Des beaux arts ouvrant la barrière,
Tous les deux ans tient ses états,
Et vient placer son sanctuaire.

On ne peut, Milord, mieux définir le lieu où se fait l'exposition qu'on appelle le *Sallon*; il faut ajouter seulement qu'on débouche par

(1) L'exposition commence le 25 Août, & dure un mois; on la prolonge presque toujours jusqu'au commencement d'Octobre. C'est en 1752 que le public commença d'être privé de l'exposition annuelle. Voici ce que je trouve dans une critique ancienne du *salon* de 1753. « On vient d'ouvrir au public » un *salon* magnifique, & qui le dédommage bien » de celui dont il n'a pu jouir l'année dernière, nos » Artistes l'ayant voulu punir de son indifférence à » leur égard & de ne les avoir pas assez employés.

(2) Ces vers sont tirés d'une critique en vers du *salon* de cette année, attribuée au Marquis de Villette, & que vous pouvez lire, Milord, dans le *Courier de l'Europe*, si vous ne la connoissez pas.

une sorte de trappe d'un escalier , quoiqu'assez vaste , presque toujours engorgé : sorti de cette lutte pénible , on n'y respire qu'en se trouvant plongé dans un gouffre de chaleur , dans un tourbillon de poussière , dans un air infect qui , impregné d'atmosphères différens , d'individus d'espèce souvent très-mal-saine , devroit à la longue produire la foudre ou engendrer la peste ; qu'étourdi enfin par un bourdonnement continuel , semblable au mugissement des vagues d'une mer en courroux. Au reste , ce mélange de tous les ordres de l'Etat , de tous les rangs , de tous les sexes , de tous les âges , dont se plaint le petit maître dédaigneux , ou la femme vaporeuse , est pour un Anglois un coup d'œil ravissant ; c'est peut-être le seul lieu public où il puisse retrouver en France l'image de cette liberté précieuse dont tout offre le spectacle à Londres , spectacle enchanteur & qui m'a plu davantage que les chef-d'œuvres étalés dans ce temple des arts. Là le Savoyard coudoie impunément le cordon bleu ; la poissarde , en échange des parfums dont l'embaume la femme de qualité , lui fait fréquemment plisser le nez pour se dérober à l'odeur forte du brandevin qu'elle lui envoie ; l'artisan grossier , guidé par le seul instinct , jette une observation juste , dont , à cause de son énoncé burlesque , le bel esprit inepte rit à côté de lui , tandis que l'Artiste caché dans la foule en dé mêle le sens , & la met à profit. Là enfin , les écoliers donnent des leçons à leurs maîtres : oui , Milord , c'est des jeunes élèves ,
répandus

répandus dans cette cohue immense, qu'émanent presque toujours les meilleurs jugemens. En effet, déjà pourvus d'assez de talent pour raisonner pertinemment sur leur art ; dénués de préjugés, de passions, de jalousie, de basse complaisance, ils ont encore les idées primitives dans toute leur pureté, le goût sain de la nature, qui n'est altéré par aucun attachement à aucune école, à aucun maître, ils s'expriment avec la candeur de leur âge ; ils se combattent avec bonne foi, & de leurs petites disputes, de leurs querelles enfantines souvent naît la vérité pour le connoisseur, qui, préoccupé des systèmes divers, & flottant dans ses incertitudes, avoit besoin de ce coup de lumière, afin de le décider & le fixer : mais aussi que de cabales se forment dans cette obscure enceinte, & que de complots s'y forgent ! Que de méchancetés ! que de noirceurs ! La fureur y aiguise ses traits ; l'envie y prépare ses poisons, & bientôt naissent ces pamphlets éphémères qui désolent les artistes, & pour la plupart n'acquerroient, il est vrai, aucune consistance sans leur extrême sensibilité. Heureusement qu'ils ont aujourd'hui un chef qui, jaloux de ménager leur foiblesse, leur épargne, autant qu'il peut, ces mortifications ; autre abus sans doute, puisque la critique n'est pas moins utile au talent que la louange : l'une l'aiguillonne & l'éclaire ; l'autre l'encourage quelquefois, mais le plus souvent l'engourdit.

Le chef dont il est ici question, est M. D'angiviller, qui enchérit sur ses prédécesseurs,

& a des projets très-vastes pour la perfection des arts. Indépendamment du Musée qu'il doit former dans la galerie des Tuilleries, où l'on placera tant de chef-d'œuvres de peinture & de sculpture entassés dans les gardes-meubles de S. M. & qui s'y dégradent & déperissent honteusement, imagination hardie, ne pouvant s'exécuter qu'à grands frais & avec beaucoup de temps, il a déterminé le Roi à consacrer tous les deux ans une certaine somme pour des tableaux du grand genre (1), dont les sujets doivent être principalement tirés de l'histoire de France, & pour les statues des hommes illustres dont elle s'honore (2).

Les Artistes ne sont pas aussi contents du Directeur de l'Académie, M. Pierre, premier Peintre du Roi, auquel ils reprochent beaucoup de morgue & d'importance, sur-tout une paresse dans laquelle il s'autorise par les fonctions de sa place; & ils prétendent qu'au contraire, c'est par de nouveaux travaux qu'il devroit s'en montrer digne. « Il se croit, disent-ils, obligé à donner des audiences, à aller à la Cour; à ne pas manquer le lever du Roi. Cependant la principale affaire d'un Peintre est de composer des tableaux. Wando (3) travailloit le Dimanche (4), comme

(1) Il y en avoit dix d'exposés cette année dont trois sujets de l'histoire de France.

(2) Le nombre en est fixé à quatre.

(3) Premier Peintre du Roi avant M. Boucher, auquel a succédé M. Pierre.

(4) Le Dimanche est sur-tout le jour pour les

» les autres jours , fans que S. M. s'en apper-
 » çut , & son lever ne s'en faisoit pas moins
 » bien. Il paroît que depuis 1761 il n'a point
 » concouru au fallon ; mais il a fait de grands
 » ouvrages , tels que la coupole de Saint-
 » Roch , le plafond du palais Royal , le pla-
 » fond de St. Clou (1). » Il se repose aujour-
 d'hui. Ses partisans assurent que ses ouvrages
 réunissent les parties les plus rares à trouver
 ensemble , dessin , coloris , caractère , expres-
 sion , tout y est également suivant eux. Oui
 également , repliquent ses détracteurs , parce
 qu'il est médiocre en tout. Pour moi je m'en
 rapporte à ce qu'en écrivoit un amateur plein
 de goût , il y a près de trente ans (2) , d'un
 rang au-dessus des petits ménagemens , & dans
 un âge où l'enthousiasme seul des arts le fai-
 soit parler. « M. Pierre me paroît très-propre
 » à consoler la peinture de ses pertes ; il est
 » rare de voir des Artistes aussi jeunes réunir
 » autant de talens. C'est le fruit du génie &
 » d'un temps solidement employé à de mûres
 » réflexions... Louons-le de son amour pour
 » les arts & de sa mâle activité au travail ,
 » qui lui en fait dévorer toutes les difficultés.
 » On trouve dans cet Auteur une grande fa-

courtisans , auquel ils se rendent en foule à Ver-
 failles.

(1) Château de plaisance de M. le Duc d'Or-
 léans , dont M. Pierre est premier Peintre.

(2) C'est M. le Baron de St. Julien , auteur des
 lettres sur *la peinture à un amateur* , qui parurent
 en 1750.

» cilité de composition , beaucoup de vigueur
 » de Coloris , & un dessin , pour l'ordinaire ,
 » savant & exact. Son pinceau est aisé , cou-
 » lant , voluptueux. »

Le Critique cite ensuite six tableaux de ce maître (1), dont quatre du genre historique & exaltés avec les plus vifs transports.

Pour plus de commodité , je parcours l'ordre du tableau, Milord; prenez votre almanach royal & suivez-moi.

M. Dumont le Romain & le Moine sont deux anciens Directeurs; ne croyez pas que ce surnom de *Romain* , à l'égard du premier, signifie que ses ouvrages sont dignes de l'école romaine; s'il ne marque son talent, il fait honneur à son zèle; on le lui a donné, parce que dans sa jeunesse ne pouvant faire le voyage d'Italie faute d'argent, il l'entreprit & l'exécuta à pied. Ses ouvrages sont extrêmement travaillés; il dessine & peint avec sévérité; mais il est dur, monotone, & sans graces (2). Le second est un Sculpteur très-connu, sûrement un grand homme; car il est d'une modestie rare: il vieillit malheureusement, & n'a rien exposé cette année.

Après eux marche un ancien Recteur, M. Nattoire, venu depuis peu de Rome, où il étoit

(1) Une *Psyché*, une *Léda*, l'*Enlèvement d'Europe*, & la *Présentation au temple*. Les deux autres sont une pastorale & une solitude.

(2) Ce jugement est encore du Baron de Saint-Julien,

Directeur de l'Académie de France. Toutes ses dignités, ainsi que l'honneur qu'il a d'être Chevalier de l'ordre du Roi, sont un préjugé en sa faveur. Il est fameux, en effet, par un grand nombre d'excellens ouvrages qu'on voit de lui dans différentes églises de Paris, & surtout par la chapelle des enfans trouvés, qui fait fallon à elle seule. Il est renommé pour la supériorité de son dessin; mais il a un coloris toujours plombé & livide, qui dépare entièrement ses meilleurs tableaux. On lui reproche encore de la froideur. Voici comme, en le louant, un Poète, dont j'adopte volontiers le jugement, lui reproche ingénieusement ce défaut (1). « Dois-je t'oublier ici toi » placé au centre des arts, comme à leur » source, pour diriger la marche de nos jeux » élèves, & modérer dans eux l'ivresse » du talent? Faits pour habiter sous le ciel le » moins tempéré & recevoir leurs idées de la » présence immédiate du génie, il voulut que » ta sagesse leur servît de guide; que ces aigles » ambitieux, devenus plus timides à ton » exemple, s'accoutumassent, mais de loin, » à contempler cet astre brûlant d'un œil serene & sans s'éblouir. Chez toi le feu subjugué de l'enthousiasme le cède par-tout à celui du bon sens. Ton guide fidele est le scrupule, ta Divinité chérie l'exac-
titude.

(1) Dans les *Caractères des Peintres François actuellement vivans*, que je trouve imprimés à la suite d'un poëme sur la peinture de M. le Baron de St. Julien en 1775 & du même Auteur.

» Tel fut cet ingénieux la Motte ; qui peu
 » propre à recevoir les impulsions du génie ,
 » se servir en sophiste de sa raison pour l'op-
 » poser au sentiment. »

Vous jugez facilement, Milord, par la nature des ouvrages de M. Nattoire, que c'est un dévot, méprisé de ses confreres, pour avoir compromis à Rome les privileges de l'école Françoisé, en voulant assujettir un élève à l'inquisition exercée contre les sujets du Pape (1).

Dans le régime ancien il n'y avoit que deux Recteurs. L'un d'eux, M. Jeaurat, ne produit plus : son genre grivois & poliçon exige tout le feu du jeune âge ; la gaieté, que ne comporte guere la vieillesse, en fait le principal mérite. On m'a montré deux charges de lui très-agréables : dans la premiere, c'est un taudis de filles qu'un Commissaire fait enlever en présence d'une foule de poissardes témoins de la scene. L'autre représente un déménagement bourgeois troublé par des créanciers importuns. Son défaut est de ne pas assez empâter ses tableaux, qui manquent absolument de relief (2). Son confrere est un Sculpteur, ce Coustou qui vient de mourir, & dont je vous ai fait tout récemment l'éloge.

(1) Il s'agit d'un sieur Mouton, exclu de l'Académie à Rome par le sieur Nattoire, pour n'avoir pas satisfait à son devoir pascal.

(2) Je trouve ce reproche dans un recueil de lettres sur le fallon, attribuées à un M. de Bachaumont.

Des Adjoints à Recteur, il suffit de nommer M. Pigal pour le faire connoître. L'Europe entière parle de son Mausolée du Maréchal de Saxe; & M. André Bardon qui, quoique Poète, Peintre, Historien, n'en est pas plus connu.

Je passe légèrement sur les huit Honoraires Amateurs & les huit Associés libres où l'on compte la moitié de grands Seigneurs, gens de qualité, militaires (1), recevant au moins autant de lustre de l'Académie qu'ils lui en donnent; quatre financiers, gens riches (2), s'étant avisés le soir d'être savans dès le lendemain, & croyant avoir acquis beaucoup de connoissance après avoir acheté beaucoup de tableaux; de ces fots qu'aiment singulièrement les Marchands & qu'adulent & prônent certains Peintres qui, oubliant la noblesse de leur art, s'associent secrètement aux marchés lucratifs de ces brocanteurs & à leurs manœuvres honteuses (3). Quant à M. de Boulo-

(1) MM. Comte de Baschi, Marquis de Calviere, Chevalier de Valory, Marquis de Voyer, Duc de Bouillon, Blondel d'Azincourt, Baron de Bezenwal, Turgor.

(2) MM. Watelet, de la Live de July, Bergeret, de Montullé.

(3) Tout cela se trouve détaillé dans *des Dialogues sur la Peinture* avec des notes qui parurent en 1774 à l'occasion du salon de 1773. Le septieme dialogue roule sur les manœuvres entre les Peintres & les Brocanteurs & les Marchands d'estampes. J'ai déjà emprunté quelques détails & jugemens de cet ouvrage très-instructif, l'Auteur est anonyme.

gné (1) ; d'un nom illustre dans la peinture , il n'est point étranger à l'Académie ; mais qu'y fait celui de l'Abbé Pommyer, qui n'a point la manie d'être dupe , qui n'a point fait de voyage en Italie , personnage borné , sans illustration, sans lumieres ? Sans doute, comme Conseiller de grand'Chambre , il est de ceux qu'admet la nouvelle loi , en qualité de gens utiles , & pourra solliciter les procès de la Compagnie , si elle en a.

M. Gabriel est le premier Architecte du Roi , c'est l'Auteur de la colonnade de la place de Louis XV , qui ne vaut pas tout-à-fait celle du Louvre ; mais de la nouvelle salle de Versailles qui , tout bien examiné , est ce qui s'est fait de mieux du siècle dans les maisons royales (2) ; & M. *Souflot* son confrere ne dépare pas non plus cette liste. L'Auteur de la moderne église de Sainte Gènevieve a droit de s'asseoir dans toutes les Académies des Arts.

Des douze Professeurs (3) , M. Hallé est le plus ancien ; il se montre infatigablement à toutes les expositions ; mais cette fois , la foiblesse de son pinceau se ressent de sa main débile (4). Il a pourtant encore du dessin , une

(1) Conseiller d'Etat ordinaire & au Conseil royal , Intendant des finances. Il descend d'un Peintre de ce nom très-connu.

(2) Jugement des *Dialogues sur la peinture*.

(3) Je passe MM. Adam & la Darte , Sculpteurs , anciens Professeurs que je ne connois nullement.

(4) Dans *Cimon l'Athénien* , qui , après avoir fait abattre les murs de ses possessions invite le peuple à en-

distribution sage, une ordonnance bien entendue. On l'a toujours regardé comme de la seconde classe (1), seulement à raison de sa mauvaise couleur & de son défaut d'enthousiasme, sans lequel il n'y a point de génie.

M. Vien n'a point exposé cette année; il est Directeur de l'Académie à Rome, & y réside actuellement, ce qui prive le public de ses ouvrages qu'on aime : il n'a pas beaucoup d'imagination; mais il n'est point effrayé d'une vaste ordonnance : il a le goût de l'antique, il dessine avec correction & supérieurement les pieds & les mains; la plupart de ses têtes manquent d'expression, sur-tout dans les passions fortes & tragiques; du reste, peu de manière, couleur assez vraie, belle entente du clair-obscur : c'est le Peintre qui réunit le plus de parties (2). On vante, comme son meilleur

trer librement dans ses jardins & à en prendre les fruits.
Tableau pour le Roi de 10 pieds 4 pouces quarrés.

(1) Jugement de M. le Baron de St. Julien en 1750.

(2) » C'est un bien habile homme : ça vous défine d'une correction charmante, avec de la grace, de la naïveté ... on est étonné que ce Peintre ait fait les personnages si bien, les velours si velours, les cheveux si vivans & si bien faits; car on se dit à l'oreille que jusque-là ce n'avoit pas été son métier, & que c'étoit un Peintre de nudités antiques.... » Tel est le jugement que portoit d'un des principaux tableaux de M. Vien exposé en 1769, représentant *l'inauguration de la statue équestre du Roi*. M. Cochin dans une facétie qu'on lui attribue, intitulée *Réponse de M. Jérôme, raptur de tabac, à M. Raphaël, Peintre de l'Académie de St. Luc, Entrepreneur général des enseignes de la ville, faubour & banlieu de Paris....*

ouvrage , la banniere qu'il a faite pour la paroisse de St. Germain l'auxerrois (1) ; & , quoique je n'aime pas les processions , Milord , j'ai été exprès à celle de cette église , le jour de la Fête-Dieu dernière : j'ai trouvé que c'étoit plutôt le triomphe de l'Artiste que du Créateur. Toute l'admiration se portoit sur ce trophée brillant.

Reposons-nous , Milord , & permettez que je remette à une autre séance la suite de ce coup-d'œil sur l'école Françoisise qui devient plus étendu que je ne comptois. On est aisément bavard quand on parle de ce qu'on aime , & je pourrois ajouter avec ce qu'on aime.

Paris , ce 13 Septembre 1777.

(1) Cet ouvrage fut exposé au fallon de 1755 , & c'est le jugement de M. le Baron de S. Julin.



L E T T R E I V.

*Eloge historique de Michel de l'Hôpital,
Chancelier de France, avec cet Epigraphe :*
Ce n'est point aux esclaves à louer les grands
hommes , *in-8vo. de 125 pages.*

EN vous parlant de l'Académie Française, je n'ai pas encore eu occasion, Milord, de vous faire mention de la séance périodique qu'elle tient chaque année le jour de la saint Louis pour la distribution du prix d'éloquence ou de poésie (1) décerné alternativement. Cette fois, il s'agissoit du premier, & le sujet étoit l'éloge de l'Hôpital (1). Comme je n'y ai point

(1) Ces prix ont été formés des fondations réunies de MM. de Balzac, de Clermont-Tonnerre, Evêque de Noyon & Gaudron : les deux premiers, membres de l'Académie le dernier, particulier assez obscur. On ne voit pas que le don de celui-ci, acte de générosité pure, d'enthousiasme vif pour les lettres, ait excité en aucun temps la moindre marque de reconnaissance de la Compagnie envers ce bienfaiteur.

(2) Dans le principe, le sujet devoit être un discours de morale fondé sur un texte de l'écriture sainte, à-peu-près comme un sermon; il devoit même finir constamment par une prière à Jesus-Christ. Sous le secrétariat de M. Duclos, l'Académie a secoué ce joug, & a substitué à ce discours de morale l'éloge d'un grand homme de la nation. On m'a dit que cette institution remontoit à 1760, & que l'éloge du Chancelier d'Aguesseau a été le premier proposé aux candidats,

assisté, je ne puis vous en rendre compte. Quant au discours couronné, les journaux sont pleins d'extraits & de détails qui me dispensent de revenir sur un discours analysé déjà sous tous ses points de vue ; mais ce qu'ils ne vous ont peut-être pas appris, est l'anecdote la plus curieuse à cette occasion : c'est que son Auteur l'Abbé Remi, & les Docteurs qui l'ont approuvé (1), sont entrepris par la Faculté (2), & vraisemblablement seront sommés de se rétracter, s'ils ne le font de bonne grace avant le décret absolu.

L'éloge de l'Hôpital dont j'ai à vous entretenir, Milord, ne fera point dans ce cas : l'Auteur voulant éviter une querelle infaillible avec les Théologiens, pour ne point être obligé de s'astreindre aux formalités (3), n'a pas concouru. Il est ainsi resté maître de se livrer à toute l'impulsion de son génie ou de son hu-

(1) L'un est le frere Fozembas, Moine, & l'autre le Docteur Billette.

(2) La dénonciation a eu lieu au *prima mensis* de ce mois.

(3) Les matieres de morale traitées dans l'origine par les candidats sembloient exiger que les discours fussent approuvés par la Faculté. L'Académie, en changeant de plan, s'étoit affranchie de cette servitude ; mais l'*Eloge de Fénelon* par M. de la Harpe, couronné en 1771, ayant attiré l'attention du Clergé qui y avoit trouvé des propositions très-repréhensibles, il est intervenu arrêt du Conseil, ordonnant que l'article dix du règlement du Conseil, fait en 1671 pour l'Académie Française, aura lieu ; c'est-à-dire que les candidats reviendront à l'ancien usage.

meur. (*). Par-là , suivant lui , il a surmonté la plus grande difficulté du sujet , celle , chargée de pareilles entraves , de ne pouvoir le traiter avec la liberté & la vérité qu'il exige. C'est ce qu'il développe dans un avant-propos , où il justifie l'épigraphe qu'il a prise , & explique dans quel genre il a conçu son ouvrage.

» En effet , quand les statuts de l'Académie
 » imposent la nécessité de soumettre les ou-
 » vrages destinés au concours à la censure de
 » la Sorbonne ; quand on a vu cette même
 » Sorbonne se déchaîner contre quelques lieux
 » communs de tolérance répandus dans Beli-
 » faire , & dans un éloge de Fénélon ; com-
 » ment permettroit-elle de louer un homme
 » qui parla toujours le langage de la Philo-
 » sophie & de la raison dans le Conseil des
 » Rois ; qui préserva la France des horreurs
 » de l'inquisition ; qui voulut soulager le peu-
 » ple en diminuant les richesses du Clergé ;
 » qui jugea toujours la religion en homme
 » d'Etat , c'est-à-dire comme une partie de lé-
 » gislation nécessaire à maintenir , mais que le
 » Gouvernement doit accommoder au plus
 » grand bonheur des hommes ; qui de là pen-
 » cha toujours secrètement vers le calvinisme ,
 » parce qu'il le trouvoit plus ami de la liber-
 » té , de l'industrie & de l'humanité ? Comment

(*) Mot Anglois que celui d'*humeur* rend mal en François ; c'est ce qu'a senti sans doute Milord *Al'Eyes* qui en écrivant à un compatriote , a préféré le terme de sa langue plus énergique. (*Note de l'Editeur.*)

» ensuite, sans tomber dans des allusions &
 » des paralleles involontaires, louer un Mi-
 » nistre, qui ne se laissa amollir par la cor-
 » ruption & gouverner par l'intrigue ; qui
 » conserva dans sa place toute l'intégrité de
 » sa vertu & de son caractère ; qui, placé au-
 » près d'un jeune Roi, fit tout ce qu'il put
 » pour l'éclairer & pour l'arracher aux mœurs
 » empoisonnées de sa Cour ; qui fut en un
 » mot le Ministre de la nation, plutôt que ce-
 » lui du trône ? Qu'il ose entreprendre un éloge
 » pareil, celui qui se sentira quelque talent,
 » & sur-tout cette sorte de talent qui naît de
 » la passion pour la vérité, qu'il l'ose, & bien-
 » tôt, effrayé de tout ce que son sujet l'obli-
 » geroit de dire, sentant de tous côtés les en-
 » traves qui l'environnent, la plume échappera
 » de ses mains ; & plus son ame aura de hau-
 » teur & d'énergie, plus elle retombera dou-
 » loureusement sur elle-même, accablée du
 » poids de ses chaînes. »

Ce début ne peut sans doute que donner
 une grande idée du désintéressement & de la
 véracité de l'Historien. Un autre avantage qu'il
 s'est encore ménagé, a été de s'affranchir de
 toutes les autres formules prescrites par l'A-
 cadémie, soit pour la modification, soit pour
 la durée du discours. Dans le sien aucune de
 ces dissections oratoires connues sous le nom
 de premier point, de second point, de divi-
 sion, de sousdivision, ignorées chez les Grecs
 & chez les Romains, imaginées dans des temps
 de barbarie & conservées jusqu'à nos jours,
 malgré leur ridicule.

Le Panégyriste parcourt tout simplement les différentes époques de la vie de son héros, ce qui forme des suspensions, des repos naturels pour le lecteur & seulement exige des transitions adroites & variées. Après avoir parlé de sa naissance, de son éducation, des premiers malheurs de sa jeunesse, il le montre siégeant au Parlement, puis Ambassadeur du Roi de France au Concile de trente; ensuite entrant au Conseil comme Maître des requêtes, revêtu de la charge de Surintendant & premier Président de la Chambre des Comptes créée pour lui; de là passé en Savoie avec la dignité de Chancelier de la Duchesse, enfin rappelé dans sa patrie pour y être élevé à celle de Chancelier & garde des sceaux de France. L'Hôpital dégoûté, quittant le Ministère, son Historien le suit dans la retraite, & après l'avoir envisagé sous le rapport de Ministre & d'Homme d'Etat, le considère sous celui de Législateur; il termine par le représenter dans sa vie privée, mourant de douleur après le massacre de la St. Barthelemi, & donne ainsi le dernier coup de pinceau à son tableau vaste & magnifique.

Dans chacune des parties de ce discours il y a des morceaux de la plus grande force & bien capables de déplaire & de faire des ennemis à l'Auteur. En voici quelques-uns que je vous ai extraits à la hâte; car la rareté de l'ouvrage ne m'a pas encore permis d'en acquérir la propriété & de vous le faire parvenir.

A l'occasion de la charge de Conseiller au

Parlement , qui fit partie de la dot de la femme de l'Hôpital , il se trouve une digression sur la vénalité des offices de magistrature. » Trente » ans auparavant , l'Hôpital n'auroit dû cette » charge qu'à son mérite ; alors les dignités » de la robe n'étoient point vénales , elles » étoient données à des Avocats distingués ; » les Parlemens propofoient trois sujets lorsqu'il vaquoit une place , & le Roi nommoit » un des trois. Louis XII avoit confirmé cette » disposition par une loi formelle. François premier , avide de guerre & d'argent , la détruisit. Ce fut le Chancelier Duprat qui lui » donna ce funeste conseil ; mais , puisque ce » sont les Rois qui choisissent leurs Ministres , » c'est à leur mémoire à répondre à la postérité de toutes les fautes qui se commettent » sous leur regne. Les abus , qui deviennent » bientôt des torrens , ne sont que des ruiffeaux à leur source ; on ne vendit donc » d'abord que vingt charges nouvelles de Conseiller au Parlement de Paris : l'année suivante on en vendit trente dans les Parlemens de province ; & successivement elles » furent toutes mises en finances. Il ne fallut » plus alors , pour y parvenir , ni examen , » ni concours de suffrages ; par conséquent » plus de science , plus d'intégrité ni de réputation ; on vit ordonner au plus ignorant , » & quelquefois au plus vil des citoyens , le » droit de prononcer sur la fortune & sur la » vie des hommes. Quand les juges achètent » leurs emplois , il faut bien que tôt ou tard , » directement ou indirectement , la justice se

» vende. Aussi, bientôt l'ancien & modique
 » droit des épices se convertit en argent. En-
 » suite, vinrent les rétributions aux Secrétai-
 » res des Rapporteurs, les exactions de tous
 » les légistes subalternes, les frais immenses
 » de la chicane ; car la chicane elle-même
 » naquit de cette funeste source ; toutes ces
 » formalités sans nombre, ces détours, ces
 » subterfuges qui la composent, & qui ont
 » fait du temple de la justice un labyrinthe
 » où la saine raison & le bon droit ne peu-
 » vent presque jamais servir de fil, ont été
 » imaginés par les gens de loi. On a beau-
 » coup déclamé contre les Financiers ; mais
 » l'avidité des Magistrats ou de leurs suppôts,
 » n'a été ni moins inventive, ni moins cruelle ;
 » elle a corrompu ce qu'il y a de plus sacré
 » sur la terre, & le seul bien que les gou-
 » vernemens puissent faire aux hommes : la
 » justice & les loix. »

Si ce paragraphe n'est point agréable au
 Parlement, celui-ci a dû lui déplaire infini-
 ment plus, en ce qu'il renverse absolument
 toutes ses prétentions & seroit la plus forte
 inculpation de sa conduite sur la fin du regne
 de Louis XV. Il est d'autant plus frappant,
 que l'Auteur oppose aux Magistrats ce même
 l'Hôpital dont ils se sont prévalus si souvent
 dans leurs remontrances & leurs autres écrits.

» L'Hôpital croyoit que les Parlemens n'é-
 » toient & ne devoient être que des Cours
 » de judicature. Leur prétention d'être le Sé-
 » nat du Royaume, l'image & le supplément
 » des Etats-généraux, lui paroissoit non-seule-

» ment absurde & chymérique , mais contraire
 » aux intérêts de la nation. Quel droit , en
 » effet , de simples Magistrats créés par le
 » Souverain , occupant des charges vénales ,
 » nés la plupart d'une condition obscure ,
 » n'ayant reçu ni délégation ni pouvoir de
 » leurs concitoyens , avoient-ils de se croire
 » appelés à représenter la nation ? Quel rap-
 » port leur éducation , leurs études , leurs
 » occupations journalieres avoient-elles avec
 » l'administration ? Comment pouvoient-ils ,
 » dans la poussiere du barreau , avoir appris
 » à connoître les besoins de l'Etat au dehors ,
 » sa situation au dedans ; le meilleur systéme
 » d'imposition , le rapport de toutes les par-
 » ties à l'ensemble & de tous les détails aux
 » résultats ? Quelle réclamation , quelles lu-
 » mieres pouvoient naître de corps ainsi cons-
 » titués ? De vaines remontrances pleines de
 » déclamations , & vuides de moyens , indi-
 » quant quelquefois les maux , & n'enseignant
 » jamais les remedes. Comment ne sentoit-on
 » pas que si la Cour avoit passagèrement fa-
 » vorisé les prétentions des Parlemens , en
 » paroissant regarder leur enrégistrement com-
 » me une sanction nécessaire & faisant partie
 » intégrante de la loi , c'étoit pour flatter la
 » nation d'un fantôme de contrepoids à l'au-
 » torité du trône , & la déshabituer peu-à-peu
 » de la convocation des Etats-généraux . »

Telle étoit , suivant l'Ecrivain , la façon de
 penser de son héros à l'égard des Magistrats ;
 mais bien-loin d'être le fauteur du despotisme
 & d'avoir cherché à augmenter l'autorité royale

au détriment des droits de la nation , ce que lui ont reproché ses détracteurs , il lui prête sur ces droits les plus grandes idées & les plus patriotiques , l'Hôpital étoit alors Surintendant & premier Président de la Chambre des Comptes. Il dit :

» L'Hôpital pensoit que les Etats-généraux
 » étoient le véritable conseil de la nation , le
 » *Palladium* de ses droits , la ressource qui
 » pouvoit un jour tout réparer en tout bou-
 » leverfant. C'étoit une grande pensée que
 » celle-là , & qui contenoit le germe de bien
 » d'autres. Il les fit en conséquence convoquer
 » trois fois pendant son ministère , & il vou-
 » loit que dans l'intervalle d'une convocation
 » à l'autre , ils laissassent un comité assemblé
 » pour suivre l'exécution des mesures qu'ils
 » auroient prises. » Et plus loin , ce qui est
 plus irrésistible encore dans la bouche d'un
 membre du Clergé , de Marillac , Archevêque
 de Vienne , déclarant : « Que c'étoit là le tri-
 » bunal institué pour écouter les plaintes de
 » la nation , comme les autres tribunaux l'é-
 » toient pour écouter celle des particuliers ;
 » que les anciens fondateurs de la monarchie
 » Françoisé ne s'étoient réservés que ce lieu ,
 » où ils partageassent avec le Roi l'autorité
 » qu'ils lui avoient donnée , & où ils rentra-
 » sent dans une espece d'égalité nécessaire
 » pour réparer ce que le Prince auroit usurpé
 » sur ses sujets , où enfin , le pouvoir suprê-
 » me dont ils l'avoient revêtu , ne les em-
 » pêchât pas de négocier , & de conclure avec
 » lui des traités obligatoires de part & d'autre. »

Il continue , & ce font fur-tout ces réflexions qui ont fingulièrement ulcéré le cœur des Magistrats , en ce qu'il se rend l'organe de la plus saine partie de la France & du Parlement lui-même.

» Telle est aujourd'hui sur les Parlemens &
 » sur les Etats-généraux , l'opinion , non des
 » vieux Magistrats que les préjugés de leur
 » profession & de leur temps aveuglent , mais
 » celle des jeunes gens , auxquels un esprit
 » plus hardi , plus libre , éclairé des lumières
 » actuelles , fait envisager les objets sous de
 » plus grands rapports. Ils conviennent de l'in-
 » compétence & de l'insuffisance des Parle-
 » mens dans les affaires d'administration pu-
 » blique ; & ils avouent , qu'au-lieu de leurs
 » ridicules & inutiles conflits avec l'autorité
 » royale , les Parlemens n'avoient qu'un parti
 » à prendre , celui de reconnoître cette in-
 » compétence , de réclamer les Etats-généraux
 » comme seuls juges , seuls arbitres des inté-
 » rêts de la nation ; & , en attendant , de pro-
 » tester contre tout enrégistrement forcé , sur-
 » tout quand il auroit rapport à des édits bur-
 » faux , comme illégal , prescriptible , & con-
 » traire à l'usage constamment observé jusqu'à
 » Louis XIII. Par-là le Gouvernement , qui
 » ne se feroit vraisemblablement point arrêté ,
 » étoit du moins obligé de démasquer ses vues ;
 » il s'avoit despotique ; le bandeau tomboit
 » des yeux de la nation ; & tôt ou tard une
 » nation qui est éclairée , & qu'on opprime ,
 » rentre dans ses droits. ,

Le discours que tint le Chancelier dans une

de ces assemblées tumultueuses où l'on agitoit la question si l'on feroit la guerre aux Protestans ou si l'on leur accorderoit la Paix, est un morceau précieux, & par sa hardiesse, & par l'esprit de tolérance qui l'a dicté, & par l'éloquence vigoureuse dont il est rempli.

» Quels sont ces ennemis qu'on paroît mé-
 » priser, s'écrioit cet Orateur Homme d'Etat
 » en plein conseil ? Ce ne sont pas gens émus
 » & soulevés par imprudence, sans chefs &
 » sans discipline. Ce sont gens aguerris, réso-
 » lus, que le désespoir & la nécessité rendent
 » dociles & disciplinables, qui ont une grande
 » opinion de leurs chefs, & dont les chefs
 » sont étroitement liés. Le camp du Roi, par
 » contre, est divisé en factions & en querelles.
 » L'ambition y est débordée ; l'avarice y do-
 » mine ; la discipline y est corrompue, la li-
 » cence démesurée & les volontés désunies. „

» Mais le Roi, objecte-t-on, pardonneroit-il
 » donc à des rebelles ? Des rebelles ! le mot
 » est bientôt lâché. Quel est leur premier cri-
 » me ? De penser autrement que nous. Mais
 » ils croient bien penser, & jamais la justice
 » humaine n'a puni ceux qui pechent inno-
 » cemment. En examinant les choses de près,
 » je ne fais s'il y a homme si parfait qui se
 » voyant réduit au point où ils ont été, &
 » voyant quelque moyen de s'en préserver ne
 » l'embrassât vivement. C'est ce qui leur a mis
 » les armes à la main ; car les menées qu'on
 » bâtissoit contre eux étoient si peu secrète-
 » ment conduites, la défaveur tant évidente,
 » le dédain si apparent, les menaces de la

» rupture de l'édit de pacification & de la
 » publication du concile tant ouvertes , qu'ils
 » eussent été par trop lourds & stupides s'ils
 » n'en eussent , à bon escient , été touchés ,
 » & eussent bien mérité le tourment qu'on
 » leur apprêtoit , s'ils n'eussent évité la fête.
 » Et y a-t-il loi au monde plus urgente que
 » celle que la nature apprend à un chacun ,
 » à savoir que la tuition de sa vie & de sa
 » liberté contre l'oppression est non-seulement
 » licite , mais aussi équitable & sainte. Cette
 » loi n'est point enseignée aux hommes , mais
 » divinement engravée en l'esprit de toute
 » créature. Je ne veux pourtant les excuser
 » en tout ; mais je les juge plus dignes de
 » pitié que de haine. »

» Le Roi enfin , ajoute - t - on , sera donc
 » forcé de capituler avec ses sujets : si le
 » Roi quittoit quelque chose de son droit &
 » autorité , je n'aurois que répondre , com-
 » bien qu'il faille quitter de son droit si le
 » salut de la république le requiert ; car même
 » ce n'est plus droit , s'il empêche le bien
 » public , & nuit à l'Etat. Mais est-ce capi-
 » tuler que de promettre pour toute conven-
 » tion que le Roi demeurera leur Prince , &
 » qu'ils demeureront ses sujets , qu'il pourra
 » leur prescrire une forme de vivre , leur im-
 » poser des peines & des supplices s'ils ou-
 » trepassent sa volonté , les désarmer , lever
 » tribut sur eux. Si le Roi nous ôtoit la li-
 » berté , nous serions ses esclaves ; il seroit
 » un oppresseur , & non un Prince légitime.
 » Arrière ceux qui , d'un cœur hostile & fan-

» guinaire, tâchent de corrompre la naïve &
 » naturelle bonté du Roi. Telles gens font de
 » mauvais service à cette couronne. Si le Roi
 » est offensé, qu'il donne à la république son
 » offense, & elle reconnoîtra avec usure ce
 » bienfait.

» Je fais que ceci fera trouvé âpre, & que
 » je pourrois parler plus doucement ; mais la
 » nécessité arrache, malgré moi, ces paroles
 » de mon cœur, & me fait préférer la rude
 » vérité à la douce flatterie. »

Vous jugerez bientôt, Milord, des raisons
 du mystère avec lequel cette production se
 distribue par le passage suivant.

» Telles ne sont pas assurément les spécu-
 » lations de nos Ministres actuels. Ils voient
 » patiemment la nation humiliée sous le poids
 » de ses anciennes injures ; ils ne comptent
 » pour rien l'énergie à redonner à nos es-
 » prits & l'honneur à rendre à nos armes. Le
 » Havre n'est point aux Anglois, comme du
 » temps de l'Hôpital ; mais Dunkerque est
 » pour nous un monument de honte bien plus
 » grand. Un Député de cette fiere nation y
 » commande en républicain ; semblable à cet
 » Ambassadeur Romain, qui traçoit un cercle
 » sur le sable autour d'Antiochus, en lui di-
 » sant ces paroles terribles : *Vous ne sortirez*
 » *pas de ce cercle que vous ne m'ayez répondu,*
 » tous les jours il nous dit : Vous n'éleve-
 » rez pas une pierre sur cette pierre, où nous
 » vous en punirons. O l'Hôpital ! l'Hôpital !
 » tu étois Magistrat & philotophe, & tu au-
 » rois soulevé toutes les forces du Royaume

» contre cêt intolérable affront! C'est devant
 » tes mânes que je dénonce ces Ministres
 » coupables. Ils se disent pacifiques, & ils ne
 » sont que foibles. Ce n'est point la paix
 » qu'ils veulent conserver, ce sont les places
 » qu'ils occupent. Ils sentent que leur activité
 » ne suffiroit pas à des mouvemens plus vifs,
 » & que le choc des grandes occasions bri-
 » seroit leur caractère. »

Le Comte de Maurepas étoit trop sensible-
 ment désigné dans ce portrait pour ne pas
 obliger la police à soustraire un ouvrage qui
 pouvoit l'affecter malgré sa modération con-
 nue, qui lui a toujours fait oublier ses inju-
 res personnelles. On devoit cet égard à un
 premier Ministre ayant la confiance du Roi
 & tenant le timon de l'Etat. Que ce passage,
 au surplus, Milord, serve à vous faire con-
 noître la façon de penser des François & de
 leurs dispositions très-prochaines à la guerre;
 car vous sentez bien que l'Auteur n'est ici
 que l'écho de ce qu'il a entendu dire, &
 lorsque je vous aurai appris quel il est, vous
 le concevrez encore mieux. Je reviens à l'ou-
 vrage. Entre différens traits contre le Clergé,
 j'y trouve un fait que j'ignorois & bien né-
 cessaire à constater. C'est que la guerre étant
 déclarée & le siege du Havre résolu, l'Etat
 dépourvu d'argent & de ressources, l'Hôpital
 proposa de recourir au Clergé. Il fait rendre
 des lettres patentes qui ordonnoient l'aliéna-
 tion de cent mille écus d'or de rente en fonds
 de terre, des domaines ecclésiastiques. Le
 Clergé & le Parlement se soulevèrent; ils re-
 présentent

présentent que les biens de l'Eglise sont inaliénables. *Le Havre est aux ennemis*, répond l'Hôpital, & *les biens de l'Eglise sont à l'Etat*. Il fait exécuter l'édit à la rigueur, &, quelques temps après, le Clergé se détermine à racheter les biens aliénés. Voilà un excellent exemple, & je suis surpris que depuis, lorsqu'on a entrepris infructueusement le même projet, on ne l'ait pas fait valoir.

Je ne vous ai cité jusqu'à présent, Milord, que les endroits propres à vous faire connoître le génie de l'Auteur; en voici un qui vous fera juger de son style & de son talent pour le portrait. Il s'agit de l'image de la Cour de Charles IX & de sa majorité.

» Cependant, Charles déclaré majeur, n'aug-
 » mentoit ni l'autorité ni la consistance du
 » gouvernement; Médicis avoit gâté son en-
 » fance & elle corrompoit sa jeunesse. Il étoit
 » dans cet âge de crise où les passions se dé-
 » veloppent, toutes prêtes à produire, sui-
 » vant qu'on les dirige, des vices ou des
 » vertus. Médicis les épie, les observe, &
 » c'est pour les employer à le gouverner.
 » Peut-on se peindre sans exécution une mere
 » qui palpète de joie en découvrant les dé-
 » fauts de son fils! Elle le voit né foible &
 » timide, & elle l'amollit encore; elle lui
 » inspire du dégoût pour les affaires, & de
 » la méfiance pour lui-même. Elle remplit
 » son ame des préjugés de la superstition, &
 » elle y détruit tous les principes de morale.
 » Elle lui donne des alarmes sur la fidélité de
 » son peuple, & des soupçons sur la probité

» de tout ce qui l'approche. Il montrait du
 » penchant pour les femmes; elle attife elle-
 » même ses premières inclinations; elle l'en-
 » toure de pièges, & elle les couvre de
 » fleurs; elle invente chaque jour de nou-
 » velles fêtes. Ce ne sont point des courses,
 » des tournois, des jeux propres à lui don-
 » ner le goût d'une vie active & guerrière.
 » La catastrophe de Henri II, & les fausses
 » larmes qu'elle répand à ce souvenir, en
 » avoient banni l'usage. Ce sont des banquets,
 » des danses, des mascarades, dans lesquelles
 » les femmes de sa cour, & sur-tout celles
 » qu'elle appelloit particulièrement *son trou-*
 » *peau*, paroissent à demi-nues, avec tout
 » ce que l'art peut ajouter de séduction à la
 » beauré. »

Après avoir accordé à ce discours tous les
 éloges qu'il mérite, il faut avouer, Milord,
 qu'il n'est pas sans défaut : & quelle est la
 production humaine qui ne doive payer le tri-
 but à la censure ? Il est écrit avec la force,
 l'énergie, la véhémence qu'exigeoit le projet
 de l'Auteur ; mais il est quelquefois obscur &
 néologue, ce qu'il a de commun avec pres-
 que tous les ouvrages modernes. Il n'y a pas
 une grande suite, cette liaison, cet enchaîne-
 ment de plan & d'idées, qui constituent les
 chef-d'œuvres oratoires ; il est alongé en cer-
 taines parties, étranglé dans d'autres : malgré
 ces taches, il est infiniment supérieur à tous
 ceux composés sur le même sujet, à celui
 couronné même, & à coup sûr il auroit ob-
 tenu le prix, s'il avoit pu concourir.

Mais le panégyriste , en renonçant à une récompense utile , cherchant le prix auquel il aspirait dans un cercle plus vaste , dans le suffrage public , après avoir loué un grand homme , ainsi qu'il a droit de l'être par la postérité , c'est-à-dire , sans foiblesse , sans intérêt & sans crainte , n'auroit pas atteint son but , s'il n'eût profité de la circonstance où toutes les imaginations étoient exaltées sur le compte de l'Hôpital , pour répandre son éloge. Le jour donc même où celui de l'Abbé Remi devoit être couronné , le sien fut envoyé aux portes des grands de cette capitale avec beaucoup de profusion & de clandestinité , ce qui annonçoit un Auteur également en état & de faire des sacrifices pécuniaires & de braver les persécutions qu'on pourroit lui susciter. On conclut que ce n'étoit point dans la classe ordinaire qu'il falloit le chercher. Lui-même ensuite , déclarant qu'il vouloit garder un anonyme impénétrable , conduisoit à le déceler par les exclamations suivantes de son exorde !

» Ah ! puissions-nous avoir pour rivaux , dans
 » ce noble projet , non des gens de lettres ,
 » qui communément placés trop loin des af-
 » faires & des hommes , égarés par une phi-
 » losophie déclamatoire & stérile , mille fois
 » plus esclaves de certains préjugés que le
 » peuple qu'ils se flattent d'éclairer , esclaves
 » sur-tout de toutes les considérations utiles
 » à leur fortune ou à leur repos , n'écrivent
 » presque jamais avec assez de vérité & de
 » courage ; mais des hommes placés dans la
 » carrière du monde & des événemens , ac-

» coutumés à manier les affaires, ou à voir
 » agir ceux qui les dirigent, ayant étudié
 » l'histoire non pour l'écrire, mais pour ap-
 » prendre à y figurer un jour.... Eh! pour-
 » quoi l'Europe entière ne concourroit-elle
 » pas à l'Eloge de l'Hôpital? Un grand hom-
 » me appartient à l'univers. Ames fortes, ef-
 » prits éclairés, amis de la vertu, si vous
 » n'êtes pas mes concurrens, c'est vous seuls
 » du moins que je prends pour mes juges.
 » Ah! puissiez-vous trouver dans mon ouvra-
 » ge, non cet éloquence d'effort & d'appa-
 » reil que je n'ai jamais étudiée & que je
 » n'ambitionne pas; mais cette logique sim-
 » ple & droite d'un bon esprit qui a bien mé-
 » dité l'histoire; ces grands mouvemens d'une
 » ame que les grandes vertus ont le droit
 » de passionner; cet amour vif de la gloire,
 » non de celle qu'on acquiert en louant un
 » grand homme, mais de celle que l'on pour-
 » roit acquérir en l'imitant. Surprenez-y, je
 » le veux encore, ces élans d'une ambition
 » que je ne désavoue pas, cette agitation
 » d'une ame fatiguée de son inaction, cette
 » conscience, sans doute trop audacieuse, ces
 » forces que j'espérerois déployer si j'étois
 » sur un plus grand théâtre.... »

En joignant à ces premières données les ob-
 servations des connoisseurs sur la manière, la
 tournure, le style de l'ouvrage, on regarda
 bientôt comme certain qu'il étoit de M. de Gui-
 bert, ce jeune Militaire dont je vous ai entre-
 tenu déjà. Cependant il persévère à renier cette
 production, & c'est à cette occasion que quel-

qu'un lui a dit ingénieusement : *Si vous n'en êtes pas le pere, tant mieux pour votre repos, & tant pis pour votre gloire.*

Ce que j'aime sur-tout dans l'Auteur, Milord, ce qui fait le principal mérite & le caractère distinctif de son ouvrage, c'est un amour de la vérité au-dessus de tout ; c'est la franchise incorruptible avec laquelle il brave non-seulement les personnages les plus puissans, les corps les plus redoutables ; mais jusqu'à ses propres juges ; car, en renonçant au prix que l'Académie décerne, il auroit pu porter ses vues plus haut & ambitionner d'occuper dans son sein une place qu'ont toujours recherché & que briguent aujourd'hui plus que jamais ces Grands, ces Hommes d'Etat, ces premiers de la nation auxquels il veut s'affimiler, & cependant rien ne le fait gauchir dans sa véracité ; il montre le vice radical de l'institution de l'Académie, il jette à cet égard des vues neuves & profondes, & fouillant jusque dans les replis les plus cachés de l'ame du fondateur, il y découvre les chaînes dont Richelieu l'investit à sa naissance. Il veut qu'ayant continuellement en vue de consolider & d'étendre le despotisme dont il venoit de faire le principe du Gouvernement François, ce Ministre ait imaginé de former cette Compagnie pour asservir le génie des gens de lettres qui y seroient introduits absolument sous la dépendance de la Cour, & même le génie des autres aspirans à cet honneur & obligés d'être fort circonspects, pour ne pas se mettre dans le cas de l'exclusion ; en sorte qu'il ne sortiroit plus

de leur plume , rien de grand , rien de fort , rien de libre. Ah ! si cela est , Milord , n'ayons jamais d'Académie ; renonçons au beau parler & agissons.

Paris , ce 29 Septembre 1777.

P. S. Je n'ai pas encore pu rassembler toutes mes notes pour la suite de mes observations sur l'Ecole Françoisse : ce sera la matiere de ma prochaine lettre.



L E T T R E V.

Suite du coup-d'œil sur l'Ecole Française.

... V OYONS tout par nos yeux :
Ce sont là nos trépieds , nos oracles , nos Dieux.

C'est ce que beaucoup d'Artistes ne voudroient pas , Milord ; ils aimeroient mieux qu'on s'en rapportât à eux , & ils ont raison , parce qu'ils gagneroient infiniment à ne se montrer qu'au microscope de leur amour-propre , ayant l'admirable & double qualité contraire de grossir les beautés de leurs ouvrages & de diminuer celles des autres , sur-tout à l'égard de leurs rivaux. Il en est quelques-uns de meilleure foi , qui conviennent que c'est au public seul à juger du mérite d'un tableau , à le fixer irrévocablement. Cette assertion n'est pas nouvelle ; mais l'Auteur des *Dialogues sur la peinture* en donne une raison , fine & détournée que tout le monde n'apperçoit pas. « Quoique , dit-il ,
» Il soit en général naturel de penser que les
» gens de l'art s'y connoissent mieux que les
» autres ; on se trompe , quand même on les
» supposeroit de bonne foi , sans passion &
» sans jalousie ; ils sont toujours prévenus sur
» la partie qu'ils ont le plus & la regardent
» comme la seule essentielle. Ce goût exclusif
» enfante les sectes & les systèmes. Les Pein-

» tres Napolitains , copiant la nature sans
 » choix , avoient une fierté de touche , & une
 » vérité de couleur qu'ils regardoient comme
 » le seul mérite ; ils ne concevoient pas la ré-
 » putation du Dominicain , qui , par l'étude
 » de l'antique , scrupuleux dans le choix des
 » formes , & par une observation profonde ,
 » parvenu à peindre l'ame , préféroit une imi-
 » tation précise de la belle nature , à la faci-
 » lité du pinceau ; & alors la liberté des *Es-*
 » *pagnols* étoit méprisable pour un Artiste à
 » choix & à expression. »

Encouragé par cet aveu , je continue , Milord , & reprends le tableau des différens membres de l'Ecole Françoisé.

Le Sieur Allegrain , troisieme professeur , est un Sculpteur qui a terminé cette année une *Diane surprise au bain par Actéon* , destinée pour être placée à Lucienne (1) chez Madame la Comtesse du Barri. Cette masse ne pouvant être transportée au fallon , l'Artiste a ouvert son atelier au public. Il seroit difficile de voir une figure mieux dessinée , d'un ciseau plus doux , plus moëlleux ; elle est prise dans le point où elle sort de l'eau , & dans son embarras cherche à soustraire au profane tant de beautés ; mais , tandis qu'elle les cache d'un côté , elle les découvre de l'autre. Son attitude est d'être un peu courbée , ce qui rap-

(1) Ancien château donné par Louis XV à cette favorite ; où elle a bâti un pavillon que tous les étrangers vont admirer.

proche cette figure au-dessus de la stature de nos femmes, c'est-à-dire de 5 pieds 10 pouces de haut, des proportions ordinaires : il y a un art infini dans les contours, dans les plis, dans les développemens du corps. Quelques amateurs en trouvent les membres trop forts pour son sexe ; mais une Diane ne doit pas avoir la délicatesse du corps d'une Vénus. La tête n'est pas moins séduisante que le reste, & c'est le défaut qu'on reproche à l'Auteur. On trouve que c'est un contre-sens dans le moment de l'action qu'il annonce, puisque l'expression, loin d'être celle d'une femme coquette, jouant la surprise, dont elle n'est pas fâchée intérieurement, devrait être celle d'une Déesse pudique, indignée de se voir en proie aux regards sacrileges d'un mortel.

Un Poète (1), en voyant cette statue, dans son enthousiasme a écrit au bas le distique suivant.

Sous ce marbre imposteur, toi, que Diane attire ;
Crains le sort d'Aétéon, tu vois qu'elle respire !

Son confrere Falconet, depuis long-temps en pays étranger, semble perdu pour sa patrie ; mais sa gloire réjaillit sur elle, & la postérité apprendra avec admiration que ce fut un François qui éleva la superbe statue de Pierre I en Russie, & eut l'idée sublime de le mettre en action, de lui faire franchir sur son cour-

(1) M. Guichard.

fier ce rocher énorme dont le transport seul est déjà un des prodiges du regne de l'immortelle Catherine.

En voici un que vous aimerez beaucoup, Milord, car il peint les nudités, & est très-voluptueux : on l'appelle l'Albane de l'Ecole François (1) : malheureusement, ce genre, qui semble tenir principalement à l'ardeur, à la fraîcheur, au brillant de la jeunesse, n'en comporte guere d'autres, & M. de la Grenée l'ainé, dont il s'agit, est déjà loin de cet âge aimable. Il a voulu rendre cette fois la grandeur d'ame de *Fabricius refusant les présens que Pyrrhus lui envoie*. (2). L'idée est belle assurément, mais exigeoit une élévation de pensées

(1) » Si j'observe ces petits défauts des ouvrages
» de M. de la Grenée l'ainé, ce n'est qu'affin qu'il
» y ait une parité encore plus absolue entre cet Ar-
» tiste & le fameux Albane, à qui on l'a comparé
» avec tant de raison. Puisqu'on s'est permis d'affi-
» miler un Maître moderne à un ancien, j'oserai dire
» que la comparaison tourneroit à la gloire de l'Ar-
» tiste François à beaucoup d'égards, & que ce n'est
» que par la beauté de ses têtes que l'Italien peut
» l'emporter. »

Ce jugement est tiré d'une brochure ayant pour titre *Observations sur les ouvrages exposés au salon du Louvre, ou Lettre à M. le Comte de **** qui parut en 1775, attribuées à un Sieur Colson, brocanteur, barbouilleur de toile & de papier, mais disant des choses judicieuses, sur-tout quand il parle d'après les connoisseurs, comme en cette occasion, où c'est l'avis général.

(2) Tableau de dix pieds de haut sur huit de large pour le Roi.

dont l'Auteur n'étoit pas susceptible. Il a mieux caractérisé l'Ambassadeur du Roi d'Epire, qu'on suppose être Cynéas, parce que ce personnage devoit avoir un air de candeur & de séduction en même temps, dans le genre de poésie du Peintre. Il n'en est pas de même du Romain, dont il falloit plus exprimer l'action par le mouvement de l'ame que par le repoussément de la main alongée. Au-lieu de l'indignation qu'on s'attend à remarquer au plus haut degré sur sa physionomie, on n'y lit que de l'humeur : ce n'est point le courroux d'un héros ; c'est un air boudeur & maussade ; & le refus ne se détermine que par la roideur du bras, gesticulation forcée qui sent plus le Rhéteur que le grand homme.

Malgré ce que j'ai dit, Milord, M. de la Grenée se soutient dans ses productions plus riantes & plus légères ; mais je préfère à tous les tableaux de cette espèce qu'il a exposés cette année, un de 1773, que j'ai vu, je ne me rappelle pas où, & qui m'a charmé : c'est une allégorie de la paix dont l'idée est délicieuse. Vous vous rappelez ce joli distique latin.

*Militis in galeâ nidum fecere columba ;
Apparet Marti quam sit amica Venus.*

C'en est la traduction fidelle. Tandis que la Déesse des amours reçoit le Dieu de la guerre entre ses bras, des colombes font leur nid dans son casque. Je voudrois seulement que le Mars, sans être moins mâle, se ressentît plus du mo-

ment où il se trouve. En général l'Artiste , qui excelle à rendre les beaux corps de femme , ne prononce pas aussi-bien les muscles vigoureux de ses héros.

Encore un Sculpteur , Milord , & un bon , car il n'en est guere que de cette espece à l'Académie , & la génération actuelle des Artistes en ce genre ne dégénere point de la premiere ; on ne peut leur opposer de rivaux que parmi les anciens de la nation Italienne (1). M. Pajou , vraiment digne d'être Professeur (2) , puisqu'il appuie ses préceptes de l'exemple , & qu'il le fait fréquemment & bien , n'a cependant pas autant réussi qu'on s'y attendoit dans la statue de Descartes , dont il étoit chargé (3). On trouve qu'il a totalement manqué l'expression de son sujet rêvant à la suisse , bien-loin de frapper le spectateur par les conceptions fortes d'un Philosophe fabriquant le monde dans son imagination. J'ai été voir au jardin du Roi la statue de M. de Buffon , du même Artiste , qu'on y a posée & qu'on commence

(1) Jugement des *Dialogues sur la peinture*.

(2) M. Belle est sur la liste avant lui ; mais je le passe comme un Paysagiste médiocre & dont on ne parle plus. M. le Baron de St. Julien désavoueroit aujourd'hui le jugement qu'il en portoit en 1748. » On ne sauroit mieux entendre le paysage , & surtout le rendre avec plus de vérité qu'il le fait. »

(3) Une des quatre ordonnées pour le Roi : statue de 6 pieds de proportion.

à laisser regarder (1) au public ; quoiqu'elle soit mal placée , au pied d'un escalier dans un vestibule étroit , où elle manque du point d'optique nécessaire à ce monument colossal , j'en ai été beaucoup plus content. L'auteur de l'histoire naturelle est debout , dans l'attitude d'un homme qui compose. Le génie enflamme sa figure , pleine de noblesse ; il tient d'une main un poinçon , de l'autre un rouleau suivant le costume antique : les attributs qui l'accompagnent , indiquent le genre de ses occupations , & un globe auprès de lui désigne la nature entière soumise à son examen : il regne dans cet ouvrage un grand caractère. M. Pajou , très-fécond dans son art (2) , est entre un savant , ce qui lui a valu une place à l'Académie des Belles-Lettres , dont il est en même temps dessinateur.

Pour le petit *Briard* , ainsi que le qualifient ses confrères (3) , il craint la critique en Diable , & n'a garde de s'y exposer. Il ne met

(1) Cette statue en marbre , exécutée aux dépens de S. M. avoit été commandée par Louis XV , à l'insu de M. de Buffon ; c'étoit un hommage que le Monarque vouloit rendre au grand homme : elle est placée au bas de l'escalier du cabinet d'histoire naturelle.

(2) On voyoit encore au salon plusieurs autres ouvrages de M. Pajou. Une figure de Mercure représentant le commerce , un buste du Roi , trois bustes en marbre , & plusieurs autres en terre cuite & deux dessins de paysage à l'encre de la Chine.

(3) Suivant les *Dialogues sur la peinture*.

plus de tableaux au fallon depuis long-temps ; il s'est attaché à Mad. Du Barri dans le temps de sa faveur ; il a travaillé pour Lucienne. Là , point de censure : il reçoit des éloges & de l'argent , c'est bien doux. Il a peint aussi le plafond de la salle de Versailles. Il enchantait le feu Roi & ses favoris , s'ingés du maître ; on n'avoit des yeux que pour lui ; ce qui faisoit taire les jaloux : c'étoit véritablement un enfant gâté de la Cour : le moyen de braver ensuite un public sévère !

Au contraire, M. Wanloo , curieux de soutenir un nom célèbre dans la peinture (1), & de remplir les devoirs de son état , ne laisse passer aucun fallon sans produire des fruits de son travail. J'aime assez son morceau de *l'Aurore & Céphale* , dont il étoit chargé cette année pour le Roi (2). La Déesse est fraîche , amoureuse & séduisante ; mais on ne pourroit se persuader qu'elle puisse enlever un chasseur très-corsé & qui pèse lourdement encore sur la terre. Elle est sur un nuage qui a trop de consistance , & , en général , ce sujet n'est pas gai , léger & vaporeux , comme il devoit l'être.

Il est fâcheux qu'on reproche à M. Bachelier , bien des choses qui diminuent de beau-

(1) Il est frere du fameux Wanloo , Peintre du Roi de France , & le premier qui ait conservé le goût sain de l'antique , au milieu de la contagion générale. Il y avoit encore le Wanloo d'Espagne , médiocre.

(2) Tableau de 7 pieds de large sur 10 de haut.

coup son mérite & le rendent indigne du Professorat. Dès 1750 on l'annonçoit comme donnant de grandes espérances pour le genre d'*Oudry* (1); on lui trouvoit seulement une exactitude si minutieuse, qu'elle dégénéroit en froideur; on l'exhortoit à se départir de la patience des *Gerard-dow* & autres Flamands ou Hollandois, pour se livrer davantage à sa verve, & l'on lui promettoit d'atteindre son Rival (2). En 1755 on le décidait très en état de remplacer ce maître qu'on venoit de perdre, avec la différence que le nouveau la Fontaine traitoit mieux les Payfages, qu'il faisoit reverdir les plantes avec plus de vérité. On citoit un certain *loup renversé*, comme, peut-être, ce qui avoit été fait de plus vivant dans le genre des animaux (3). Il paroît que l'Artiste ambitieux a voulu s'élever au-dessus de son talent, & monter au premier rang en se faisant admettre à l'Académie comme Peintre d'histoire; mais ne pouvant exécuter son tableau de réception, M. Pierre avoit eu la charité de le faire pour lui : l'anonyme (4), moins charitable que celui-ci, qui révèle l'anecdote, outre ce plagiat, licite du moins &

(1) Fameux peintre d'animaux, mort il y a 24 ou 25 ans.

(2) Jugement de M. le Baron de St. Julien dans ses lettres sur la peinture à un amateur

(3) Jugement de M. le Baron de St. Julien dans sa lettre à un partisan du bon goût

(4) L'Auteur des *Dialogues sur la peinture*, Septieme dialogue.

fait de concert avec le propriétaire , l'accuse d'autres plus odieux , d'avoir disputé au Comte de Caylus la découverte de la peinture encaustique (1), & de s'attribuer l'invention de l'établissement de *l'école gratuite de dessin* , dont il n'avoit fait que piller le plan dans notre *Gentleman's Magazine* (2), ou, pour mieux dire, dans une traduction françoise qui en avoit paru peu après (3). Il ne sera point hors de propos , Milord , de vous faire ici une petite digression sur cette école.

L'institution dont il s'agit , date d'environ quinze ans (4) : elle est due aux soins du Lieutenant-général de Police d'alors , M. de Sartines. Elle est fondée en faveur des métiers pour 1500 élèves à qui l'on enseigne les principes élémentaires de la géométrie pratique , de l'architecture , de la coupe des pierres , de la perspective , & des différentes parties du dessin , comme figures , animaux , fleurs & orne-

(1) Façon de peindre avec des couleurs délayées dans de la cire fondue. Dans l'assemblée publique de l'académie des belles-lettres pour la rentrée de la St. Martin 1754 , M. le Comte de Caylus présenta une Minerve dans le goût antique , peinte de cette manière : & prétendit que c'étoit l'encaustique des anciens : ce ne fut que quelque temps après qu'il parut une brochure dans laquelle on revendiquoit la découverte pour M. Bachelier.

(2) Du mois d'Août 1746.

(3) Par M. Ferrand de Monthelon. Cette traduction fut imprimée à Paris la même année 1746.

(4) L'Ecole royale gratuite de dessin a été fondée en 1767.

mens ; elle est régie par un bureau d'administration à perpétuité sous la présidence des successeurs de ce Magistrat patriote.

M. le Noir , marchant dignement sur les traces de son prédécesseur , n'a pas eu moins à cœur de soutenir l'école gratuite de dessin ; il l'a consolidée en sollicitant en 1776 des lettres-patentes qui pourvoient complètement à sa dotation , & il a obtenu un chef-lieu (1), où se rassemblent tous les genres d'instructions élémentaires propres aux arts mécaniques auxquels sont attachés les sujets qu'on y reçoit. Il porte plus loin ses vues & son attention : gémissant sur la perte du temps , les fatigues & les risques qu'occasionnent à ces enfans les distances qu'ils ont à parcourir , soit pour établir l'ordre de leur admission aux exercices de l'école , soit pour recevoir aux différentes époques les objets que la munificence des fondateurs a destinés pour faciliter leurs travaux ; il s'occupe à vaincre les obstacles qui s'opposent à la réunion des détails les plus essentiels de l'administration dans le lieu consacré à leurs études , en sorte qu'ils soient bientôt sans interruption immédiatement placés sous les yeux de ceux qui doivent les instruire , les surveiller & les récompenser.

En outre , il y a de grands & de petits prix fondés pour ceux qui se distinguent. La distribution en est marquée par tout ce qui peut

(1) Rue des Cordeliers , où étoient autrefois les écoles de chirurgie.

la rendre solennelle. Elle se fait aux Tuileries, devant les divers membres du bureau d'administration, où ne dédaignent pas d'entrer les plus grands Seigneurs, & devant une foule considérable de citoyens de tous les ordres. C'est le Président qui couronne le vainqueur, en l'embrassant, au bruit des fanfares & des acclamations du public.

Telle est, Milord, l'Ecole royale gratuite de dessin, à laquelle on voudroit joindre une exposition d'ouvrages capables d'entretenir le bon goût dans l'orfèvrerie, les bijoux, meubles & ornemens, pour lequel la France est citée avec tant de raison. Quoi qu'il en soit, l'excellent & l'excellentissime Bachelier, comme le qualifie par dérision l'auteur des dialogues sur la peinture, à titre de récompense de sa prétendue invention, s'est fait colloquer Directeur de l'Ecole royale gratuite de dessin. Il y préside en despote, & sous prétexte de ses fonctions plus sublimes, dédaigne le mécanisme de son art, & s'est absolument éclipsé du fallon.

Reprenez votre liste, Milord, & vous y compterez pour onzième Professeur M. Caffieri, vraiment excellent & excellentissime, titres que personne ne lui conteste. Entre ses ouvrages exposés cette année, on remarque le buste de Benjamin Franklin, nommé dans le livret en toute lettre, ce qui annonce qu'il commence à sortir de son obscurité, & a l'espoir de figurer bientôt à son rang. Au surplus, sur cette figure vraiment pittoresque, l'artiste a su très-bien réunir la douceur, la

férenité d'un sage Philantrope , aux mouvemens d'indignation d'un fier Insurgent révolté contre la détestable politique de nos Ministres & la guerre barbare & dénaturée de nos Généraux.

On ne doute pas que le dessin du tombeau d'un Général demandé à l'Artiste & qu'il exécute actuellement en marbre (1), ne lui ait été commandé par les Agens de l'Amérique, & l'on murmure contre la réticence injurieuse avec laquelle on cache le nom du héros, parce qu'on suppose que c'est une foiblesse du Gouvernement qui, sans doute, l'a défendu pour ne pas nous déplaire. C'est une de ces petites complaisances misérables, dont il voudroit que nous lui fussions gré en dissimulant des procédés autrement graves & vraiment hostiles. On juge qu'il est destiné au Général Montgomery, mort en Canada de ses blessures, entre les bras d'Arnold, qui lui a succédé. L'esquisse, digne de l'antique, est d'une simplicité noble, comme les vertus de celui dont le monument doit perpétuer le souvenir & la gloire.

Le nom du dernier réveillera de grandes idées chez vous; il n'est pas que vous n'ayez ouï parler de M. Doyen, comme du premier Peintre d'histoire actuel. Un amateur des plus distingués disoit de lui en 1767 : (2) « Le

(1) Il a dix pieds de haut sur cinq de large.

(2) Dans une lettre sur les tableaux exposés au Louvre, attribué à feu M. Bachaumont, & que je

» chef-d'œuvre de M. Doyen emporte la pal-
 » me sans contredit. C'est le premier tableau
 » qu'on remarque en entrant; en sortant, c'est
 » le dernier qu'on regarde encore : il fixe
 » tous les yeux : l'artiste, l'amateur, l'igno-
 » rant se réunissent pour l'admirer. Le Pein-
 » tre, comme Calypso au milieu de ses Nym-
 » phes, s'élève entre ses rivaux & les laisse
 » bien au-dessous de lui. » Eh bien aujour-
 d'hui le seul tableau qu'il ait mis au salon
 n'est propre qu'à amuser par l'excès du ridi-
 cule (1), ou à faire gémir sur le sort de no-
 tre humanité, qui veut que le talent le plus
 sublime soit quelquefois au-dessous du plus
 médiocre. Aussi ses confrères regardent-ils son
 ouvrage avec une complaisance singulière,
 avec une joie qui pétillie dans leurs yeux;
 car à la jalousie naturelle du métier se joint
 une détestation rare qu'il s'est attirée par sa va-
 nité. Enflé d'avoir été en intimité avec Madame
 du Barri & conséquemment avec Louis XV,
 il s'est cru un personnage. Il s'exprimoit sur
 ses confrères avec une familiarité méprisante;
 il ne ménageoit personne; il ne parloit plus
 que des grands de la Cour : dans toutes ses
 conversations il y avoit toujours quelque chose
 que lui & le Roi s'étoient dites.

Avançons, Milord, & prenons les adjoints

trouve dans un gazetin de Bruxelles du 12 Septem-
bre 1767.

(1) C'est l'ex voto d'un Cuisinier, dédié à la Vier-
ge, à Ste. GENEVIEVE & à St. Denis.

à Professeurs , au nombre de huit. J'omets le premier (1), dont on ne voit rien au fallon & dont je n'ai guere entendu parler. Je passe légèrement sur le second (2), peu connu dans l'histoire , meilleur dans le genre où il ne brille pourtant pas aujourd'hui : quant à M. Brenet , il mérite une notice particuliere , & je me fais un plaisir de relever le talent modeste & dédaigné. Quand il fut question pour accélérer les tableaux de l'histoire de St. Louis , dont devoit être décorée la chapelle de l'Ecole militaire (3), d'en répartir les sujets à autant de Peintres , ce qui dépendoit du premier , de M. Pierre ; M. Brenet se présenta humblement ; mais il l'éconduisit bien loin , & avec beaucoup de dureté. Ce ne fut qu'à force de sollicitations des protecteurs de ce pauvre diable , & forcé par l'urgence des circonstances que , faute d'autres , il l'admit au concours. Durant cet intervalle M. Pierre étoit sur les épines , il s'excusoit envers tout le monde : il protestoit n'avoir cédé qu'à l'importunité en nommant M. Brenet ; qu'il ne répondoit pas du succès. ... Qu'est-il arrivé ? c'est que , sans que M. Pierre s'en doutât , le tableau de M. Bre-

(1) M. d'Huès.

(2) M. Lépicié. Son tableau pour le Roi , représentant *le courage de Porcia , fille de Caton , femme de Brutus* , quoique médiocre , a plus de mérite qu'on n'auroit cru.

(3) Il y avoit onze tableaux à faire , & ils devoient être prêts pour le fallon de 1773.

net s'est trouvé être le meilleur (1). Depuis lors cet artiste, qui a peu de verve, mais sage, correct, savant, laborieux, a soutenu sa réputation & est monté aux honneurs; il est actuellement le plus occupé dans le grand genre (2).

Son voisin n'a pas eu autant de peine à percer; il a avancé dans la carrière à pas de géant, & reçu Sculpteur académicien en 1773, il est déjà au rang des Officiers. Aussi ce M. Bridan est un vigoureux homme; il est chargé d'une statue en marbre pour le Roi dont on voit cette année le modèle en plâtre : c'est *Vulcain présentant à Vénus les armes d'Enée*, & l'on admire la charpente du corps de ce Dieu ouvrier, dont les *méplats* (3), partie si difficile du mécanisme de l'art, excitent sur-tout l'attention des Artistes par une parfaite imitation de la nature.

M. du Rameau, qui succède au Sculpteur, n'a pas fait une fortune moins rapide; aussi est-ce un élève de M. Pierre, mais élève qui vaut mieux que son Protecteur, au gré de certains amateurs, qui vantent son agence-

(1) Le sujet est la réception des Ambassadeurs envoyés à St. Louis par le vieux la Montagne en 1238.

(2) Il a traité cette année pour le Roi deux grands tableaux, le premier : *Les honneurs rendus au Connétable Duguesclin*, de 10 pieds de haut sur 7 de large. Le second, *l'Agriculteur Romain*, de 10 pieds quarrés.

(3) Terme de l'art par lequel on caractérise les élevures ou bouffissures de la peau en certaines parties du corps,

ment, ses caractères, son dessin hardi, & lui reprochent en même temps une couleur factice & exagérée, qui gâte tout ce qu'il a de bon (1). Pour moi, je suis très-mécontent de son tableau pour le Roi (2), dont la composition me semble très-défectueuse, &, autant que j'ai pu le recueillir, c'étoit assez l'avis général du salon.

Je donnerai une leçon à M. Gois, quoique adjoint à Professeur, sur son Chancelier de l'Hôpital (3), & je le crois assez grand homme pour me pardonner cette liberté. Il annonçoit dans le livret (4) avoir choisi le moment le plus intéressant, celui où ce chef de la justice, exilé dans son château, apprenant que les ennemis venoient pour l'assassiner, loin de s'émouvoir, commanda d'ouvrir toutes les portes : & son intention n'est point du tout rendue. Le sublime de ce héros patriote n'est nullement exprimé sur sa figure, qui n'offre que de l'indifférence ou de l'impassibilité ; ce qui y ajoute même du puéril, c'est une innovation qu'il a regardée comme une finesse savante & hardie dans l'exécution, qui peut l'être aux yeux des gens de l'art, mais

(1) C'est l'avis de l'Auteur des dialogues.

(2) *La Contenance de Bayard*, tableau de 10 pieds de haut sur sept de large.

(3) Statue de 6 pieds de proportion, exécutée en marbre pour le Roi.

(4) Catalogue où sont numérotés tous les ouvrages exposés au salon, avec les noms des auteurs & l'explication des sujets.

qui est sûrement mal-adroite. Au premier coup-d'œil on croit le Chancelier manchot : pour retrouver sa main gauche, on est obligé d'aller la chercher par derriere , où elle est occupée à retrousser sa simarre, geste peu noble & sur-tout dans un pareil moment. Si l'on regarde ensuite les pieds, on remarque le droit soulevé avec légèreté, comme s'il alloit faire un pas de danse; autre gaucherie qui ne va point à la gravité du personnage. Du reste, on ne peut qu'applaudir à l'exécution, soit de la tête, soit de l'à-plomb du corps, soit des draperies, sous lesquelles on sent parfaitement le nud. On est fâché de voir qu'un si habile homme ait plus songé à faire briller son ciseau que son intelligence.

M. la Grenée le jeune, tandis que son aîné baisse, monte & se soutiendra plus long-temps, en ce que son talent, quoique analogue à celui de son frere, inférieur pour les graces, a plus de vigueur & d'étendue. Son Saint-Jérôme le prouve, suivant les amateurs que j'ai consultés; ils y retrouvent ce nerf, cette savante connoissance de l'anatomie qu'ils avoient déjà découverts dans son tableau de l'*Hiver* (1). Il est fécond aujourd'hui en sujets agréables. Entre douze qu'on compte au fallon, son Télémaque racontant ses aventures à Calypso, paroît réunir tous les suffrages. La candeur du jeune Prince, la sagesse & la prudence de Mentor, la curiosité participant déjà de la

(1) Exposé au fallon de 1775.

passion qui s'allume dans le cœur de Calypso, désignent chaque personnage dans le degré convenable. Il n'est pas jusqu'à la Nymphé *Eucharis* qui, plus spécialement caractérisée entre ses compagnes, laisse prévoir qu'elle jouera bientôt un rôle entre les acteurs principaux. Toute cette composition est charmante, pleine d'intérêt, bien empâtée, d'un coloris excellent, sauf le ciel, lourd & d'un bleu d'empois, & les arbres d'un verd sec, noir & dont les feuilles, sans aucun jeu, semblent collées & ne faire qu'une masse morte. SA BERGERE allaitant son fils pendant que son Berger la contemple, est d'un faire supérieur, du pinceau le plus tendre & le plus moëlleux. Peut-être y a-t-il trop de noblesse dans la tête de la femme, qui n'a rien de la rusticité de son état.

Ce même Artiste a exposé quantité de dessins, dont un attire les plaisans & les fait rire. Ce sont des Anges ramassant les corps des enfans innocens, pour les empêcher d'être dévorés par les chiens. Il faut convenir qu'il n'est guere possible de pousser plus loin un délire mystique, de rencontrer une image à la fois aussi puérile & aussi dégoûtante (1).

Vous ne trouverez qu'un seul Professeur

(1) Le 3e adjoint à Professeur est M. Mauchy, Sculpteur de réputation sans doute, puisqu'il avoit été chargé de la statue de Sully pour le Roi; mais, comme on n'en a pas paru content, & que je ne connois aucun autre ouvrage de cet Artiste, je la laisse à sa place.

pour la perspective , quoique cette partie difficile semble exiger de longues & fréquentes études. M. Challes , qui est chargé de cette fonction , a en outre le titre de Peintre & Dessinateur de la chambre du Roi , ce qui lui vaut l'honneur d'être bardé du cordon noir. Il a composé autrefois des tableaux qui n'étoient pas sans mérite ; mais , depuis longtemps , à l'exemple de beaucoup de ses confreres , tournant ses vues du côté de l'utile , il s'est voué à la décoration. Il travaille pour les menus (1) , pour les catafalques. Sa femme , fille du fameux Nattier (2) donnant dans le bel esprit , le seconde , & imagine les devises. Entre autres ouvrages de cet Artiste , la chaire à prêcher de St. Roch est renommée pour son goût bizarre & profane , ce qui lui a attiré dans les temps beaucoup de plaisanteries & de ridicule (3).

Je ne fais , Milord , pourquoi entre les Officiers que nous avons parcourus jusqu'à présent , il ne se trouve aucun Graveur ; seroit-ce parce qu'ils ne sont censés admis à l'Académie que comme des accessoires , des Artistes en sous-ordre , ne travaillant que d'après les Peintres & les Sculpteurs , ne vivant que

(1) On appelle ainsi certains Officiers de finances chargés des fêtes de la Cour , sous le titre d'*Intendant des menus*.

(2) Peintre de portrait , mort , que Gresset avoit qualifié de *Peintre des graces* dans son épître à M. Orry.

(3) Il y a encore un seul Professeur d'anatomie , qui est un M. Sue , Chirurgien.

de leur esprit ? Il est certain qu'il n'en est fait aucune mention dans la nouvelle déclaration, & qu'ils ne sont pas même énoncés dans le titre du catalogue, qui ne porte que celui d'*Académie Royale de Peinture & de Sculpture*. Quelle que soit la raison de cette omission, je serois de l'avis de César qui aimoit mieux être le premier dans un village que le second dans Rome : je préfère un Graveur du premier ordre à un Peintre médiocre. Je suis persuadé, par exemple, que M. Roettiers (1), que je trouve à la tête des Conseillers, ne se troqueroit pas contre beaucoup des grands personnages que je vous ai nommés. C'est un Artiste unique dans son genre ; j'ignore pourquoi il ne figure pas au salon cette fois, & ce n'est sûrement pas faute de médailles dignes de la curiosité du public. On est surpris des allégories heureuses, aussi finement inventées qu'agréablement exécutées, dont ses ouvrages forment une suite précieuse (2). On cite entre autres sa médaille de *La Corse*, où le sujet a peut-être le défaut d'être trop compliqué ; mais dont la précision de l'Artiste a réparé la confusion (3).

Voici, Milord, encore deux Peintres qu'on a laissé vieillir dans la place de Conseillers,

(1) Graveur des médailles du Roi & Graveur-général des monnoies & des chancelleries de France.

(2) Jugement de M. Daudé de Joffan dans sa *lettre de M. Raphaël le jeune de 1771*.

(3) Jugement des *lettres sur le Salon de 1771*, attribué à feu M. Bachaumont.

sous prétexte qu'ils n'étoient que Peintres de portrait , & dont une seule tête vaut mieux qu'un tableau entier d'histoire de la plupart de ceux qui les ont déprimés. Le plus ancien, M. Chardin , étonnoit de nouveau au fallon dernier , par trois têtes au pastel (1) d'une facilité , d'une légèreté de crayon , digne d'un Artiste à la fleur de l'âge. Il régnoit sur la figure de la femme une fraîcheur de coloris avec lequel contraſtoit merveilleusement le ton vigoureux de la carnation de l'homme , & sa main sûre ne s'étoit jamais méprise en rien. Enfin , son *faire* magique étoit toujours fier & de la plus grande hardiesse (2). Quant à M. de *la Tour* , il a bien acquis le droit de se reposer : dès 1748 , il avoit atteint la perfection de son talent , & un critique sévère lui adressoit ce quatrain.

Par les tons ravissans d'un pastel enchanteur ,
Fascinant tous les yeux d'une commune erreur ,
Les chef-d'œuvres divers de ta main noble & sûre ,
Sont au-dessus de l'art & trompent la nature.

Le même Poëte (3) , enthousiasmé des ouvrages de M. Vernet , fit alors des vers qui

(1) Le pastel est une pâte qui se fait avec des couleurs broyées : on en compose des crayons de toute espèce dont on se sert pour peindre sur de gros papier.

(2) Jugement du Sieur Colson dans ses observations de 1775.

(3) M. le Baron de St. Julien.

vous en donneront une meilleure idée que tout ce que j'en pourrois dire ; qui peuvent d'ailleurs se rapporter au temps présent comme au temps ancien , en ce que tous les ouvrages de ce Peintre de marine se ressemblent. La monotonie est le seul défaut qu'on lui reproche assez généralement : des incendies & des orages sont les grands événemens autour desquels il tourne. Voici la description de l'un (1) :

A travers l'épaisseur d'une vaste fumée ,
 L'œil y voit les débris d'une ville enflammée.
 On croit ouïr la plainte & les gémissemens
 De mille infortunés, dans ces lieux expirans.
 Le ciel brûlé des feux, dont s'y couvre la terre,
 En retrace l'horreur dans les flots qu'il éclaire;
 Par-tout enfin, par-tout, sur ce funeste bord ,
 Est peinte en traits de feu l'image de la mort.
 Là de leur désespoir les mères accablées,
 Et prêtes à quitter leurs ames désolées,
 Paroissent négliger dans ce désordre affreux
 L'inutile secours de leurs jours malheureux.
 Dans la fuite , plus loin , & triste & nécessaire ,
 Partageant sa douleur, le fils y fuit son Pere.
 Dans le séjour des morts tout semble l'appeller,
 Mais il lui reste encore un Pere à consoler.

La Peinture de l'autre est pleine de chaleur
 & de philosophie (2).

(1) Tableau de 1748, représentant un incendie que M. Vernet avoit envoyé de Rome.

(2) A l'occasion d'un tableau de M. Vernet de 1750 représentant un orage.

Sous un ciel orageux que la tempête excite
 La Mer s'enfle , mugit , se déborde & s'irrite :
 Mille flots bondissans , l'un sur l'autre pousés ,
 Y brisent d'un vaisseau les débris fracassés ;
 Et font rentrer au sein de l'avidé Neptune
 Les trésors criminels qu'en tira la fortune.
 Sur l'humide élément tout cede à leur pouvoir
 Et la mort dans leurs flancs semble se faire voir.
 Quelques infortunés qu'a dédaigné sa rage
 Sur un roc escarpé contemplent leur naufrage.
 Ils semblent invoquer dans leur sort malheureux
 Cette mort menaçante , & qui s'éloigne d'eux.
 Ils détestent , hélas , ce desir trop bizarre
 D'aller ravir des biens dont le ciel nous sépare ;
 De commettre au caprice & des vents & des flots
 Sa fortune , sa vie , & sur-tout son repos :
 D'immoler dans l'ardeur d'une soif téméraire ,
 Les biens dont on jouit pour ceux que l'on espere ;
 Et de hâter , enfin , comme en étant jaloux ,
 Les effets d'un malheur , toujours trop près de nous !

Voici un faiseur de portraits qu'on est tout
 étonné de voir en si bonne compagnie , &
 siéger parmi les plus fameux maîtres. C'est
 qu'aussi il est supérieur dans son genre ; quoi-
 que vivant , il jouit déjà du privilége des grands
 Artistes morts. On a supprimé le *Monsieur* ,
 escorte des noms vulgaires , & l'on ne dit
 plus que *Rostin*. Je ne puis vous en parler
 d'après moi , puisqu'il n'a point paru au con-
 cours. On dit qu'il dessine très-correctement
 ses figures , qu'il les pose bien , qu'il imite
 avec succès les étoffes les plus difficiles à ren-
 dre ; mais qu'il n'attrape pas toujours les res-

semblances & qu'il histoire mal ses tableaux ; quand il faut grouper plusieurs personnages. C'est ce qu'on a critiqué dans son tableau du Roi de Suede s'entretenant avec ses freres (1), qui lui a valu cependant un argent immense, & la décoration de l'ordre de Vasa.

M. le Bas, Graveur, obtient par ses œuvres le premier rang que lui donne son ancienneté. Sa *vue du port & de la citadelle de Saint-Petersbourg* sur la Néva, prise de dessus le quai, près du Palais du grand-Chancelier, Comte de Bestuchef, est une vaste composition d'après le tableau de M. le Prince, qui fixe tous les yeux par sa magnificence. Il prouve que les machines immenses n'effraient pas le génie de cet Artiste, voué spécialement aux sujets plus naïfs & plus gais. Il est vrai qu'on le retrouve dans les détails où il a pu se livrer à son goût, dans tous ces groupes amusans, dans mille traits spirituels qu'a saisi son modele, dont il est digne, & qu'il rend avec une liberté d'original. Cette estampe doit être dédiée à S. M. l'Impératrice de toutes les Russies, &, en reproduisant à Paris les superbes ouvrages de cette Souveraine, elle attesterà en même temps à Pétersbourg les talens de nos Artistes.

Vous retrouvez ici, Milord, M. le Prince que je viens de vous nommer ; il a séjourné dans sa jeunesse en Russie, & à son retour il

(1) Jugement de feu Bachaumont dans les lettres sur le salon de 1771, qu'on lui a attribuées.

a long-temps occupé le public des études qu'il y avoit faites : aujourd'hui il ne transporte plus le spectateur dans ces climats étrangers ; ce n'est plus cette nature marâtre qu'il offre aux yeux ; ce sont les sites délicieux des environs de Paris. Il dessine le paysage d'un grand goût ; en général, il pétille d'esprit. Imitateur des Berghem, des Wateau, des Téniers, il a leur gaité, leur finesse ; mais il fait mieux & n'est jamais ignoble ; je ne puis m'empêcher de vous décrire ici un petit tableau qu'il avoit intitulé *la crainte*, pour masquer le vrai sujet de la composition, dont l'idée licencieuse l'eût fait exclure du salon, s'il l'eût annoncée au naturel.

Une femme couchée, d'une belle figure, dont le corps parfaitement bien dessiné est tout-à-fait séduisant, a ses couvertures relevées ; elle n'est qu'en chemise, qui laisse entrevoir ses appas de toutes parts. Elle semble s'élancer après quelqu'un ; & ce mouvement, ainsi que son teint très-coloré, ne désigne rien moins que la frayeur. Un fauteuil est renversé près de son lit ; un déjeuner préparé avec deux tasses très-distinctes, prouve qu'elle ne devoit pas le faire seule, & que c'est à une heure où ne s'introduisent pas ordinairement les voleurs. Un chien dans l'ombre, courant à la porte, semble aboyer après quelqu'un qui vient de s'enfuir, & vouloir venger sa maîtresse qu'il a outragée. En un mot, tout caractérise un amant téméraire, qui n'a pas eu la force de se rendre coupable, & est allé cacher ailleurs sa honte & son désespoir.

M. Machy est un Peintre d'architecture d'une fécondité rare. Il a le dessin exact, pur, riche ; il a exposé différentes vues des plus beaux édifices , qu'on envisage des quais , & d'autres des environs de Paris , & chacun a pu juger de la vérité de ses tableaux.

Après ces huit Conseillers, on a placé comme le dernier des Officiers M. Cochin , Secrétaire & Historiographe de la Compagnie ; malgré cette hiérarchie , c'est une des dignités les plus importantes , & il a fallu une forte protection pour la faire conférer à un Graveur. Mais celui-ci avoit accompagné le Marquis de Marigny dans son voyage d'Italie ; il lui avoit servi de Mentor & d'Instituteur ; il avoit fait servilement sa cour à Madame de Pompadour , & l'a emporté ainsi sur tous les Artistes , qui , par des talens supérieurs avoient plus de droit à ce titre. On peut juger , à cette exposition , de son talent ; car il n'a rien produit ; mais l'auteur des dialogues , en qui j'ai une grande confiance , le regarde comme le meilleur de ses confreres ; il est vrai qu'il ne fait pas grand cas des autres , & qu'il est trop dénigrant. Quant aux compositions littéraires de M. Cochin , je ne connois de lui que la facétie que je vous ai citée , où l'Ecrivain prend très-bien le style poissard , & à travers son galimathias dégoûtant fait preuve de gaieté , d'esprit & de finesse.

Le Secrétaire (1) a pour adjoint M. Renou ,

(1) Entre deux on trouve M. le Clerc , adjoint pour la perspective , que je ne connois nullement.

à ce que j'entends dire , car il s'est aussi dispensé de paroître au salon , mais homme de lettres en même temps & plus digne de la place que M. Cochin , s'il étoit véritablement auteur des Dialogues sur la Peinture qu'on lui attribue , ouvrage d'une critique sévère & lumineuse , écrit d'ailleurs du meilleure ton , & , quoique sur une manière aride , plein d'intérêt pour toutes les espèces de lecteurs.

Des cinquante-trois Académiciens il n'y en a pas un tiers qui ait exposé , & en général j'en vois tout au plus huit à dix qui méritent de vous être cités ; tels que MM. Guay , Graveur du Roi en pierres , unique dans son genre. Les plus grands amateurs de l'antique , ceux qui s'y connoissent le mieux pourroient être trompés à ses ouvrages & ce ne feroit point à leur désavantage (1) ; Casanova , Peintre des batailles , d'une imagination vaste & fougueuse , chaud de couleur , entendant bien la perspective aérienne , les dégradations de la lumière , mais confus & loin de la pureté , de la netteté de Vandermeules qu'il prétend égaler (2) ; Roland de la Porte , admirable pour l'illusion de ses bas reliefs en peinture , étonnant par la magie de sa perspective , donnant de l'élevation aux figures les plus plates (3) ;

(1) Jugement de M. le Baron de St. Julien en 1748.

(2) Jugement de M. Daudé de Joffan dans sa lettre de Raphaël en 1771.

(3) Jugement des lettres sur le salon de 1767 , attribué à M. de Bachaumont.

Robert dont le génie mâle & libre se déploie sur-tout dans les ruines , qui a donné cette année deux vues des jardins de Versailles , dans le temps qu'on en abattoit les arbres , où l'on trouve peu d'exactitude ; mais beaucoup de génie ; Louthembourg , rival de Vernet , moins parfait , mais plus varié : il faut avoir pour argent & pour or , à quelque prix que ce soit , un *Calme* & une *tempête* du premier , refuser ensuite tous les autres , les donnât-on pour rien : au contraire , on en pourroit acheter mille de Louthembourg & les admirer toujours avec un nouveau plaisir (1) ; Greuze , dont on ne parle plus guere que par réminiscence , tant il y a long-temps qu'il ne s'est montré dans la lice , à qui l'on conseille de faire des enfans & des nourrices plutôt que des Empereurs , à qui l'on accorde beaucoup de talent , mais qui devroit se renfermer dans les sujets de sensibilité domestique , dans le naturel & le naïf (2).

Vous rencontrez sans doute avec surprise ; Milord , dans cette foule d'Académiciens , trois femmes ; & vous serez encore plus étonné en apprenant qu'elles y tiennent très-bien leur coin : je ne vous parle que sur parole de Mad. Vien & de Mad. Terbouche ; l'une est à Rome & l'autre en Prusse ; quant à Mlle. Vallayer , j'ai trouvé au salon beaucoup d'ouvrages d'elle.

(1) Jugement de l'auteur des dialogues , second entretien.

(2) Jugement de l'auteur des dialogues.

Son pinceau sûr & fidele s'est soumis non-seulement tous les objets de la nature inanimée, tels que les fleurs & les fruits; mais elle excelle dans le portrait par une touche ferme & hardie, les groupes aussi, & histoire avec un égal succès : c'est ce qu'on admire dans *sa jeune personne montrant à son amie la statue de l'Amour*.

Un Architecte figurant parmi les Peintres, est un phénomène encore plus rare, & M. de Wailly est le seul qui ait cet honneur. Il est admirable pour la décoration, & à ce titre a été admis par ces Messieurs, qui, en général, font peu de cas des Architectes, & les rangent tous dans la classe des entrepreneurs de bâtimens, des maçons, s'ils ne se distinguent comme celui-ci par une imagination brillante & pittoresque.

Il me reste, Milord, à vous parler des Agrées; mais la longueur de ma lettre m'oblige de m'arrêter pour ne pas devenir fastidieux en répétant trop souvent les mêmes éloges & les mêmes censures. Il suffira de vous observer qu'ils sont très-nombreux; que plusieurs égalent déjà les maîtres; que quelques-uns les surpassent, & donnent les plus fortes espérances de voir se ranimer l'Ecole Francoise dans le grand genre, dans celui de l'histoire, éclipsé depuis long-temps par le goût des futilités & des polissonneries.

J'ai l'honneur d'être, &c.

De Paris, ce 13 Novembre 1777.

L E T T R E VI.

Séances du bureau de législation dramatique.

IL est temps, Milord, de vous rendre compte des séances du bureau de législation dramatique, de vous peindre les divers illustres du théâtre François rassemblés chez le Sieur de Beaumarchais, y siégeant & discutant leurs intérêts, déployant, réunissant toutes leurs forces, tout leur génie, pour venger leurs injures; pour se soustraire au joug des Comédiens, pour les mettre à leur place, les rendre à leur tour dépendans des Auteurs; enfin, pour prendre un effor digne de la noblesse de leur profession : tel au moins, eût dû être leur but. Mais, hélas ! vous gémirez, au contraire, de la petitesse des vues, de la foiblesse des résolutions de cette assemblée; vous y verrez les uns, guidés par une cupidité fordide, ne songer qu'à l'argent, ne respirer qu'après l'argent; les autres, mus d'une vanité puérile, chercher moins à se débarrasser des entraves humiliantes que leur ont donné de vils Histrions, qu'à s'élever aux dépens de leurs confreres & à s'arroger sur eux une autorité révoltante. Ceux-là, conservant encore des liaisons secretes avec leurs ennemis, ne venir aux séances que comme leurs espions; ceux-ci, aveuglés d'une passion honteuse pour quelque héroïne du théâtre oser les défendre haute-

ment, & ne pas rougir de leur esclavage ; tous , en un mot , ou presque tous , sans énergie , sans vigueur , sans ame , n'être que les instrumens serviles d'un chef audacieux , n'ayant d'autre titre pour les primer que son impudence.

Depuis long-temps , Milord , je cherchois à me mettre au fait de ce qui se passoit dans l'intérieur du comité de ces Messieurs ; j'interrogeois de droite & de gauche les Auteurs que je rencontrois ; mais ceux qui auroient bien voulu avoir cette complaisance étoient dans l'impossibilité de me satisfaire ; especes de Dieux d'Egypte , n'ayant ni yeux ni oreilles , on les avoit invités là pour faire nombre ; ils opinoient du bonnet , & les détails que j'en arrachois ne servoient qu'à embrouiller davantage mes notions : ceux dont j'aurois été plus curieux de recevoir des relations mettoient beaucoup d'importance à la chose ; ils croyoient inspirer ainsi plus de respect pour leur société , en assimilant ses délibérations à celles des assemblées magistrales ; ils vouloient compenser par le mystere la futilité de ses oracles , & tenant la curiosité en suspens , ils se flattoient d'être long-temps la matiere des conversations.

Cependant je savois que les bureaux étoient cessés , le travail consommé ; que Messieurs en étoient très-contens ; que s'identifiant à l'ouvrage , chacun y mettoit de l'amour-propre & le regardoit comme un chef-d'œuvre ; qu'il avoit été remis aux mains des Gentilshommes de la chambre pour l'approuver définitivement

& en requérir la sanction légale au Parlement par l'enregistrement ; je redoublois d'efforts & d'enquêtes & toujours en vain , lorsqu'un hasard heureux m'a fait dîner Dimanche , à Auteuil chez Madame Helvetius (1), avec M. Saurin , l'un des Commissaires ; l'ayant pris le soir à l'écart dans le jardin , je l'ai aiguillonné , & il m'a répondu avec toute la franchise possible : c'est notre dialogue que je vais vous rédiger.

Il est bon de vous avertir d'un autre personnage qui survint au milieu de notre conversation ; personnage très-caustique , bien propre à déterminer l'Académicien à se réserver ; mais qui , par bonheur , ne s'effraya pas , & ne fit que jeter plus de sel & de chaleur dans notre conversation. Ce troisième interlocuteur est M. Dutartre de Bourdonné , payeur des rentes , homme de beaucoup d'esprit , très-répandu dans la bonne compagnie , très-lié avec les coryphées de la littérature , avec les merveilleux de la cour & de la ville , très-affidu aux spectacles , aux assemblées publiques ; très-avide des nouveautés , de pamphlets , des brochures secrètes , n'ayant jamais rien produit ; mais s'érigeant en juge sévère des Auteurs qui briguent son suffrage , & redoutent ses sarcas-

(1) La veuve du Philosophe de ce nom ; femme charmante par les graces de sa personne & de son esprit , & par l'amabilité de son caractère vraiment incorruptible ; puisque la foule des beaux esprits , des Philosophes , des roués de toute espee qui l'entourerent n'a pu en gêner l'excellence.

mes. Nous causâmes d'abord quelque temps seuls , M. Saurin & moi.

L' A N G L O I S.

Puisque l'occasion s'en présente , permettez-moi , Monsieur , de vous remercier du plaisir que m'a procuré , il y a quelque temps , votre comédie des *Mœurs du temps*.

M. S A U R I N.

Oh ! vous êtes bien bon , Milord ; ce n'est qu'une bagatelle.

L' A N G L O I S.

Oui : mais je la préférerois à toutes les grandes comédies , à tous les drames funéraires qu'on a donnés depuis bien des années. Je voudrois fort que vous en eussiez une demi-douzaine encore dans votre porte-feuille.

M. S A U R I N.

Ma foi , si je les avois , je ne fais si je ne les garderois pas.

L' A N G L O I S.

Eh ! pourquoi cela ?

M. S A U R I N.

Parce qu'il est plus difficile de faire recevoir une piece , & sur-tout de la faire jouer , que de la composer.

L' A N G L O I S.

J'ai bien entendu parler des tracasseries des Auteurs avec les Comédiens ; mais cela va finir. N'avez-vous pas des assemblées entre vous , où vous êtes autorisés à exposer vos griefs & à minuter un nouveau règlement ?

M. S A U R I N.

Vraiment , il y a près de six mois que nous travaillons à ce grand ouvrage ; il est prêt & même communiqué aux Gentilshommes de la chambre.

L' A N G L O I S.

A quoi tient-il donc que cette affaire ne finisse ?

M. S A U R I N.

A M. de Beaumarchais , qui embrasse tant de choses , qu'il ne peut suffire à toutes ; il est actuellement à Bordeaux , ou même , dit-on , en Espagne ; il est occupé d'affaires de politique plus intéressantes & plus essentielles pour lui. Son absence tient tout en suspens.

L' A N G L O I S.

A vous dire vrai , on a été fort étonné de voir les Auteurs dramatiques se ranger sous les drapeaux de ce chef , n'ayant aucun titre , ni par sa naissance , ni par ses dignités , ni par sa prépondérance , ni par ses talens , pour vous présider.

Je fais que du côté de la considération accidentelle, personnelle, ou littéraire, non-seulement M. de Beaumarchais n'auroit pas dû se trouver à notre tête, mais auroit dû se ranger à la queue de nous tous. Toutefois dans cette affaire, eu égard à sa nature & aux circonstances, il faut convenir que c'étoit le seul de nous dont on pût en attendre le succès, s'il y avoit lieu de se flatter d'en obtenir. D'abord, les trois premiers de nos confreres (1), qui avoient voulu entrer en lice contre les Comédiens, s'étoient en peu de temps brisés comme le verre dans ce choc inégal : M. de Beaumarchais, prêt à descendre le quatrième dans l'arène, avoit déjà par sa résolution effrayé la troupe jusques-là si insolente ; & les Gentilshommes de la chambre, au-lieu d'encourager leurs vassaux dans cette nouvelle querelle & de leur promettre un appui toujours victorieux, craignant pour eux-mêmes le ridicule qu'il distribue si bien & si libéralement, avoient été en quelque sorte au devant de lui & l'avoient comme désigné pour le négociateur avec lequel ils vouloient traiter. Ensuite, nous avions besoin du crédit, de M. de Maurepas dont nous ne pouvions ignorer qu'il avoit l'oreille, n'importe comment. D'ailleurs, sa constance, son opiniâtreté, son activité, son élocution facile & abondante, nous étoient

(1) MM. Louvay de la Saussaye, Mercier & Palissot.

très-nécessaires ; ses défauts même nous devoient utiles. Le moyen de réussir à la cour sans effronterie ! *J'ai vu que l'impudence est la Reine du monde*, a dit quelqu'un de nous (1). Par cette qualité, il s'est trouvé comme naturellement porté au-dessus de nous, & nous nous sommes vus asservis sous lui, presque sans nous en douter. Enfin, les accessoires concouroient à lui confirmer cette supériorité. Un hôtel superbe, des salles magnifiques propres à rassembler une nombreuse société, des bureaux, des secrétaires, des copistes, & surtout un cuisinier ; car toutes les séances se tiennent le matin & finissent par un diner, point de ralliement auquel on ne manque jamais. Or, vous le savez :

Le véritable Amphitryon

Est l'Amphitryon où l'on dîne (2).

L' A N G L O I S.

Ainsi M. de Beaumarchais, après vous avoir réunis chez lui, se prévalant de votre déférence, s'est de lui-même assis arrogamment au premier rang, a levé le masque, & s'est écrié comme Sixte-quin : c'est moi qui suis votre chef.

(1) Vers de Nivelles de la Chaussée dans la *Gouvernante*.

(2) Vers de Molière dans *Amphitryon*.

M. S A U R I N.

Non, il s'y est pris avec plus d'adresse & d'honnêteté, le premier jour qu'il nous eut convoqués, quand il s'agit de se ranger autour du tapis vert & d'ouvrir les délibérations : Messieurs, dit-il, je crois, sans nous flatter, que nous pouvons bien nous assimiler à l'Académie françoise ; ainsi, égalité parfaite : on se placera comme l'on voudra ; pour moi qui dois vous rendre compte en détail de l'objet de notre réunion & de tout ce qui s'est passé précédemment, je vais me mettre ici, afin d'être plus à portée de vous tous ; & alors il s'est installé au haut bout comme Directeur ou Président.

L' A N G L O I S.

Et personne n'a réclamé ?

M. S A U R I N.

Personne. Il n'y avoit rien à dire qu'à se retirer, ou à ne pas y revenir ; au contraire, la seconde séance fut plus nombreuse que la première : plusieurs de nos Messieurs qui connoissoient ce personnage & répugnoient à fraterniser avec lui, ne s'étoient point rendus à son invitation ; ils desiroient savoir avant comment les choses se feroient passées : instruits que les Auteurs les plus distingués avoient paru à la première assemblée, ils crurent ne pas devoir être plus difficiles : seulement l'un

d'eux (1) ne put s'empêcher de faire ses observations, sur le lieu de la scène & de proposer d'en choisir un neutre, de façon à n'être point gêné par la présence du maître & à n'être à charge à qui que ce soit; en un mot, il voulut tout uniment qu'on adoptât un traiteur où l'on iroit en piquenique. M. de Beaumarchais se récria sur l'indécence de cette forme, qui, si la cottisation étoit forcée, devenoit une contribution fatigante pour l'individu peu riche; & volontaire, tendoit à diffondre la Société, bien loin de la consolider. Il accompagna ces réflexions d'un épanchement de sensibilité; il supplia ces Messieurs de regarder sa maison comme la leur, & de lui accorder l'honneur d'être le serviteur de tous. Bref, il mit tant de *pathos* dans tout cela, qu'on ne put se dégager de lui & qu'il fallut accepter sa soupe périodiquement.

L' A N G L O I S.

Vos assemblées sont-elles nombreuses?

M. S A U R I N.

Elles pourroient l'être; car, suivant le premier point agité, qui fut de fixer quels seroient les Auteurs qui auroient droit d'être convoqués & de devenir membres de la Société, on

(1) M. Rochon de Chabannes, un des meilleurs comiques actuels, & le seul qui ait l'avantage unique de n'avoir pas encore éprouvé de chute, comme tous les autres.

convint de prendre le tableau de tous ceux qui avoient leurs entrées à la Comédie Française, non en vertu de ce qu'ils pourroient faire (1), mais en vertu de ce qu'ils avoient fait, & de leur écrire une lettre circulaire pour les engager à venir délibérer sur les affaires communes de la Société. Le Sieur Palifot fut seul exclu comme un membre gangrené.

L' A N G L O I S.

Voilà un jugement cruel, Monsieur ! Qu'a donc fait ce Poète pour le mériter ?

M. S A U R I N.

C'est un homme absolument taré, diffamé dans l'opinion publique.

L' A N G L O I S.

Eh ! qui l'est plus que votre chef Beaumarchais ?

M. S A U R I N.

Il court sur lui des anecdotes affreuses ; il n'a ni mœurs, ni principes, ni pudeur ; & c'est en outre un hypocrite qui a couvert du masque de la religion ses haines sourdes & personnelles.

(1) Un Poète, dès qu'il a lu sa piece aux Comédiens & qu'elle est reçue, jouit de ses entrées à ce spectacle.

L' A N G L O I S.

Et quelles horreurs n'ai-je pas entendu débiter sur le compte du Sieur de Beaumarchais ? De combien d'actions infames ne l'accuse-t-on pas ? Et , sans fouiller dans toutes ces abominations , n'a-t-il pas eu des procès déshonorans ? Malgré la cassation de l'arrêt du 26 Février 1774 , a-t-il osé faire juger le fonds ? N'est-il pas toujours dans les liens d'un décret d'ajournement personnel qui est suspensif ?

M. S A U R I N.

Le vrai grief de M. Palissot , c'est d'être Auteur de la comédie des *Philosophes* , où il a décrié les hommes les plus respectables de la nation ; & du poëme de la *Dunciade* (1) , où il travestit en ridicule presque tous les Auteurs , & jusqu'aux Coryphées les plus distingués de la littérature.

L' A N G L O I S.

Pourquoi voulez-vous être plus sage que le Gouvernement , qui a toléré la représentation des *Philosophes* & la vente de la *Dunciade* ? Et quoi de plus révoltant que la maniere dont votre Président actuel a traîné dans la boue MM. Marin & d'Arnaud , deux de vos confreres ? Quels libelles plus atroces que ses mémoires flétris par arrêt ?

(1) Poëme imité de notre célèbre Pope.

M. S A U R I N.

Enfin, ces Messieurs ne vouloient pas se trouver avec le Sieur Palissôt : on ne pouvoit pour lui seul faire déserter tous les autres. *Oportet unum mori pro populo.*

L' A N G L O I S.

Pardon, Monsieur, de vous avoir peut-être trop pressé ; mais je vous avouerai que l'injustice me révolte par-tout où je la trouve. Je ne suis pas moins indigné de celle des Comédiens envers les Auteurs. Sans doute après les préliminaires de vos assemblées réglées, après que le sieur de Beaumarchais vous eut exposé ses démarches & l'objet de la convocation, vous établîtes vos griefs.

M. S A U R I N.

Oui, Monsieur : ces principaux griefs consistent 1^o. en ce que, malgré le règlement qui nous accorde nos honoraires sur la totalité de la recette en certaine proportion (1), les Comédiens ont trouvé le secret de nous frustrer d'une portion considérable de notre

(1) La part d'un Auteur est d'un neuvième pour les pièces en cinq actes, d'un douzième pour les pièces en trois actes, & d'un dix-huitième pour les pièces en un acte ; les parts sont prises sur la recette après qu'on a prélevé les frais ordinaires & journaliers.

bénéfice par une interprétation forcée & puérile de ce règlement (1).

2°. En ce que, par une suite de cette injustice, ils dépouillent beaucoup plus facilement les Auteurs dramatiques de la propriété de leurs pièces, ainsi sujettes à tomber plus promptement dans les règles (2).

(1) Comme autrefois il n'y avoit point de loges louées à l'année, on avoit en général dit que les parts d'Auteurs seroient prises sur la recette. Les Comédiens ont arbitrairement décidé que c'étoit la recette à la porte & journalière. En conséquence ils ne veulent tenir aucun compte de cette recette annuelle qui fait un objet considérable aujourd'hui, & monte, dit-on, à 200,000 livres, & doit augmenter encore.

(2) Suivant le règlement dont on a parlé, dont 22 articles concernant les pièces nouvelles, règlement revêtu de lettres patentes enregistrées au Parlement le 7 Septembre 1761, & conséquemment ayant force de loi, il est dit dans l'article 36 : L'Auteur conservera ses droits sur sa pièce, jusqu'à ce que la recette soit deux fois de suite ou trois fois en différens temps, au-dessous de 1200 livres, l'hiver, & 800 livres l'été : alors la pièce appartiendra aux Comédiens ; mais si la quotité de la recette provenant des petites loges à l'année étoit répartie & jointe à la recette journalière, celle-ci fort souvent s'éleveroit au-dessus du taux fixé pour que la pièce tombe, ce qu'on appelle dans les règles. Il y a eu depuis un autre règlement en 1766, mais non enregistré, encore plus contraire aux droits des Auteurs, puisqu'ils perdent la propriété de leurs pièces lorsqu'il y a eu non plus trois, mais deux représentations au-dessous de 1200 livres l'hiver, & de 800 livres en été.

3°. En ce que , malgré les dispositions expresses du règlement qui n'autorise à déduire de la recette que les frais ordinaires & journaliers , les Comédiens la violent ouvertement en y comprenant toutes les dépenses extraordinaires qu'il leur plaît (1).

4°. En ce qu'ils ouvrent & ferment à leur gré la carrière du théâtre , & exercent sur les Ecrivains dramatiques l'empire , ou plutôt le despotisme le plus absolu (2).

5°. En ce qu'ils s'arrogent le droit d'innover dans la maniere de juger les pieces , & au lieu de se conformer au règlement qui les autorise seulement à donner leur voix muette (3) , ils se permettent de porter un juge-

(1) Tel est l'objet du procès de Monsieur Lonnay de la Sauffaye.

(2) Objet du premier procès de M. Mercier dont les Comédiens ne veulent plus ni jouer , ni recevoir les pieces , sous prétexte qu'il a fait une brochure à laquelle il n'a pas mis son nom , où il parle mal des Comédiens.

(3) Le semainier a soin de fournir trois feves à chaque Acteur & à chaque Actrice ; une blanche pour l'acceptation simple de la piece ; une marbrée pour l'acceptation avec des changemens , & une noire pour le refus absolu. Après que chacun , par ordre d'ancienneté , a proposé ses réflexions , & que les avis ont été discutés , on procede par la voix du scrutin ; & le semainier fait part à l'Auteur du jugement de l'assemblée. S'il s'agit de faire des changemens dans la piece , & que l'Auteur s'y soumette , il demande une seconde lecture ; lorsqu'il croit avoir mieux réussi , après cette lecture , qui se fait dans la même forme que la première , on décide défini-

ment motivé , souvent avec des termes injurieux pour les Auteurs.

6°. En ce que les Comédiens , au-lieu de se conformer , suivant le règlement , à juger des convenances théâtrales des ouvrages dramatiques , osent prononcer sur les convenances morales , malgré l'approbation de la police à qui cet examen est réservé (1).

7°. En ce que , de leur autorité privée , ils ôtent , avec un éclat scandaleux , les entrées à un Auteur qui les avoit acquises de droit , & se rendent par-là juges & parties dans une contestation élevée en justice (2).

8°. Enfin , en ce que soumis par leur essence à MM. les Gentilshommes de la chambre pour la législation & la police de leur spectacle , ils voudroient encore y assujettir les Auteurs & les rendre justiciables d'un pareil tribunal (3).

tivement , & l'on n'emploie dans ce second jugement , que des feves blanches ou noires , pour l'acceptation ou pour le refus.

Tel étoit l'usage en 1760 , suivant l'almanach des spectacles. Les Comédiens à ces feves ont substitué des bulletins.

(1) Objet du procès du Sieur Palissot contre les Comédiens à l'occasion de sa comédie des *Courtisanes* , approuvée de la police , & rejetée , malgré cela , par les Comédiens pour son indécence.

(2) Matière du second procès intenté par le Sieur Mercier contre les Comédiens.

(3) Objet de la troisième contestation du Sieur Mercier pendante au Conseil , où les Comédiens ont fait évoquer les deux premiers procès contre cet Auteur , ainsi que celui contre M. Lonyay &c.

L' A N G L O I S.

A merveille ! cela me paroît très-bien pris.

M. S A U R I N.

Oh ! l'embarras n'étoit pas d'établir nos griefs ; nous en avions à l'infini ; il n'est aucun de nous qui n'eût à se plaindre des Comédiens ; les absens mêmes (1), en s'excusant de ne point se trouver à l'assemblée, faisoient des vœux pour qu'elle réussit ; ils exhaloient leur fureur en liberté, & l'exprimoient dans les termes les plus énergiques (2). Mais il s'agissoit de les présenter sous le jour le plus favorable, de ménager l'amour-propre des Gentilshommes de la chambre en nous plaignant d'eux-mêmes à eux-mêmes, & sur-tout de trouver un remède convenable & qui pût arranger tout le monde.

L' A N G L O I S.

Sans doute M. de Beaumarchais vous a été d'un grand secours en cette occasion ? Lui qui entend si bien la discussion des affaires ; qui fait de si merveilleux mémoires ; il aura em-

(1) Tels que MM. *Dorat*, de *la Harpe*, *Collé*. Les deux premiers étant en querelle ouverte, ne vouloient pas se trouver ensemble, & il fut convenu qu'aucun des deux n'assisteroit aux assemblées. Le troisieme étoit malade.

(2) Tous donnoient les Comédiens à pendre, à rompre si l'on pouvoit.

ployé dans la vôtre tout son génie , toute son astuce ?

M. S A U R I N.

Il y a mis beaucoup de cette dernière ; mais d'une façon différente ; il a prétendu que l'exposé de nos griefs ne pouvoit se faire en commun , qu'il falloit , comme dans les grandes assemblées , en charger des Commissaires qu'on choisiroit , & qui rendroient compte de leur travail à la généralité. La paresse des uns , l'ambition des autres , l'incapacité du grand nombre a fait adopter ce parti : on a nommé quatre Commissaires , non-seulement *ad hoc* , mais indéfiniment , soit pour le pouvoir , soit pour la durée ; ils sont autorisés à représenter en tout & par-tout la Société , à veiller à ses intérêts , à agir pour elle , soit auprès des Comédiens , soit auprès des Gentilshommes de la chambre , soit auprès des Ministres.

L' A N G L O I S.

Et ces Commissaires sont ?

M. S A U R I N.

MM. Marmontel , Sedaine , Beaumarchais & moi.

L' A N G L O I S.

Je suis enchanté , Monsieur , de vous voir là , l'on ne pouvoit mieux choisir ; mais je n'aime point à y trouver encore le sieur de

Beaumarchais, c'étoit le cas de remettre l'équilibre en l'excluant des Commissaires.

M. S A U R I N.

Oh ! il n'avoit acquiescé à la proposition , il ne l'avoit même suggérée , que parce qu'il étoit sûr d'être élu. Il vouloit bien , pour se rendre moins odieux , soit à ses confreres jaloux de son autorité , soit à nos adversaires redoutant son caractère processif , paroître partager sa puissance , mais non la perdre. D'ailleurs , je vous l'ai déjà observé : sans lui nous n'aurions jamais pu prendre l'affiette nécessaire pour entreprendre cette négociation , pour la mettre en train & la consommer.

L' A N G L O I S.

Est-ce que vous croyez que votre confrere M. Marmontel n'auroit pas aussi bien conduit l'affaire que le sieur de Beaumarchais ?

M. S A U R I N.

Non sûrement ; il y auroit mis de la pédanterie , au-lieu de dignité ; de la roideur , au-lieu de fermeté ; tyran cent fois plus redoutable , il n'auroit pas eu l'adresse de masquer son desir de dominer , des dehors séduisans de la confiance & de l'aménité ; il auroit fini par se faire également détester , & des Comédiens & des Gentilshommes de la chambre & des Auteurs. Si vous le connoissiez , vous sauriez qu'il est déjà intolérable en so-

ciété par la supériorité qu'il affecte hautement , & avec laquelle il veut faire taire tout le monde devant lui.

L' A N G L O I S.

Pourquoi donc l'a-t-on nommé Commissaire ?

M. S A U R I N.

Parce qu'étant le seul de l'assemblée , membre de l'Académie Française avec moi , il n'étoit guere possible de l'exclure. Quant à moi , c'est à cette seule distinction que je me sens redevable de l'honneur qu'on m'a fait. Je l'ai accepté malgré moi , & comme forcé ; non que je me flattasse d'opérer le bien , mais pour empêcher le mal , & m'y opposer du moins tant que je pourrois.

L' A N G L O I S.

Et M. Sedaine.

M. S A U R I N.

C'étoit encore un homme peu propre pour cette place , sans consistance , sans représentation , ne sachant ni parler ni écrire ; mais il est depuis long-temps Secrétaire de l'Académie d'Architecture , & il étoit difficile de ne pas commencer par un dignitaire comme lui , déjà censé revêtu des qualités propres à cet emploi , qu'il exerce peut-être fort bien parmi des Architectes , mais qui ne lui va nullement dans une société de gens de lettres.

L' A N G L O I S.

Ainsi je vois que M. Beaumarchais concentre à-peu-près toute la besogne des Commissaires en lui seul.

M. S A U R I N.

M. Marmontel feroit bien homme à lui tenir tête , mais prudemment il ne le fait pas ; il sent qu'il est essentiel de ne pas se diviser au commencement de la formation d'une Société encore précaire , à laquelle il s'intéresse peu comme dramatique , puisqu'il a abandonné la carrière ; mais dont il feroit bien-aïse de voir se fortifier l'existence utile à ses vues d'intérêt personnel , qui le guide toujours. Le rapport immédiat des Commissaires avec les Gentilshommes & avec la Cour , lui donne des idées de crédit & d'éloquence dont il se repaît , & qui lui exaltent le cerveau singulièrement.

Ici intervient M. Dutartre.

M. D U T A R T R E.

Messieurs , peut-on vous interrompre un moment , & partager avec vous le plaisir de la promenade ? mais n'étiez-vous point en affaires....

M. S A U R I N.

Point du tout.

L' A N G L O I S.

Nous parlions du bureau de législation dramatique.

M. D U T A R T R E.

Ah ! la belle chose !

M. S A U R I N.

Voilà comme il est ; il se moque de tout.

M. D U T A R T R E.

Mais ai-je tort , de bonne foi ? Voilà un siècle que vous vous assemblez , qu'avez-vous fait ? A quoi avez-vous remédié ? Les Comédiens en font-ils moins insolens ? Le pauvre Lonvay a-t-il plus de quoi mettre sous la dent ? L'honnête Mercier n'est-il pas toujours errant autour de la porte de la comédie sans pouvoir pénétrer , telle que sur le bord du styx , une ombre dont le cadavre est resté sans sépulture ? les courtisannes ne continuent-elles pas à narguer Palissot & à l'éclabouffer de leur char doré ?

L' A N G L O I S.

Il paroît cependant qu'on veut rendre justice aux Auteurs ; on ne les auroit pas autorisés à s'assembler , à porter leurs doléances à Messieurs les Gentilshommes de la chambre , si l'on n'eût été dans quelque disposition favorable à leur égard.

M. D U T A R T R E.

Je le crois comme vous , mais je crois aussi que cette bonne volonté ne se réalisera pas.

Vous vous rappelez sans doute dans *les trois Sultannes* ce petit nez retrouffé qui bouleverse un empire ? Eh bien , il y a à la comédie trois ou quatre petits nez comme cela.... Le moyen que de pauvres diables d'Auteurs , avec tout leur esprit , tiennent là contre ? Mlle. Contat ou Mlle. Vadé (1), en une nuit défera toute votre besogne de six mois. Mon ami , je ne vois qu'un remède à vos maux : ce seroit d'avoir deux troupes de Comédiens François.

M. S A U R I N.

Vraiment cela s'est agité beaucoup parmi vous. Rochon a péroré fortement & longuement à cet égard.

M. D U T A R T R E.

Je ne connois point personnellement ce M. Rochon , dont j'estime fort les ouvrages ; mais voilà un homme de bon sens parmi vous. C'est qu'il a fait autre chose que de vers , qu'il connoît le train du monde & la politique ; car il me semble qu'il a été dans les affaires étrangères.

M. S A U R I N.

Oui , il étoit chargé des affaires du Roi à Dresde pendant les troubles de Pologne.

(1) Deux nouvelles Actrices de la Comédie Française à pension seulement. La première est très-jolie. La seconde est fille naturelle de l'Auteur du même nom , très-renommé pour les opéra comiques & pour les chansons poissardes.

M. D U T A R T R E.

Je m'en doutois bien. Ces Messieurs-là ne font pas des *gobemouches* (1) comme vous autres ; ils voient plus loin que leur nez ; ils savent qu'il faut souvent prendre un long détour pour parvenir à son but.

L' A N G L O I S.

En effet , je ne vois pas trop ce que les Auteurs gagneroient à cela ; ils auroient affaire à deux troupes au-lieu d'une.

M. D U T A R T R E.

Point du tout. Vous savez la maxime : *Divide & impera*. Ces deux troupes , devenues rivales à l'instant , chercheroient à s'écraser réciproquement. Ce seroit à qui attireroit le mieux le public ; conséquemment à qui donneroit le plus de nouveautés & les plus capables de faire foule. Il faudroit pour cela recourir aux Auteurs , les cajoler , les caresser , sur-tout les bien payer. Voyez comme la chance tourneroit , & quels avantages il en résulteroit pour ces Messieurs , sans se donner aucune peine , restant dans leur fauteuil , & voyant pleuvoir sur leur bureau , billets , lettres & requêtes des Histrions mâles & femelles.

(1) Nom d'un personnage de niais dans une comédie Italienne de M. Favart , intitulée : *la Soirée des Boulevards*. Et ce nom est devenu le terme générique pour caractériser cette espece d'hommes.

L' A N G L O I S.

Vous m'éclairez d'un jour nouveau, je me rends.

M. S A U R I N.

Oh! c'est certain.

M. D U T A R T R E.

Cette certitude n'a pourtant pas frappé le grand nombre d'entre vous.

M. S A U R I N.

M. Dudoyer (1), un des plus honnêtes de notre société, le meilleur orateur & le plus fort dialecticien, s'est épuisé en raisonnemens pour renverser ce projet; il y a mis même une chaleur, une passion étonnante; il est entré en fureur; il a fait schisme, & a déclaré qu'il ne reparoitroit plus dans nos assemblées.

M. D U T A R T R E.

Et il a fait en preux Chevalier. Est-ce que vous ne voyez pas qu'il ne parloit point d'après lui, qu'esclave aveugle depuis douze ans de Mademoiselle Doligny, il ne pouvoit voir avec indifférence s'élever une question si contraire aux intérêts de sa bien-aimée?

(1) Auteur de *Laurette*, petite comédie bien triste & bien froide, jouée en 1770 sans succès, & du *Vindictif*, drame du grand genre, singulièrement bas, noir & atroce, joué en 1774.

M. S A U R I N.

Il a même pris à parti notre Président , qui ordonnoit déjà de consigner son avis. Il s'est opposé à ce qu'on écrivît rien , & a dit qu'il ne vouloit point être dans les mémoires du Sieur de Beaumarchais.

L' A N G L O I S.

En forte que l'on s'est départi de la demande,

M. S A U R I N.

Pas tout-à-fait ; mais on est convenu de ne pas la précipiter , de tenter avant la voie du nouveau règlement. Voulez-vous que je vous révèle le secret de l'église ? C'est que tout notre édifice s'écrouleroit par-là , que n'y ayant plus d'assemblées , il n'y auroit plus de Commissaires , & l'on a peine à renoncer à une petite existence qu'on s'est formée. Ainsi , malgré son explosion violente , le comité n'a pas été fâché de voir M. Dudoyer entrer dans ses vues & travailler pour lui , sans s'en apercevoir.

M. D U T A R T R E.

Enfin , qu'avez-vous donc statué ?

M S A U R I N.

D'abord , pour commencer par ce qui nous touche le plus , par nos intérêts pécuniaires , & afin d'éviter désormais toute tracasserie à

ce sujet avec les Comédiens , nous sommes convenus de nous en tenir à la recette journaliere ; mais ayant égard au bénéfice considérable des petites loges dont nous abandonnerons la prétention , nous demandons qu'on augmente en proportion nos honoraires.

M. D U T A R T R E.

Cela pourra passer. Accordé.

M. S A U R I N.

Ensuite , comme les Comédiens existant en troupe peuvent sans cesse veiller à leurs intérêts & les défendre , nous sollicitons que S. M. nous autorise à continuer de faire corps , de nous assembler ou du moins d'avoir un comité toujours subsistant qui nous représente.

M. D U T A R T R E.

Oh ! Alte-là , refusé.

M. S A U R I N.

Après avoir envisagé la chose sous toutes ses faces , ayant reconnu que les Auteurs dramatiques ne pouvoient guere se soustraire à une sorte de dépendance des Comédiens pour la lecture , réception , jeu , succès & paiement de leurs pieces , on a voulu chercher un contrepoids qui rétablît l'équilibre , & à cet effet nous avons imaginé de proposer que les Acteurs fussent rangés par classes en raison de leurs gages plus ou moins forts , & de faire

ordonner par le Roi , qu'ils ne pourroient désormais monter de l'une à l'autre sans le concours , l'agrément & le suffrage du bureau de législation dramatique , ou du moins de ses Commissaires.

M. D U T A R T R E.

La bonne folie ! refusé dès le premier mot , refusé quatre fois pour une.

M. S A U R I N.

Pour remédier à l'insolence des Comédiens , à leurs cabales , à leur partialité , à leur ineptie dans la réception des pièces , on desire un Président de lectures pris dans l'ordre des Auteurs dramatiques ; il n'aura aucune voix dans l'assemblée ; mais contiendra les votans par sa présence , & les obligera d'être attentifs. L'usage des bulletins , c'est-à-dire , des avis motivés , sera substitué aux feves ; à condition qu'ils seront honnêtes & décens , que ledit Président en prendra communication pour décider si l'opinant est en état de porter un suffrage & sur-tout pour faire punir ceux qui se feroient permis des sarcasmes injurieux contre la personne du Poète , ou même contre son ouvrage. Le Président rendra compte de la séance au Gentilhomme de la Chambre d'année , qui jugera du délit & exigera une seconde lecture , si les regles n'ont pas été observées à la premiere.

M. D U T A R T R E.

Et moi , je vous réponds que l'Auteur qui

voudra faire recevoir une piece ; continuera d'être mis sur la sellette devant les Histrions, d'y rester dans une contenance modeste & humble , tandis qu'on l'écouterà d'un air arrogant & distrait ; d'effuyer tous les brocards , toutes les sottises , tous les calembours qui leur passeront par la cervelle , & de se trouver encore trop heureux , quand il leur plaira d'agréer son drame à *correction*.

M. S A U R I N.

Vous l'entendez , Milord ; jugez s'il est possible de parler raison avec un semblable gouguenard ?

M. D U T A R T R E.

Raison ; mais c'est moi qui la parle , & c'est vous qui plaisantez. Là , de bonne foi , espérez-vous sérieusement réussir dans de pareilles chymeres ? A la bonne heure si vous n'aviez en tête que les Comédiens , encore ne vous garantirois-je pas le succès , parce qu'ils sont infiniment plus unis que vous pour défendre leur cause , parce qu'il n'y a point de faux-freres parmi eux & que lorsque leur intérêt l'exige , ils déposent toutes leurs rivalités , afin de se mieux liguier contre l'ennemi commun ; mais , indépendamment de cela , vous ne pouvez douter qu'ils n'aient derriere eux dans la contestation actuelle les Gentilshommes de la chambre dont le pouvoir diminueroit en proportion de l'ascendant que vous prendriez sur leurs sup pôts. Croyez-vous qu'ils renoncent

le plus légèrement à leur autorité ? D'ailleurs , vous ne pouvez ignorer qu'hommes & femmes de ce tripot ne soient tous dévoués aux supérieurs , chacun dans leur genre , soit comme instrumens , soit comme Ministres de leurs plaisirs , & cela donne un furieux crédit lorsqu'on peut parler affaire avec un Grand entre deux draps , ou le caducée à la main.

L' A N G L O I S.

Enfin , ces Messieurs sont autorisés à faire leurs propositions ; ils verront comme elles seront reçues. On étoit maître de ne pas leur donner cette faculté & de laisser les choses sur le pied où elles étoient.

M. D U T A R T R E.

On voit bien , Milord , que vous êtes un étranger , qui nous mesurez à votre aune ; un Anglois dont la franchise , la liberté , l'énergie font le caractère. Ici , nous ne savons rien faire qu'à moitié ; nous n'avons pas la force de refuser ni d'accorder tout-à-fait ; nous n'osons pas commettre une injustice criante , ni rendre une justice absolue. Le premier mouvement est toujours très-beau , & la fin n'y répond presque jamais.

M. S A U R I N.

Ce que Milord doit voir plus clairement , c'est que vous êtes un frondeur qui ne trouvez rien de bien , un persifleur qui n'épargne personne.

M. D U T A R T R E.

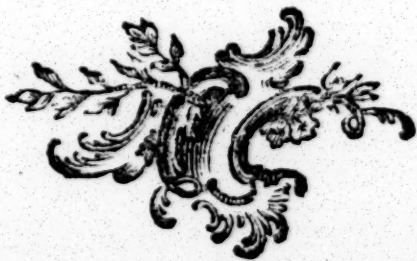
Souvenez-vous bien de ce que je vous dis : je vous attends au dénouement ; vous verrez si j'ai bien conjecturé , & si vous n'aurez pas fait de l'eau claire. Je suis persuadé que Beaumarchais lui-même ne se berce pas des chymeres dont il vous endort ; il a pris le rôle de votre chef un moment pour s'amuser , pour faire parler de lui , pour avoir la gloire d'enchaîner le génie à ses pieds ; dès qu'il verra que cela ne prendra pas bien , il fera le premier à vous abandonner & à se racommoder avec les Histrions : il vous laissera dans le lac exposé à la dérision du public. Voilà mon dernier mot , & pour ne pas vous donner d'humeur , je me retire.

Je suis resté encore un moment avec le bonhomme Saurin , qui est convenu avoir voulu soutenir la gageure , mais n'avoir au fond pas beaucoup meilleure opinion de l'entreprise ; il m'a avoué n'avoir jamais vu d'assemblée d'hommes d'esprit , plus bêtes ; de personnages à grands sentimens , plus intéressés , plus bas , plus vils ; de confreres plus jaloux , plus envieux ; présens , se complimentant avec plus de fausseté ; absens , se dénigrant avec plus d'acharnement. Cela m'a donné le desir d'avoir la liste des membres de ce Sanhedrin littéraire , qu'il m'a fourni de mémoire , autant qu'il a pu s'en ressouvenir avec de petites notes. Je vous l'adresse à la suite de ma lettre , afin que vous preniez une idée juste de ses successeurs de Corneille , de Racine , de Crébillon , de Mo-

liere , de Regnard , &c. Avant que de nous séparer , M. Saurin m'a promis de me procurer aussi communication du mémoire présenté aux Gentilshommes de la chambre , dès que cela se pourra & que la réussite , ou la dénégation de justice , en autorisera la publicité , & à l'instant je vous ferai passer ce chef-d'œuvre.

Je vous embrasse , Milord , un peu plus cordialement que ne le fait d'ordinaire un Auteur dramatique , qui en félicite un autre de quelque succès éclatant.

Paris , ce 27 Novembre 1777.



L I S T E

*Des Membres composant l'assemblée du Bureau
de législation dramatique.*

MESSIEURS,

- Barthe*, . . . possédé au suprême degré
de la jalousie, de l'en-
vie des Auteurs, soup-
çonné d'être l'espion des
Comédiens pour se bien
mettre auprès d'eux &
passer avant les autres,
aimant beaucoup l'ar-
gent.
- Beaumarchais*, : Président & l'un des qua-
tre Commissaires.
- Blin de Sainmore*, doux & foible.
- Bret*, ... foible, opinant pour l'ar-
gent.
- Cailhava*, . . . : un des plus acharnés con-
tre les Comédiens & des
plus prêts à se raccom-
moder avec eux, opi-
nant pour l'argent.
- Ducis*, ... opinant pour l'argent.
- Favart*, ... ne fait pas dire deux, n'a
ni bouche ni éperon.

MESSIEURS,

- Falbaire*, . . . opinant pour l'argent.
Fontanelle, . . . voulant faire le fin, opinant pour l'argent.
Goldoni, . . . opinant pour l'argent.
Gudin, . . . le compere de Beaumarchais, toujours de son avis, le prônant, l'exaltant sans cesse.
La Place, : : hargneux, bavard, disant beaucoup de mal des Comédiens & très-disposé à se réconcilier avec eux.
Le Fevre, : : ayant encore l'ardeur & l'insouciance de la jeunesse, mais sans avis ferme.
Le Mierre, : : foible, se seroit laissé subjuguier par les Comédiens, s'il n'eût été soutenu par M. Rochon qui lui dictoit ses avis.
Marmontel, : : Commissaire.
Rochon, . . . le Romain de l'assemblée.
Saurin, . . . Commissaire.
Sauvigny, : : regardé comme faux par ses confreres ; opinant pour les deux troupes ; mais par intérêt person-

MESSIEURS,

nel, se flattant que la seconde appartiendrait à M. le Comte d'Artois, & qu'il y domineroit comme attaché aux plaisirs de cette Altesse Royale.

Sedaine, : : : Commissaire têtue, n'ayant pas la parole à la main; mais opinant toujours pour l'argent.

Dudoyer, : : : retiré.

Le Blanc, . . pédant étalant de grands sentimens & finissant par opiner pour l'argent.



 L E T T R E VII.

Sur une nouvelle découverte en chirurgie & dans l'art des accouchemens.

SAVEZ-VOUS, Milord, ce que c'est que la symphise du pubis ? Non sans doute ; eh bien ! il faut vous l'apprendre, puisque vous voulez être au courant des divers objets de curiosité de cette capitale, qui sont successivement époque & la matière des conversations. Il faut vous résoudre à faire un cours d'anatomie, & sur-tout à vous initier dans l'art des accouchemens, quelque ennuyeuse & dégoûtante que soit cette étude. On ne parle que de symphise aujourd'hui ; les savans & les ignorans, les hommes & les femmes, les agréables & les petites maîtresses en diffèrent à l'envi. Ce mot mélodieux retentit sans cesse aux oreilles dans les écoles & dans les cercles ; il se prononce jusqu'aux toilettes, & il a donné le nom à différentes modes. On a des coëffures à la symphise, des rubans à la symphise, des nœuds d'épée à la symphise, des boucles à la symphise. Vous voyez que vous ne pouvez l'échapper, & je vais devenir votre maître.

La symphise est une substance cartilagineuse, suivant les uns, & ligamenteuse suivant les autres (1), qui réunit les os du pubis : c'est

(1) Ce dernier système est celui de M. Mertrud,

ainsi qu'on appelle un détroit, le dernier obstacle que l'enfant ait à vaincre pour venir au monde. Au terme de l'accouchement, il se fait d'ordinaire un écartement naturel de ces os, si à propos, que les Juifs le regardoient comme une grace spéciale que Dieu faisoit à son peuple dont il favorisoit la propagation. Le Rabin *Zoar*, qui n'étoit pas profond anatomiste, comme vous l'allez voir, pour expliquer ce phénomène, se servoit de la comparaison des bois qui tombent d'eux-mêmes & renaissant chaque année. Hypocrate, Avicennes, Paré, Guillemeau & tous les accoucheurs, tant anciens que modernes, ont reconnu le fait; mais ils varient sur l'explication, & ne sont nullement d'accord entre eux. Harvée a dit que la région du bassin que le fœtus doit traverser s'agrandit d'une manière merveilleuse & de soi-même en la manière que les fruits mûrs ont coutume de s'entr'ouvrir pour pousser dehors la semence qu'ils contiennent. Alexandre Benedict a écrit que les os pubis & le *sacrum* (1) concouroient à l'enfantement; qu'ensuite ces os reprenoient peu-à-peu leur état naturel. Ne me faites point honneur de toute cette érudition, Milord : je l'extraits de différens écrits qui ont paru sur cette matière (2).

démonstrateur d'anatomie au jardin du Roi. L'autre est l'ancien & le plus général.

(1) Nom d'un autre os du bassin.

(2) Sur-tout d'une lettre de M. Etienne, ancien démonstrateur d'anatomie à l'hôpital royal de Metz.

Lorsque,

Lorsque , par la mauvaise conformation de la mere , ou par quelqu'autre cause , l'enfant , même aidé des manœuvres usitées , ne peut franchir les voies naturelles , l'art n'a trouvé que deux moyens , ou de le massacrer de sang-froid aux portes de la vie , en l'arrachant avec la plus grande violence par le secours des ferremens , & sur-tout d'un instrument qu'on appelle le *forceps* , ou de recourir à l'opération *césarienne* (1) qui consiste à ouvrir le ventre sur le côté pour en extraire le *fœtus*. Dans le premier cas , supposant qu'il est mort ou ne peut vivre , on sacrifie l'enfant pour conserver la mere , dans le second , la mere obéissant à la loi de la nature , ou plutôt cédant à l'impulsion du sentiment héroïque qui anime en pareil cas les femmes les plus foibles , se dévoue généreusement pour conserver son fruit.

Ces deux manieres d'opérer font également frémir l'imagination & frissonner l'humanité. La dernière sur-tout avoit paru si barbare , si meurtrière & si désespérée , qu'elle avoit été proscrite par un arrêt du Parlement ; arrêt , il est vrai , bien ridicule & bien absurde , comme tous ceux que cette Compagnie a voulu rendre dans les matieres qu'elle n'entendoit pas (2) ;

(1) On prétend que cette opération très-ancienne tire son nom de César , extrait ainsi des entrailles de sa mere.

(2) Tels que ceux rendus contre l'émétique , contre les petits pains à la levure de biere , & tout récemment contre l'inoculation.

aussi a-t-elle été forcée de l'annuller & de le laisser sans vigueur.

Quoi qu'il en soit, ce procédé chirurgical, pour être nécessaire & usité en certain cas, pour avoir même été depuis quelque temps pratiqué avec une sorte de succès (1), n'en étoit pas moins affreux & révoltant. On ne pouvoit disconvenir que ce ne fût une des plus périlleuses ressources de l'art des accouchemens. Cependant, au milieu des progrès étonnans qu'il faisoit, aucun accoucheur n'avoit tenté de le remplacer par des moyens plus doux & moins dangereux. Il étoit réservé à M. Sigault, jeune Candidat, de concevoir un projet si grand, si beau, & si digne d'un ami de l'humanité. Sur la fin de 1768, il lut à l'Académie Royale de Chirurgie, dont il étoit déjà membre, un *Mémoire sur la Section de la Symphise* (2), comme pouvant suppléer à l'opération césarienne, sans en craindre les suites funestes. Cette imagination plut par sa hardiesse, aux gens de génie comme lui ; mais la pratique manquoit à la théorie, & les Compagnies ne se déterminent pas aussi légèrement. Le grand nombre des membres attaché aux anciennes

(1) M. l'Héritier, Chirurgien interne de l'Hôtel-Dieu, prétend dans une lettre insérée au journal de Paris N. 284, que l'opération césarienne a été pratiquée dans cette capitale depuis cinq à six ans cinq fois : qu'on a sauvé six enfans, deux meres, &c.

(2) Ou sur le projet de séparer les os pubis par la section de la substance cartilagineuse intermédiaire qui les unit.

routines , a peine à les quitter pour adopter des innovations incertaines : le mémoire eut peu de partisans , & conséquemment beaucoup d'adversaires : on l'oublia bientôt , & il n'y eut rien de changé.

M. Sigault n'en resta pas moins fermement attaché à son opinion : bien persuadé du mérite de la découverte , il attendoit une occasion d'en faire l'essai. Durant cet intervalle , devenu membre de la Faculté de Médecine (1) , il se regarda comme plus libre , & la jalousie naturelle qui regne entre les deux corps fut un aiguillon puissant qui le pressoit davantage ; il étoit impatient de faire , pour ainsi dire , sur ses anciens confreres une conquête qu'ils avoient dédaignée , tant qu'il étoit resté parmi eux. Enfin , le moment désiré est venu ? & il en a profité.

La femme du nommé Souchor , soldat de la garde de Paris , âgée d'environ 39 ans , petite & très-difforme dans sa structure , le fait appeler pour la délivrer (2) ; elle avoit eu précédemment quatre accouchemens des plus laborieux ; tous ses enfans avoient été tirés par force , & il avoit été impossible d'en avoir un vivant. Les plus habiles accoucheurs en lui recommandant la continence , lui avoient unanimement déclaré que son fruit ne verroit jamais la lumière que par l'opération césa-

(1) M. Sigault est le dernier Médecin reçu.

(2) Le 1 Octobre dernier.

rienne. D'un tempérament très-amoureux, elle avoit oublié la menace, & elle en redoutoit les effets. M. Sigault la rassure; armé de cette confiance qu'inspire le génie, il se détermine à lui faire la section de la Symphise du pubis, & il a la satisfaction d'extraire l'enfant vivant.

Ce triomphe éclatant & authentique est bientôt annoncé par tout Paris & jusqu'aux extrémités les plus reculées de la France : la capitale & les provinces retentissent des louanges du héros; les papiers publics & les journaux les répètent & les transmettent chez l'étranger : le Gouvernement lui-même confirme l'importante nouvelle en la laissant insérer dans la gazette de France, dont la véracité connue sur les faits nationaux, doit subjuguier les esprits les plus incrédules. Les femmes surtout, enchantées d'une découverte qui les concerne aussi essentiellement, font voler le nom de M. Sigault de bouche en bouche; elles le regardent comme leur libérateur, &, à l'abri de son égide, elles croient pouvoir braver désormais avec impunité tous les dangers de l'enfantement. D'un autre côté, la Faculté de Médecine prend le plus vif intérêt à la gloire d'un de ses membres peu connu jusque-là, modeste, timide, & que ses confrères regardoient comme un Docteur borné, incapable de procurer aucune illustration à son Corps. Elle nomme des Commissaires (1) pour conf-

1 Les Docteurs *Grandclas* & *Descemet*.

tater le fait, suivre le traitement de l'accouchée, & lui en rendre compte : chaque semaine on annonce de nouveaux progrès ; au bout de quarante-sept jours on publie que la femme Souchot sort de son lit & marche ; une légère incommodité (1), dit-on, est le seul désagrément qui résulte de l'opération, elle jouit d'ailleurs de la meilleure santé possible ; enfin, le soixante-quatrième jour, elle se transporte aux écoles de médecine, monte l'escalier, seule, sans difficulté, & fait devant l'assemblée les divers mouvemens exigés d'elle. Les Docteurs ne peuvent se lasser d'admirer cette femme chétive, objet de la curiosité générale ; ils l'interrogent à l'envi ; ils caressent son enfant qu'elle allaite, plein d'embonpoint & de vigueur, qui leur est également offert sous les yeux, & qu'ils adoptent tous en quelque sorte, comme un nourrisson bien précieux aux arts.

Après ces préliminaires d'un enthousiasme universel, après avoir entendu & le rapport de M. Sigault & celui des Commissaires, on observe qu'un événement de cette importance mérite d'être consigné à la postérité ; en conséquence, on indique une assemblée solennelle (2), dans laquelle la Faculté porte un décret en l'honneur de M. Sigault & de sa découverte ; elle y rend un hommage public

(1) Une légère incontinence d'urine.

(2) Qui vient d'avoir lieu le 6 Décembre. La précédente étoit du 3.

à son génie & à son talent ; elle y apprend à la génération présente & aux futures , combien il est digne d'estime , & combien il mérite d'éloges (1). Elle statue , en outre , qu'il sera frappé un type qui perpétue sur le bronze un fait qu'elle a déjà consigné dans ses annales ; que les médailles en seront multipliées en certaine quantité ; qu'il en sera délivré cent à M. Sigault & cinquante à M. Alphonse le Roi , son confrère & son coopérateur dans l'opération neuve & délicate qu'il a tentée ; que la Faculté sollicitera les bons soins du Gouvernement pour la femme Souchot , & qu'en attendant elle lui fera une pension (2) ; que les écrits relatifs à l'opération de la symphise , lus & approuvés dans son sein , seront incessamment imprimés & présentés à S. M. & à toute la Famille Royale ; que le mémoire en sera répandu avec la plus grande profusion , aux dépens de la Faculté , adressé à tous les Grands du Royaume & aux principaux citoyens , distribué dans chacune des villes de France & à toute l'Europe médicale & chirurgicale : qu'au surplus l'on en enverra la notice aux différens papiers publics de l'Europe.

Un triomphe aussi complet semble ne pas laisser le plus léger doute sur l'utilité , sur l'importance même de la section de la symphise , & toute assertion contraire ne peut être

(1) C'est la traduction de la phrase du décret écrit en latin , suivant les us de la Faculté.

(2) De 360 livres.

que l'effet de la mauvaise foi ou de l'ignorance. Le public est lui-même témoin du succès de cette opération , la Faculté de médecine, juge suprême en ces matieres, l'atteste & le célèbre avec distinction. Comment après des témoignages si authentiques, en contester la réalité ? Comment oser prononcer que tout ce merveilleux n'est qu'un prestige que la plus foible clarté peut aisément dissiper ? Eh bien, Milord, c'est ce qui arrive cependant : l'envie est inépuisable en ressources pour combattre & déprimer le génie.

Les Chirurgiens , jaloux qu'un de leurs transfuges , sans leur assistance, sans leur concours , sans les appeller en rien, eût exécuté un essai aussi heureux, ont prétendu d'abord qu'il étoit dangereux nécessairement, & seroit toujours funeste , en occasionnant , sinon la mort, au moins une impossibilité physique de marcher : ils insultent à l'évidence ; lorsque la femme Souchor se porte le mieux & que chacun peut vérifier le fait en se transportant chez elle, ils lui font survenir des accidens qu'elle n'a point. Bien plus : ils ne craignent pas aujourd'hui de démentir la Faculté entiere de médecine, en certifiant qu'elle n'a monté les escaliers qu'appuyée sur deux personnes qui la soutenoient fortement ; qu'elle ne peut faire un pas sans se fatiguer beaucoup ; que la vessie a été endommagée, en sorte qu'elle ne peut retenir ses urines lorsqu'elle est couchée ; enfin , qu'elle est dans une situation si déplorable qu'il n'y a pas grand lieu de se glorifier de l'expérience ten-

tée sur elle. Ils critiquent jusqu'à la maniere dont se sont faites l'opération & la cure ; ils accusent de charlatannerie & l'opérateur & son confrere ; ils reprochent aux Docteurs assemblés d'avoir été dupes de leur crédulité puérile ; ils veulent que les plus sages , les plus honnêtes & les plus éclairés d'entre eux rougissent d'un jugement trop précipité , & craignent que la Faculté de Paris ne devienne bientôt la fable des autres Facultés de l'Europe.

Les Chirugiens attaquent ensuite la découverte en elle-même , comme ne pouvant avoir lieu que lorsqu'elle n'est pas nécessaire , & comme insuffisante dans les cas où l'on est forcé d'avoir recours à l'opération césarienne (1), en sorte qu'ils veulent qu'elle soit rejetée sur leur parole & sans autre examen.

Cependant , tous ne sont pas aussi hardis dans leurs assertions ; il en est qui s'y prennent plus adroitement ; ils admettent l'excellence de l'opération en général , & le succès de M. Sigault en particulier ; mais ils veulent lui ravir la gloire de la découverte ; ils l'attribuent à un Docteur Hollandois , à M. Camper (2) , placé par les savans Médecins de

(1) C'est ce qu'on trouve dans plusieurs écrits des Chirugiens , inférés dans le journal de Paris , qu'on attribue tous à M. Louis , leur meilleur Ecrivain , & l'ennemi le plus ardent des Médecins.

(2) Professeur honoraire en médecine , membre de plusieurs Académies , & député aux Etats de Frise , à Franeker en Frise.

notre siècle à côté des *Van-Swieten*, des *Haller*, des *Tissot*, &c. quoique cet illustre étranger soit le premier à rendre justice à M. Sigault & à convenir n'avoir songé à l'opération dont il s'agit, que sur les notions qu'il en reçut de M. Louis, lorsque ce Secrétaire de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris lui fit part de la fermentation qu'occasionnoit dans la Compagnie le projet neuf de l'audacieux candidat (1). » Enthousiasmé, s'écrie-t-il, de » son idée hardie, je crois que j'aurois étouffé » d'embrassades ce fortuné jeune homme, si » j'avois eu le bonheur de l'avoir auprès de » moi. Lorsque j'appris son imagination, je » me suis mis sur le champ à tenter toutes » sortes d'expériences sur les cadavres.... » Avec quelle chaleur M. Camper parle des avantages de cette opération dans sa lettre originale que j'ai lue, sur-tout lorsqu'il détaille le succès qu'il a obtenu sur une truie? comme il se flattoit de rendre son nom immortel, s'il avoit, le premier, le bonheur de l'entreprendre sur une femme vivante & d'y réussir! mais il gémit des stériles efforts qu'il a faits pour cela, en vain a-t-il demandé au Prince d'Orange de pratiquer l'opération sur une femme condamnée à mort. L'envie qui ne regne pas seulement à Paris, qui tourmente par-tout

(1) Tout cela se lit dans une lettre de M. Camper adressée à M. van Gesscher, célèbre Chirurgien à Amsterdam, & imprimée en Hollandois en 1771, & depuis en latin en 1777 à Groningue.

les hommes qu'anime le bien public, s'est constamment attachée à ses pas, & il félicite M. Sigault de l'avoir devancé dans la carrière. C'est dans une autre lettre (1), en réponse à celui-ci, poursuivant la calomnie dans ses derniers retranchemens, qu'épanchant sa joie & sa sensibilité, il lui marque : « Les larmes » couloient de mes yeux, tant j'étois charmé » de votre heureuse opération... »

» Je vous félicite, mon cher confrere, & » félicite encore plus le genre humain. Que » le bon Dieu bénisse vos mains, & qu'il fasse » survivre cette pauvre femme, afin que cet » exemple en encourage d'autres pour pratiquer une opération aisée & peu dangereuse. » Ou l'art me trompe ; mais il faut qu'on la » pratique dès que l'impossibilité de délivrer » la mere s'est manifestée... Communiquez- » moi, au plus vite, la guérison de cette bonne » femme... Mon fils cadet est mon élève unique ; il va étudier à Edimbourg l'année prochaine ; il y restera deux ans, & puis il ira » à Paris pour profiter de vos lumieres ; j'espère qu'il se rendra digne de votre amitié. »

Je vous ai rapporté, Milord, le texte même de la lettre du célèbre Docteur, comme remarquable par cette simplicité touchante qui caractérise le grand homme ; elle suffit pour que les gens impartiaux sachent à quoi s'en tenir, mais non pour désarmer la jalousie & l'envie qui n'en deviennent que plus acharnés con-

(1) Cette lettre est datée du 22 Octobre 1777.

tre M. Sigault. Ses ennemis s'occupent à fabriquer de nouveaux pamphlets ; je me garderai bien de vous en entretenir : en voilà assez sur cette matiere dont je ne vous parlerai plus. Déjà de nouveaux débats occupent les Parisiens , & je changerai d'objet avec eux ; mais j'en reviendrai toujours à vous renouveler , fans me lasser, la protestation de l'attachement le plus inviolable.

Paris , ce 11 Décembre 1777.



LETTRE VIII.

*Suite de la révolution de la Musique en France.
Nouveau parti qui s'élève. Querelles vives.
Ecrits à ce sujet.*

JE vous ai parlé, il y a dix-huit mois, Milord, de la révolution opérée (1) sur le théâtre lyrique de cette capitale & du triomphe du Chevalier Gluck. Les partisans de la musique Italienne ont saisi ce moment pour tenter d'en causer une nouvelle en faveur de celle-ci & de ramener les jours brillans des bouffons (2). Ils ont appelé des rives du Tibre le célèbre Piccini, si fécond en opéra *Bouffes* (3), & ont voulu l'opposer au pre-

(1) Voyez la lettre sur l'opéra, &c.

(2) En 1752 on avoit fait venir des Bouffons d'Italie qui jouèrent sur le théâtre de l'opéra tout l'hiver, &, quoique des plus médiocres, acquirent beaucoup de partisans. Il s'ensuivit une guerre si vive entre les deux partis, que le Gouvernement, pour empêcher les suites qu'elle pourroit avoir, crut devoir les renvoyer à Pâques 1733; mais ces ultramontains avoient semé par leur apparition un germe de révolution qui s'est développé insensiblement. Les François ont appris qu'il pouvoit y avoir une meilleure musique que la leur, & le Chevalier Cluck est venu profiter de ces heureuses dispositions.

(3) C'est le terme des amateurs.

mier ; malheureusement la Comtesse du Barri, sous les auspices de laquelle il devoit paroître, ayant été disgraciée, cet étranger a éprouvé des contrariétés, des retards, & pendant ce temps son rival a multiplié ses triomphes, & s'est consolidé dans son nouvel empire. Enfin, arrivé dans cette capitale depuis deux ans, après s'être mis au fait de la langue Française qu'il ignoroit, M. Piccini doit incessamment faire jouer un grand opéra de sa composition. C'est M. Marmontel qui lui a arrangé un ancien poëme (1). Cet Académicien, furieux de voir sa tragédie lyrique de *Cephale & Porcis* (2) bafouée par les Gluckistes, en a conçu contre le chef une antipathie qui a jeté beaucoup d'aigreur entre eux, & l'a déterminé à s'attacher de plus en plus à l'adversaire de celui-ci. De son côté, le Chevalier Gluck ne remarquoit pas sans peine les liaisons de M. Marmontel avec le Musicien Italien; & leurs tracasseries sourdes ont enfin dégénéré en une guerre vive dans laquelle toutes les sociétés prennent un rôle pour ou contre; car le troisième parti, celui de la musique française n'en fait plus un, & ses foibles restes sont obligés de choisir & de se distribuer dans les deux autres.

(1) Le *Roland* de Quinault, réduit en trois actes avec des changemens.

(2) Jouée sans succès en 1775, & remise tout récemment sans beaucoup plus d'enthousiasme. La musique est d'un compositeur François nommé Grétry.

L'adroit Allemand , pour grossir le sien de ses débris , avoit imaginé de remettre en musique *Armide* ; il croyoit déjà flatter les vieillards & autres amateurs de la musique française , en travaillant sur un des poèmes auxquels ils étoient le plus attachés : afin qu'on ne lui reprochât en rien d'éluder la rivalité contre Lulli , il avoit dédaigné de se soustraire aux mutilations faites à la dernière reprise (1) : ne craignant ni les difficultés , ni l'ennui , ni le ridicule , il avoit restitué le beau poème de Quinault dans toute son étendue & son intégrité. Il n'avoit pas voulu omettre une seule de ces chansonnettes simples , ne prêtant guere qu'à des *Pont-neufs* (2) & il avoit prétendu leur montrer qu'au génie pour manier les grandes passions , les peindre , les faire parler & les inspirer , qu'ils lui accorderoient généralement , il savoit joindre le talent de procurer les émotions douces , de rendre les images voluptueuses , de composer ces airs délicieux , chantans , gais & folâtres qui les ravissoient dans les opéra anciens , & que Rameau avoit su perfectionner.

(1) On avoit remis *Armide* en 4 actes , ou plutôt on avoit absolument supprimé le quatrième acte en 1764.

(2) Mot énergique pour caractériser les airs les plus communs , les chansons les plus triviales , dont la police fait régaler de temps en temps le peuple par des aboyeurs gagés exprès , & qui choisissent leur champ de bataille principalement sur le Pont-neuf.

C'est au mois de Septembre dernier (1), qu'a eu lieu la premiere représentation de cet opéra, que M. Gluck assure être celui qui lui a coûté le plus, tant il avoit à cœur de se concilier les Lullistes; mais il n'a pas réussi aussi complètement qu'il s'en flattoit. En admirant certains morceaux de force, des endroits pittoresques & pleins d'énergie, une expression d'harmonie quelquefois sublime, on a trouvé que le compositeur moderne avoit absolument manqué la partie gracieuse, celle du chant, de la mélodie, des airs de ballet; qu'il découvroit plus que jamais son impuissance d'exciter dans l'ame ces affections tendres, ces sensations ravissantes, ce charme inexprimable, attributs distinctifs de son rival, qui produit les plus grands effets par des moyens simples, tandis que lui, avec les plus grands moyens, ne produisoit que peu ou point d'effet. On lui reprochoit enfin, jusqu'à des disparates, des contre-sens marqués entre sa musique & les paroles de Quinault. Jugez, Milord, combien cet échec donnoit d'avantage aux Piccinistes.

M. Marmontel, aujourd'hui le coriphée du parti antigluckiste, & qui, ainsi que je vous l'ai observé, porté là comme malgré lui & par les circonstances seulement, est intéressé à conserver le poste qu'on lui a confié, quelque inepte qu'il soit dans un art où il ne s'est jamais exercé, avoit depuis quelque mois jetté

(1) Le 28 Septembre.

en quelque sorte le gant aux ennemis en répandant une brochure (1) que je vous ferai passer à la première occasion.

Il faut convenir que c'est peut-être ce qu'on a écrit de plus raisonnable sur cette matière. Dans sa dissertation, très-sage & remplie d'excellentes vues, l'Auteur parcourt les époques importantes du bel art de la musique en France; il fait voir comment Lully, dans sa simplicité toujours noble, a su faire parler aux passions leur langage; comment Rameau, en renforçant la méthode de celui-ci, a façonné l'orchestre du théâtre lyrique à l'harmonie la plus savante, & a enrichi les François de ces accompagnemens dont on ignoroit l'avantage & presque la théorie; il en vient au Chevalier Gluck, & en convenant qu'il a produit sur ce théâtre la révolution la plus prompte & la plus inespérée, il en discute les causes & les effets; & il semble donner à entendre que c'est plutôt au charlatanisme & aux intrigues du Musicien, qu'à un enthousiasme vrai & durable qu'il faut l'attribuer. Il ne trouve point déplacés, dans les accès d'une douleur déchirante, les cris arrachés à la nature; mais il ne veut pas qu'on en fasse un usage trop fréquent; qu'on rompe, par saccades répétées & habituelles, l'unité de la phrase harmonique: en un mot, il exige une période oratoire, sans quoi il n'y a point de discours dans l'un ou l'autre genre.

(1) Cette brochure a pour titre : *Essai sur la révolution de la musique en France.*

M. Marmontel va plus loin contre le Chevalier Gluck : il prétend que ce Musicien, aujourd'hui l'idole de Paris, n'a eu aucun succès en Italie ; que sa composition est tout-à-fait opposée au génie de la musique Italienne. Il lui reproche une présomption intolérable : il cite en preuve différentes lettres de cet Allemand, où il regarde successivement chacun de ses opéra comme autant de chef-d'œuvres.

On voit aussi dans cet écrit, que le Chevalier Gluck s'est égayé sur le compte de l'Académicien, & lui en veut de prôner Piccini. Les anecdotes sont très-curieuses & ne font qu'ajouter du piquant à la dissertation : mais elles tiennent à l'ouvrage entier qu'il faut lire, & isolées elles perdroient tout leur intérêt, & même ne seroient pas intelligibles.

Quoi qu'il en soit, le but véritable de cette diatribe est de prévenir en faveur de Piccini. On ne connoissoit encore sa musique qu'à la comédie Italienne (1) ; on annonçoit qu'elle étoit digne de briller sur un plus grand théâtre, & l'on vouloit lui assurer la supériorité sur celle du Musicien Allemand. Celui-ci & ses partisans redouterent les impressions que pouvoit produire un écrit plein de raison & de philosophie. Mais, soit qu'ils ne se sentissent pas en état de réfuter méthodiquement les assertions & le système de M. Marmontel, soit

(1) Spécialement par *la buona Figliola*, opéra comique en trois Actes, que M. Cailhava a traduit & arrangé en François.

qu'ils jugeassent plus sûr d'employer la plaisanterie, ils ne firent qu'escarmoucher contre lui ; ils choisirent le journal de Paris pour leur champ de bataille, & on le persifla pendant long-temps sur cette période musicale, que ses adversaires crurent prêter aux sarcasmes & au ridicule.

Comme des gens de beaucoup d'esprit avoient pris part à la querelle, il en résulta des lettres souvent piquantes où il régnoit beaucoup de gaieté & de sel. Tantôt c'étoit un Gluckiste, qui, se travestissant, sembloit du parti de M. Marmontel, pour mieux le tourner en dérision : tantôt un partisan déclaré de l'Allemand, qui se servant de la figure de l'ironie, n'exaltoit aux nues la brochure que pour mieux en faire valoir l'ineptie & l'absurdité. Une autre fois c'étoit une critique directe de l'ouvrage, pleine de vivacité, de légèreté & de finesse. Puis un chanteur de l'opéra entroit en lice & dévoiloit les mystères, les ruses secrètes du parti picciniste. Un Hermite de la forêt de Senart lui succédoit, & montrait très-sérieusement à M. Marmontel qu'il n'avoit pas le sens commun ; mais la plus cruelle facétie fut celle où l'on faisoit intervenir un certain *Urlubrelu*, qui en opposant jour par jour la recette de Céphale, avec celle de différens opéra du Chevalier Gluck, prouvoit que la salle étoit déserte toutes les fois qu'on jouoit l'un dans sa primeur, & pleine quand on représentoit les autres (1) déjà usés.

(1) Voici quelques-uns de ces rapprochemens :

Après cette comparaison où, toutes égales, quatre représentations de ceux-ci avoient valu plus de 10000 liv. d'excédant que celui-là (1), ce qui étoit frapper dans la partie sensible. M. Marmontel, encore plus avide d'argent que de gloire, le *mauvais plaisant* ajoutoit en l'apostrophant : " Voilà qui est net. Je n'aime » que ce que tout le monde entend, & je me » moque des grandes phrases & de la méta- » physique de vos raisonnemens sur la mu- » sique....

Un Gentilhomme Allemand, sans avoir des argumens *ad hominem* aussi piquans, disserloit très-ingénieusement sur la brochure (2). " C'est, » disoit-il, l'ouvrage d'un Auteur qui fait fort » bien écrire, & qui parle aussi-bien qu'un » homme d'esprit peut le faire, d'un art dont » il n'a ni le sentiment ni la connoissance. Il » n'y a qu'en France qu'on voit cette manie

on donna à l'opéra Céphale, le mardi 3 Juin, & la recette fut à 777 livres. Le vendredi 6, on donna Iphigénie, qui rendit 3265 livres 10 sols. Le dimanche 8, Céphale donna 554 livres, & le mardi suivant 1410 livres 10 sols : le vendredi 13, Alceste produisit 4309 livres 10 sols. Le dimanche 15, Céphale rendit 625 livres 10 sols ; le mardi 17, Alceste rendit 2600 livres ; le vendredi 20, Iphigénie 4480 livres.

(1) La recette de *Procris* étoit de 3357 livres ; & celle d'Iphigénie & d'Alceste de 14665 livres.

(2) L'Allemand est censé écrire une lettre en remerciement à quelque François qui lui avoit prêté *l'Essai sur les révolutions de la musique*.

» de parler de ce qu'on ignore, & c'est une
 » maladie particuliere, sur-tout à vós beaux
 » esprits. La facilité de faire des phrases, d'at-
 » traper, à la pointe de l'esprit, des idées
 » vagues sur toutes sortes d'objets, & de
 » rendre des pensées communes avec des mots
 » choisis & spécieusement arrangés, leur fait
 » croire qu'ils ont vu le fin de tout, & les
 » voilà juges des Peintres, des Architectes,
 » des Musiciens, sans avoir manié jamais le
 » crayon, & sans savoir la gamme.

» Mais il y a parmi les beaux esprits Fran-
 » çois un autre travers de présomption, aussi
 » ridicule & plus grave dans ses effets; c'est
 » celui de mépriser les autres nations, sous
 » prétexte d'une supériorité qui n'est pas prou-
 » vée, & qu'il seroit mal-honnête d'affecter,
 » fût-elle réelle.

» Dans le dernier siecle le Jésuite Bouhours
 » se rendit ridicule pour avoir proposé en
 » problème si un Allemand pouvoit être bel
 » esprit? On s'est moqué de lui dans toute
 » l'Europe, mais en Allemagne on a pris la
 » chose plus sérieusement.

» J'ai vu des bourgeois d'une petite ville
 » de Saxe citer, en haine des François, le
 » mot du Pere Bouhours. J'ai vu dans la der-
 » niere guerre égorger dans un village d'Al-
 » lemagne la moitié d'un petit détachement,
 » par la suite de l'impertinence d'un Officier
 » François, qui s'étoit amusé à contrefaire
 » publiquement les manieres des Allemands.
 » En attaquant cet ancien ridicule, je ne fais
 » que répéter ce que disent depuis long-temps

» tous les bons esprits & gens sensés de vo-
» tre nation.

» Mais l'accusation du Jésuite étoit bien peu
» de chose. Les Allemands pouvoient renon-
» cer sans peine au frivole mérite du bel es-
» prit, qui consiste plus dans la tournure que
» dans les choses. Mais que répondre à ce bel
» esprit François, qui vient disputer aux Alle-
» mands le goût de la musique; qui dit avec
» une fine ironie, que Gluck étoit *célèbre en*
» *Allemagne*; qui parle avec dédain du *goût Alle-*
» *mand*, des *modulations Tudesques*, &c. ? Com-
» ment peut-on ignorer que depuis plus de cent
» ans le goût de la musique, & de la bonne mu-
» sique Italienne, est établi en Allemagne, & ,
» suivant même l'avis de plusieurs gens, que
» le goût Italien s'y est conservé plus pur &
» plus austere qu'en Italie même; qu'on y
» exécute plus de musique Italienne qu'en Ita-
» lie; que les plus grands compositeurs & vir-
» tuoses Italiens y ont passé une partie de
» leur vie; qu'une grande partie des ouvrages
» des Scarlatti, des Viraldi, des Corelli, &c.
» est dédiée à des Princes d'Allemagne; que
» depuis Léopold II jusqu'à Joseph II, les
» Empereurs ont aimé & cultivé la musique,
» ont appelé à leur Cour, protégé & ré-
» compensé, en grands Monarques, les grands
» maîtres de l'Italie; que c'est pour l'Allema-
» gne qu'Apostolo, Zeno & Metastasio ont
» composé la plus grande partie de leurs opéra;
» que les Allemands font au moins après les
» Italiens, le peuple le plus sensible & plus
» exercé à la musique; que dans les places

» de guerre , les villages , les foldats & les
 » payfans même chantent naturellement en
 » parties. Est-ce à un François qu'il convient
 » de parler avec mépris du pays qui a pro-
 » duit les Handel , les Orlando-laffo , les Haffe ,
 » les Bach , les Wagenfeil , les Stamitz , les
 » Toefchi , les Schobert , les Hayden , & tant
 » d'autres compositeurs & virtuofes vivans ,
 » qui font applaudis & recherchés dans toute
 » l'Europe. Les confervatoires d'Italie ont tou-
 » jours été remplis d'Allemands , & c'eft dans
 » l'excellent ouvrage de l'Allemand Fux , que
 » les Italiens apprennent les regles de la com-
 » pofition. Les Allemands auroient-ils donc
 » quelque chofe à envier à cet égard aux
 » François , qui font de tous les peuples ceux
 » qui paroiffent avoir l'oreille la moins mufi-
 » cale , & qui ont été les derniers de l'Eu-
 » rope à adopter le bon goût du chant que
 » les Italiens ont répandu par-tout.

» Ce qu'il y a de remarquable , c'eft que
 » ce n'eft pas feulement le goût , la grace ,
 » le beau chant que notre grand connoiffeur
 » refuse aux Allemands , c'eft le fentiment de
 » l'expreflion & du pathétique ; c'eft-à dire ,
 » de ce dont tous les hommes font juges , &
 » peut-être d'autant meilleurs juges , qu'étant
 » moins rafinés par l'art , & moins fenfibles
 » à ce qui ne va qu'à l'efprit , ils le font
 » davantage à toutes les impreffions de la na-
 » ture. Voyez avec quel air de mépris & de
 » perfiffage l'auteur de l'Effai nous dit que
 » l'Alcefte de Gluck n'a pas été goûté en
 » Italie , où , par parenthefe , il n'a pas été

» joué, mais qu'il passe en Allemagne pour le
 » chef-d'œuvre du pathétique. Ceux qui n'ont
 » pas goûté à Paris les ouvrages de Michel-
 » Ange de l'harmonie font, dit-il, des con-
 » noisseurs délicats, dont l'oreille est accoutumée
 » à la musique Italienne, les admirateurs de Per-
 » golese, de Buranello, de Jomelli. Si notre con-
 » noisseur délicat avoit vu les théâtres de
 » Vienne, de Berlin, de Dresde, de Man-
 » heim, de Stutgard, &c. il sauroit qu'ils ne
 » sont pleins que de gens dont un quart fait
 » fort bien la musique, & qui n'ont entendu
 » de leur vie que la musique de Pergolese,
 » de Buranello, de Jomelli & de leurs égaux,
 » exécutée par les premiers virtuoses du mon-
 » de. Il est singulier que n'ayant jamais vu
 » jouer un opéra Italien, pour avoir entendu
 » estropier dans des concerts assez mauvais
 » quelques airs de quelques grands maîtres,
 » on se croie en état de les juger, &, qui
 » plus est, de les protéger. Ce travers n'étoit
 » pas fait pour un homme d'autant d'esprit que
 » l'Auteur de l'Essai, & il ne convenoit pas
 » de déprimer le goût Allemand à un Auteur,
 » dont plusieurs ouvrages sont traduits & gé-
 » néralement goûtés en Allemagne. »

L'apparition de l'Armide du Chevalier Gluck
 fut le signal d'une guerre littéraire, plus vio-
 lente & plus multipliée, par les renforts sur-
 venus des deux côtés.

M. de la Harpe, devenu en quelque sorte
 l'aide de camp de M. Marmontel, ou plutôt
 son second, a commencé l'attaque par des ob-
 servations sur *Armide*, insérées dans son jour-

nal du 5 Octobre , qu'il a appellées *sa profession de foi en musique*. En y donnant des louanges à l'ouvrage de M. le Chevalier Gluck , il le critique encore plus amèrement.

Ce Musicien , au moins aussi irascible qu'un Poète , fit insérer au journal de Paris , une lettre ironique en son nom à M. de la Harpe ; où , en le remerciant de ses avis , & semblant y souscrire & les regarder comme très-judicieux , il le tourne dans le plus parfait ridicule ; il relève palpablement ses inepties , & lui enseigne à ne point parler de ce qu'il n'entend pas.

On sent bien qu'une pareille épître , très-bien faite & écrite avec l'urbanité Française , ne pouvoit être l'œuvre de l'Allemand. Il avoit derrière lui MM. l'Abbé d'Arnaud & Suard , deux Académiciens propres à prêter le collet aux deux premiers.

Un anonyme riposta , & défendant le Journaliste sérieusement , fit voir à M. Gluck qu'il éludoit la question ; qu'il n'y répondoit nullement ; qu'il s'agissoit de savoir , non s'il falloit refroidir l'intérêt de l'action en se livrant trop à un chant mesuré , compassé , phrasé , dialogué ; mais si , dans un drame lyrique , il n'étoit pas plus souvent besoin d'une musique régulière & périodique , que des élans , des écarts & des accès convulsifs propres à exprimer les grandes passions. Il prétendit , au contraire , que ces morceaux hachés de fougue & de délire ne devoient être que très-rares , comme les mouvemens violens du cœur humain qui les produisent.

Alors

Alors M. le Chevalier Gluck ne se sentant pas assez fort pour un combat littéraire en règle , quitta la plume , ou plutôt ses partisans impatients de s'élancer eux-mêmes dans la carrière , & de n'être plus gênés par son simulacre , l'engagerent à implorer lui-même leur secours ; ce qu'il fit.

Bientôt parut la *Réponse de l'anonyme de Vaugirard* , très-longue , mais très-bien raisonnée , très-bien écrite , se faisant lire avec plaisir , & par des argumens spécieux établissant la supériorité de la musique de M. Gluck sur la musique Italienne.

Cette réponse fut accompagnée ou suivie d'une facétie , intitulée , *Profession de foi en musique , d'un amateur des beaux arts , adressée à M. de la Harpe*. C'étoit une parodie où l'on plaisantoit cet Académicien sur le ton dogmatique de l'article de son journal , origine de toute la querelle. On prétendoit ainsi en foudroyant d'une part ses assertions avec l'avantage d'un homme consommé dans un art sur un ignorant qui ne peut qu'y balbutier , l'exposer de l'autre à la risée de la foule des amateurs par le ridicule dont on le couvroit complètement (1).

Le parti adverse , accablé par ces écrits pleins de sel , de goût & de raison , se contenta d'abord de relever une ineptie historique de

(1) On pourroit joindre à cette facétie la *lettre d'un ignorant en musique* à M. de la Harpe , insérée à N^o. 305 du journal de Paris , autre persiflage plus court & non moins piquant.

l'anonyme de Vaugirard. Il reprit ensuite un peu haleine & se permit une plaisanterie , où il y avoit quelques sarcasmes assez bons , mais en général lourde & sans gaieté. Ces Messieurs voyant que leur prose ne leur réussissoit pas , eurent recours aux vers : ce nouveau moyen eut plus de succès : ils firent rire par le vaudeville suivant. Il étoit adressé à l'anonyme de Vaugirard , ce champion infatigable du Chevalier Gluck (1).

Je fais , Monsieur , beaucoup de cas
De cette science infinie ,
Que , malgré votre modestie ,
Vous étalez avec fracas ,
Sur le genre de l'harmonie
Qui convient à nos opéras ;
Mais tout cela n'empêche pas
Que votre Armide ne m'ennuie ,

Armé d'une plume hardie ,
Quand vous traitez du haut en bas
Le vengeur de la mélodie ,
Vous avez l'air d'un fier-à-bras ;
Et je trouve que vos débats
Passent , ma foi , la raillerie :
Mais tout cela n'empêche pas
Que votre Armide ne m'ennuie .

(1) On fait aujourd'hui que cet anonyme est M. Suard , mais qui , peu connoisseur en musique , se faisoit souffler par l'Abbé d'Arnaud son ami , & se piquant d'entendre parfaitement la théorie de l'art.

(195)

Votre style est plein d'embarras ;
De vos Peintres la litanie ,
Sur leurs talens votre fatras ,
Sont une vaine rapsodie ,
Un orgueilleux galimathias ,
Une franche pédanterie :
Et tout cela n'empêche pas
Que votre Armide ne m'ennuie.

Le fameux Gluck , qui dans vos bras ,
Humblement se jette & vous prie (1) ,
Avec des tours si délicats ,
De faire valoir son génie ,
Mérite , sans doute , le pas
Sur les Amphions d'Aufonie ;
Mais tout cela n'empêche pas
Que son Armide ne m'ennuie.

Pour ne laisser aucune sorte d'armes inutile ,
les partisans du Chevalier Gluck chanfonnerent aussi M. de la Harpe , mais toujours avec le désavantage des rieurs en second.

La facétie étoit intitulée : *Vers d'un homme qui aime la musique & tous les instrumens , excepté la Harpe.*

J'ai toujours fait assez de cas
D'une savante symphonie ,
D'où résulteroit une harmonie
Sans effort & sans embarras :

(1) Ceci est relatif à une lettre du Chevalier Gluck se retirant de la lice & invitant l'anonyme de Vaugirard d'y entrer pour lui.

De ces instrumens hauts & bas ;
 Quand chacun fait bien sa partie ;
 L'ensemble ne me déplait pas ;
 Mais , ma foi , la Harpe m'ennuie.

Chacun a son goût ici bas :
 J'aime Gluck & son beau génie ;
 Et la céleste mélodie
 Qu'on entend à ses opéras.
 Mais faut-il que je vous le die ?
 La période & son fatras
 Pour mon oreille ont peu d'appas ;
 Et sur-tout la Harpe m'ennuie.

A ces vers on avoit joint une lettre comme servant de supplément à leur foiblesse. On y reprochoit à M. de la Harpe de joindre à une grande ignorance de la matiere dans cette dispute , beaucoup de présomption , de fatuité , & sur-tout un très-mauvais ton.

Ce qui acheva d'humilier ce petit coriphée , ce fut une ânerie d'autant plus grave , qu'elle n'étoit plus en musique , mais dans un genre relatif à ses fonctions : il s'agissoit d'un mot grec , dont il avoit mal formé l'étymologie. Sentant tout l'avantage qu'en tireroient contre lui ses ennemis , il prit le parti de gagner de primauté & de se dénoncer lui-même au public.

Ce fut le dernier mot du Journaliste , qui , convaincu trop tard de l'inégalité du combat , fit retraite. Ses adversaires continuerent à le battre encore avec acharnement par plusieurs écrits , dont le dernier étoit la *Lettre d'un Ser-*

pent de village ; qui dans son patois le railloit très-finement sur son audace impertinente , ne sachant pas une note de musique , de vouloir différer sur cet art & donner des leçons au plus grand compositeur de l'Europe. Il lui offroit son secours ; il lui apprenoit qu'il y a trois clefs dans la musique & l'engageoit à s'adresser à lui ou à ses enfans de chœur , qui au besoin lui enseigneroient également la gamme.

En rendant , Milord , toute la justice due au talent divin du compositeur Allemand , je ne puis m'empêcher de lui reprocher une conduite indigne d'un homme de génie , des cabales sourdes , des ruses puériles pour se faire louer , exalter à outrance & mendier des suffrages jusque chez l'étranger (1) ; un esprit de jalousie & de tracasserie peu délicat sur les moyens d'atténuer , de dénigrer le mérite de ses concurrens : enfin , un despotisme tyrannique , avec lequel il voudroit occuper la scène exclusivement. C'est avec d'autant plus de regret que je me vois obligé de reconnoître ces défauts & ces foiblesses dans ce grand homme , que je suis son partisan ; je lui trouve beaucoup de ressemblance avec notre *Handel* (*), & je doute que M. Piccini puisse sou-

(1) C'est ainsi qu'on a affecté d'insérer au journal de Paris, une lettre qu'on a jugé fabriquée dans cette capitale par les précautions même de l'Auteur pour en assurer l'authenticité. Elle est écrite par M. Carlo-Cassio, Secrétaire de la direction de l'opéra de Milan, & datée du 30 Août dernier.

(*) Allemand d'origine, mais qui, transplanté de

enir la concurrence. C'est le mois prochain décidément qu'elle doit avoir lieu , & je vous en parlerai si l'événement fait assez de sensation pour le mériter , & si je ne suis pas entraîné par le cours d'autres faits plus importants qui se préparent & redoublent mes alarmes.

De Paris , ce 18 Décembre 1777.

bonne heure dans la Grande-Bretagne , est regardé par les Anglois comme le fondateur chez eux de la musique nationale. *Note de l'Editeur.*



L E T T R E IX.

*Nouvelle réquisition du Vicomte de Stormont.
Réponse de la Cour de Versailles. Défaite
de Burgoyne. Démarches de la Cour de
Londres auprès de M. Franklin. Instances
de celui-ci auprès de la Cour de Versailles.
Mouvemens dans la Marine de France &
dans ses Colonies.*

ASSURÉMENT, Milord, si les principales fonctions d'un Ambassadeur consistent dans un espionnage obscur & non interrompu de toutes les démarches de la nation chez laquelle il réside, le Vicomte de Stormont remplit les siennes avec un zèle infatigable, dont il y a peu d'exemples; &, à en juger par le nombre & l'exactitude de ses émissaires, il doit répandre l'or avec grande profusion : il en a dans tous les ports du Royaume, dans tous les magasins, dans tous les comptoirs; il ne s'arme pas un navire qu'il n'en soit instruit; qu'il ne sache le nom du propriétaire, la nature de sa cargaison, sa jauge, & son encombrement, sa destination sur-tout, vraie ou supposée. Le mois dernier encore (1) il a remis un mémoire au Ministre des affaires étrangères à Versailles contenant une liste énorme des

(1) Le 3 Novembre.

bâtimens chargés clandestinement, dont quelques-uns déjà partis pour l'Amérique septentrionale, & dont le plus grand nombre se dispose à partir, & il a accompagné son office de circonstances détaillées à ne laisser aucun doute qu'il ne fût parfaitement instruit (1) : il y a joint une seconde liste des armemens que les Américains préparoient en France, & des ventes qu'ils y avoient faites publiquement de

(1) Voici ce qui transpire des principales articulations du mémoire. « Il y a à Rochefort un vaisseau
 » de 60 pieces de canons, & à l'Orient un vaisseau
 » des Indes percé pour 60 canons. Ces deux vais-
 » seaux sont destinés pour l'usage des rebelles. Ils
 » seront chargés de différentes marchandises, & fré-
 » tés par MM. Chaumont, Holcen & Sabatier. Le
 » Vaisseau *l'Heureux* est parti de Marseille, sous un
 » autre nom, le 26 Septembre. Il va en droiture à
 » la nouvelle Hampshire, quoiqu'il prétende aller
 » aux Isles. On y a permis l'embarquement de trois
 » mille fusils & de deux mille cinq cens livres de
 » soufre, marchandise aussi nécessaire aux Améri-
 » cains qu'elle est inutile dans les Isles. Ce vaisseau
 » est commandé par M. Lundi, Officier François de
 » distinction, ci-devant Lieutenant de M. de Bou-
 » gainville. *L'Hypopotame* appartenant au Sieur Beau-
 » marchais, doit avoir à son bord quatorze mille fu-
 » sils & beaucoup de munitions de guerre pour l'u-
 » sage des rebelles. Il y a environ 50 vaisseaux
 » François qui se préparent à partir pour l'Amérique
 » septentrionale, chargés de munitions de guerre,
 » & de différentes marchandises, pour l'usage des re-
 » belles. Ils partiront de Nantes, de l'Orient, de
 » St. Malo, du Havre, de Bordeaux, de Bayonne
 » & de différens autres ports. Voici les noms de
 » quelques-uns des principaux intéressés : M. Chau-
 » mont, M. Mention & ses Associés, &c. »

leurs prises depuis les défenses de la Cour. Qu'est-il résulté de ces dénonciations ? On y a répondu que si, sur une aussi grande étendue de côtes que celles qui bordent la France, on n'a pu prévenir quelques contraventions aux ordres expédiés, la promptitude avec laquelle on s'est empressé d'y remédier, dépose de la sincérité des assurances du Ministère & de la bonne foi avec laquelle Sa Majesté entend qu'elles soient observées ; que M. l'Ambassadeur d'Angleterre doit en trouver une preuve palpable dans la célérité avec laquelle on a dépêché des couriers par-tout où il l'a désiré, & des suites effectives qu'ont eu ces messages, suites si heureuses, que la Cour de Londres n'avoit pu s'empêcher, dans son premier mouvement de reconnoissance, d'en témoigner sa satisfaction, & même de faire exalter dans les papiers publics étrangers les complaisances de la Cour de Versailles (1).

Quant à la demande précise du Lord Stormont, que l'on rendit à l'Angleterre, d'autorité & sans examen, les prises que les Américains ameneroient dans les ports de France, on lui a déclaré que cela n'étoit pas possible, parce que si le Roi se prêtoit à cette insinuation, il exposeroit ses sujets à être inquiétés dans leur commerce par ces mêmes corsaires qui, n'ayant plus rien à ménager, useroient

(1) Sur-tout dans les gazettes de New-York, comme vous l'avez pu remarquer, Milord, si vous les lisez.

de représailles , en sorte que les François se trouveroient dans une condition pire que les Anglois , & déjà exposés à leurs vexations , éprouveroient encore celles de leurs ennemis.

On partoît de là pour requérir de nouveau que la Grande-Bretagne fit droit aux plaintes déjà portées , & qui s'accumuloient tous les jours en plus grand nombre. On administroit un mémoire non moins circonstancié de griefs remontant jusqu'à 1774, griefs non-seulement commis en Europe & aux Antilles , mais en Afrique & jusque dans l'Inde ; griefs humilians , puisqu'on avoit articulé des visites faites par des Patrons Anglois sur des bâtimens François (*), ce qui bleffoit également la dignité du Souverain & les intérêts de la nation. Enfin , on revenoit sur le *Thamas Kouli-Kan*, navire du Havre (1), enlevé par un vaisseau de guerre Anglois presque à la sortie du port , quoique sa cargaison ne consistât qu'en marchandises innocentes , & déjà réclamé inutilement par le Marquis de Noailles , qui avoit démontré , indépendamment des vexations de l'espece la plus criante exercées par le Capi-

(*) Pour entendre ceci , il faut savoir que la navigation Angloise étant troublée par les corsaires Américains , la Cour de Londres avoit autorisé les navires marchands à s'armer , afin de pouvoir se défendre en cas d'attaque ; mais non pour appeller & visiter les navires étrangers. (*Note de l'Editeur.*)

(1) Parti au mois d'Octobre dernier , & arrêté dans le golfe de Gascogne par le vaisseau Anglois le *Hector*.

tain capteur , duquel il avoit demandé justice ; que cette détention étoit illégale de toutes les manieres.

Il étoit déjà facile de juger , Milord , par cette réponse circonspecte , mesurée , remplie de promesses amicales , mais en même temps d'équivoques , de restrictions , de détours par lesquels on se ménageoit d'avance le moyen de les éluder , qu'on ne desiroit que gagner du temps & attendre les événemens. Enfin , la France triomphe , & en voici un décisif : la capitulation du Général Burgoyne (*). O Varus , rends-moi mes légions ! s'écrioit douloureusement Auguste , dans une circonstance aussi désastreuse ; mais dont les suites ne pouvoient être aussi funestes : ô Burgoyne , rends-moi mes braves , mes fideles Anglois , devroit s'écrier aujourd'hui George trois dans un désespoir encore plus grand , si l'on ne lui dissimuloit l'excès du mal & la honte d'une semblable défaite. Elle fait depuis un mois l'entretien des Parisiens ; on la compare aux fourches caudines , avec cette différence pourtant que les Romains & les Carthaginois étoient deux peuples également exercés , également

(*) Le 16 Octobre le Général Burgoyne attaqué dans son camp de Saratoga par les Généraux Américains Gates & Arnold , & forcé de l'abandonner , n'a eu d'autres ressources que de capituler & de se rendre prisonnier de guerre avec tout son corps , composé de 2442 Anglois , 2198 Brunswickois , 1400 Américains & Canadiens , en tout 6040 hommes. Le total de l'armée au départ de Quebec se montoit à 10000 hommes environ. (*Note de l'Editeur.*)

habiles dans le métier des armes , au-lieu que l'Annibal des Américains ne commandoit qu'une milice nouvelle dont son adversaire faisoit si peu de cas qu'il avoit dit en plein Parlement : *qu'à la tête de cinq mille hommes il voudroit traverser tout le continent de l'Amérique , sans rencontrer d'opposition.*

Je n'examine point ici , Milord , si le Général Anglois , qui avoit tenu un propos si présomptueux , si insolent , est coupable en cette conjoncture ; s'il a fait des fautes contre son métier , & de quelle nature elles sont ; je veux qu'il ait manœuvré avec le plus grand savoir ; j'admire , comme il le desire , *la magnanimité des Officiers qui formoient le conseil auteur de la reddition , & qui , dans une position pareille , ont dicté les conditions du traité , au-lieu de se soumettre à celles qui étoient offertes (*)*. Mais j'admirerai encore plus la grandeur d'ame & la sublime modestie du triomphe des Américains sur des ennemis qui ne leur avoient malheureusement pas donné l'exemple de la modération & de l'humanité ; j'exalterai la générosité avec laquelle ils les ont nourris avant même qu'ils fussent leurs prisonniers , & Gates donnant à dîner à Burgoyne sur une table sans nappe , formée de deux ais posés sur des tonneaux , où l'on ne comptoit que quatre plats pour tous les convives , & du Rum mêlé avec

(*) Propres termes de la lettre du Général Burgoyne au Lord Germaine , datée d'Albany le 20 Octobre 1777. (Note de l'Editeur.)

de l'eau sans sucre pour boisson, me paroît jouer un rôle infiniment supérieur à celui de son rival, publiant après la prise de Ticonderago au bruit du canon & des décharges de la mousqueterie de l'armée une proclamation empoulée, où il se félicite de la rapidité de ses succès, & annonce avec assurance ses progrès futurs.

Ce n'est donc plus à une canaille de lâches rebelles, à des hordes indisciplinées, que nous avons affaire ; ce sont des troupes aguerries qui valent bien les Anglois ; ce sont des Généraux qui ont plus de tête & de combinaison que les nôtres ; en un mot, ce sont des hommes libres attaqués par des esclaves : & voilà que commence à s'accomplir la prédiction de l'Ecrivain philosophe que je vous ai cité (1). La conséquence naturelle à tirer de tout ceci, c'est que si nous n'avons pu les foumettre en les surprenant dans le premier moment ou sans armes, sans soutien, sans expérience, ils n'avoient pour défense que leur enthousiasme ; nous ne pouvons nous flatter de réussir aujourd'hui qu'ils connoissent toutes leurs forces, qu'ils reçoivent des secours de toutes parts & que la France les recrute, sinon ouvertement, du moins tacitement, de Soldats, d'Officiers & même de Généraux : ainsi cette guerre que vous & moi, Milord, regardions jusqu'à présent comme dénaturée &

(1) Voyez le paragraphe extrait de la gazette de Cleeves dans la lettre sur *les Insurgens*, &c.

barbare, nous paroît aujourd'hui extravagante & absurde.

Lord North commence à le sentir ; mais son amour-propre l'empêche de reculer en face de l'opposition ; il prend des voies basses & détournées qui , si elles ne réussissent , au moins ne le compromettent pas. Je sais qu'il a envoyé des émissaires secrets à Paris pour y sonder M. Déane & Franklin , & qu'il recherche aujourd'hui ces personnages dont il a mis à Londres la tête à prix. Il leur a fait proposer la paix avec une coalition contre la Couronne de France , qu'il leur a représentée comme l'artisan des malheurs des deux peuples , & dont tous deux sous ce point de vue , étoient également intéressés à se venger. J'ignore ce qui en arrivera ; ou plutôt il est aisé de juger que ces Commissaires Américains vont s'en prévaloir pour presser le Ministère de Versailles de s'expliquer, de se déclarer & de reconnoître ouvertement leur indépendance. Vous devinez encore plus facilement, Milord, quelle sera la réponse , & certainement il n'y a pas à hésiter entre l'alternative ou de se lier avec l'Amérique , au risque d'avoir la guerre contre l'Angleterre , si celle-ci est assez folle pour l'entreprendre , ou de voir infailliblement se réunir contre elle l'Angleterre & l'Amérique. De toute façon voici le moment critique arrivé : il faut , malgré la dextérité de son négociateur , que la France ne tergiverse plus , qu'elle opte & se décide à la face de l'Europe.

Ce qu'il y a de sûr , c'est que M. Franklin n'a jamais été si serein : c'est ce qu'observe-

rent ses confreres à la rentrée de l'Académie des Sciences (1), cérémonie publique où il assista pour la premiere fois depuis son arrivée; peut-être avoit-il dès lors l'espérance fondée du sort de Burgoyne. Au reste, les témoignages les plus flatteurs de l'admiration de l'assemblée qui l'applaudit avec cet enthousiasme qu'occasionne toujours la vue d'un grand homme, auroient suffi pour lui donner cet air satisfait. Il s'étoit montré le vendredi précédent à l'opéra, où il n'avoit pas encore paru, du moins publiquement. Cette affectation, le choix du jour qui est un jour brillant & d'apparat, le peu de goût qu'a ce vieillard grave & philosophe pour un semblable spectacle, tout a fait présumer que c'étoit de convention avec le Ministère; il avoit été également applaudi de cette autre sorte de spectateurs galans & frivoles; mais le thermomettre le plus infailible de l'excellente température de ses négociations, c'est qu'il cause maintenant volontiers des affaires de sa patrie sur lesquelles il étoit si réservé. Il dit hautement que la conquête du siege du Congrès (*) est une maladresse du Général Howe, que ce n'est pas lui qui a pris Philadelphie, que c'est Phila-

(1) M. Franklin est membre de l'Académie des Sciences en qualité d'*Affocié étranger* de 1772. Cette Académie a deux rentrées publiques, l'une après pâques, & l'autre à la St. Martin. Celle dont il s'agit a eu lieu le 12 Novembre.

(*) Philadelphie, évacuée le 26 Septembre.
(Note de l'Editeur.)

delphie qui l'a pris ; qu'entouré de forts ennemis , n'ayant point la communication par la rivière libre , il faudra ou qu'il l'évacue à son tour , ou qu'il soit *burgoynisé* (1).

M. Franklin est accueilli aujourd'hui assez publiquement des Ministres ; il a des conférences directes avec eux , ce qui met le Vicomte de Stormont dans une posture très-embarrassante. Sa Cour l'a suivant l'usage , probablement instruit des négociations secrètes entamées avec ce dernier & ses collègues ; il auroit conséquemment mauvaise grace à paroître s'opposer à celle que les Américains ont avec le Gouvernement de France. Il faut donc qu'il ferme les yeux sur ces allées & venues ; il a d'ailleurs baissé beaucoup le ton. L'étourderie du Lord Suffolk en est cause , & lui a fait faire une démarche peu compatible avec son arrogance ordinaire. Le discours de ce Seigneur prononcé en Parlement , le jour de sa rentrée (*), où il semble prendre à tâche

(1) C'est un mot francisé par les persifleurs de ce pays-ci.

(*) Le 20 Novembre , le Lord Suffolk répondoit au discours de Lord Chatam en faveur des Américains. " Il disoit : Le noble Lord nous propose une
 „ cessation d'hostilités , & nous livre à la merci de
 „ nos sujets rebelles : a-t-il donc oublié ce qui s'est
 „ passé à Staten-Island lorsque les Députés du Con-
 „ grès répondirent à nos propositions , qu'ils n'a-
 „ voient à entendre à aucune , à moins qu'avant
 „ tout , nous ne reconnussions l'indépendance des
 „ Colonies ; à moins que nous ne traitassions avec
 „ elles comme avec un Etat souverain représenté

d'outrager & de déprimer la nation Françoisé; avoit révolté plusieurs Militaires François; on parloit même d'un plus indigné (1) qui avoit envoyé un cartel à l'Orateur; où il le sommoit de se trouver à Ostende à un jour désigné. L'Ambassadeur de S. M. Britannique ayant instruit sa Cour du mauvais effet que produisoit l'agression du Lord Suffolk, en a vraisemblablement reçu ordre de désavouer le discours, d'en rejeter tout l'odieux sur les novellistes & les traducteurs; car il a eu une explication à cet égard non-seulement à Versailles, mais encore avec différens Seigneurs des plus piqués, & sur-tout avec le Maréchal de Biron, chez lequel il est souvent. On a été assez sa-

„ par le Congrès : cette seule réflexion renversée à
 „ mon avis tous les projets de conciliation. Le no-
 „ ble Lord a fait l'éloge le plus pompeux des Amé-
 „ ricains, de leur cause & des Officiers qui servent
 „ dans l'armée rebelle; il marque, au contraire, le
 „ plus parfait mépris pour les troupes étrangères
 „ qui servent dans les nôtres; il blâme le parti que
 „ nous avons pris d'employer des étrangers; & il
 „ applaudit la même conduite dans les rebelles qui
 „ emploient des François, tandis que nous em-
 „ ployons des Allemands; je ne fais mais, pour
 „ mon compte, je ne vois de différence dans le
 „ partage que celle qui résulte de *la supériorité de*
 „ *courage & de talent militaire.* On regarde les Alle-
 „ mands comme étant d'aussi braves foldars qu'on
 „ en puisse trouver en Europe; je pense que peu
 „ de personnes *en diront autant des soldats François,*
 „ ou prétendront persuader qu'ils égalent en rien les
 „ Allemands... „ (Note de l'Editeur.)

(1) M. le Comte Turpin de Crissé, Maréchal de camp.

tisfait dans le public de sa conduite en cette occasion, & sans doute la Cour de France a arrangé l'affaire & empêché le Chevalier de la nation de donner suite à son défi. Bien des gens qui ne sont pas instruits du dessous de cartes, ont conclu de cette démarche que les deux Gouvernemens étoient disposés à continuer à vivre en bonne intelligence ; & en effet, jusqu'à l'instant de l'épouvantable nouvelle qui a totalement changé la face des affaires, celui de France avoit soutenu son plan de conciliation & de complaisance apparente pour celui de Londres, non-seulement en Europe, mais en Amérique.

Ce qui s'est passé à Nantes, dans le courant d'Octobre, est une preuve de ma première assertion, & d'autant plus frappante, que les Insurgens y fourmillent plus qu'en aucun autre port. Il y en a de trois espèces : d'abord les Agens des colonies unies traitant pour elles & à la tête de leurs affaires, & les chefs de leurs diverses maisons de commerce & compagnies faisant celles de leurs commettans ou les leurs propres ; ensuite des habitans de l'Amérique Angloise venus résider en ce port avec leurs femmes & leurs enfans, en attendant l'issue favorable ou funeste de la guerre ; enfin leurs partisans, parens, amis d'Angleterre qui ont préféré de s'expatrier pour n'être pas exposés aux persécutions qu'ils éprouvoient ou redoutoient dans leur pays. C'est à la face de tant de témoins que, sur une représentation du Lord Stormont, on a voulu faire un exemple éclatant d'impartialité &

d'exactitude à tenir les promesses. Un moyen de fraude des corsaires insurgens, sinon suggéré, au moins toléré par les Commandans des ports, étoit de répartir leurs équipages en nombre égal sur les prises, d'y arborer leur pavillon & d'entrer ainsi masqués sous prétexte de besoin, & dans le fait pour vendre leurs cargaisons clandestinement. Des capteurs de cette espece ayant eu la gloriole d'entrer à Nantes avec le pavillon Anglois flottant sur leurs prises, on n'a pu fermer les yeux sur cette contravention trop manifeste : il est venu ordre de la Cour de saisir les cargaisons déjà vendues, & sur la réclamation des Capitaines, elle a renvoyé la question à décider à l'Amirauté, qui, suivant l'attribut de la Justice en France, a mis la main dessus & confisqué le tout au profit du Roi. Nouveau sujet de réclamation de la part de l'Ambassadeur Britannique, qui, regardant ce jugement comme un jeu joué, pour rendre le tout aux acheteurs & éluder l'effet de ses plaintes, exigeoit au nom de sa Cour que les cargaisons ou le prix de la vente fussent remis aux propriétaires Anglois. J'ignore ce que ceux-ci obtiendront ; mais il y a grande apparence que la défaite de Burgoyne en Amérique leur fera perdre ce procès en France, vu le refroidissement de cette Cour & les liaisons plus étroites qu'elle va contracter avec la République naissante.

Suivant ma lettre du mois de Septembre sur cette matiere, Milord, on se battoit aux Antilles, on s'y faisoit une guerre anticipée,

lorsqu'on se raccommodoit & se donnoit en
 Europe des protestations d'amitié. Aujourd'hui
 c'est l'inverse & la distance des lieux occa-
 sionne ces contradictions; preuve la plus évi-
 dente que la France n'a pas eu jusqu'ici un
 plan fixe , & varioit avec autant d'instabilité
 que les événemens. Vous en jugerez encore
 mieux sur le rapport des lettres mêmes qui
 me sont arrivées à différentes époques. On di-
 soit dans celles de plus ancienne date : « De-
 „ puis l'installation des nouveaux Gouver-
 „ neurs , la liaison avec les Insurgens n'est
 „ plus aussi libre; ils ont eu des instructions
 „ qui les obligent d'être extrêmement circonf-
 „ pects. Il est vrai , ce n'est qu'extérieur ,
 „ comme dans les ports de mer en France.
 „ Les corsaires américains , au moyen de la
 „ chasse infatigable que donne aux Anglois
 „ M. de l'Archantel , continuent d'entrer à
 „ St. Domingue & à la Martinique; ils y de-
 „ mandent les secours que permet le droit des
 „ gens & qu'exige l'humanité ; puis y restent
 „ sous un prétexte ou sous un autre ; mais
 „ ils ont soin de vendre avant en mer , ou
 „ dans des quartiers éloignés , leurs cargai-
 „ sons : ils arrivent vuides & dès-lors ne
 „ doivent plus être aussi suspectés ; ils font
 „ cependant , pendant cet intervalle , leurs né-
 „ gociations pour les marchandises en échan-
 „ ge , & se retirent pour charger à l'écart
 „ avec la même clandestinité ; ainsi il n'y a
 „ rien à dire , quoiqu'il soit impossible que les
 „ chefs & sur-tout les frégates garde-côtes
 „ n'arrêtaient ces interlopes & ne surpris-

„ sent quelqu'un en fraude, s'ils le vouloient
 „ bien sincèrement & bien efficacement.

» Cela se confirme encore mieux par le fait
 „ des Flibustiers de ces mêmes colonies, fai-
 „ sant construire, équiper & armer des cor-
 „ saires pour aller contre les bâtimens An-
 „ glois. Ils ont grand soin d'avoir des lettres
 „ de marque du Congrès; que leur expédie à
 „ la Martinique M. Bingham son Agent; ils
 „ ont aussi une partie des gens de l'équipage
 „ reconnue naturels des colonies unies, afin
 „ de n'être pas traités comme forbans, autre
 „ manœuvre contre laquelle on ne peut éta-
 „ blir de collusion de la part des Gouver-
 „ neurs, quoiqu'il soit encore moralement im-
 „ possible qu'elle s'exécût sans leur autori-
 „ sation.

» Au reste, la bonne intelligence, trou-
 „ blée par quelques hostilités respectives des
 „ frégates de la marine royale & auxquelles
 „ on a remédié, n'en subsiste pas moins au
 „ dehors entre les chefs des colonies & les
 „ nôtres. M. le Marquis de Bouillé en reve-
 „ nant de faire sa tournée à la Guadeloupe (1),
 „ est passé à la Dominique (*) pour y visiter
 „ le Gouverneur qui l'a parfaitement bien ac-

(1) Le Gouverneur de la Martinique, en sa qua-
 lité de Gouverneur des Isles du Vent, a une sorte de
 suprématie sur les Gouverneurs des autres Isles com-
 prises sous cette dénomination.

(*) Isle Angloise située entre la Martinique & la
 Guadeloupe. *Note de l'Editeur.*

» cueilli & l'a reçu avec toutes sortes de
» démonstrations d'amitié.

» Avant de terminer, il faut vous obser-
» ver que le commerce entre les Insurgens
» & les colonies Françoises ne se fait guere
» que , comme dans l'origine des sociétés ,
» par des échanges de marchandises. Ils nous
» apportent beaucoup de choses nécessaires
» pour nos constructions & radoub , & nous
» ne cessons de leur fournir des munitions
» de guerre.

» Tout cela n'est pas trop loyal ; mais le
» Gouvernement ne pouvoit non plus empê-
» cher que les habitans des Isles , irrités par
» les déprédations qu'ils éprouvoient de la
» part des Anglois depuis leur guerre avec
» les Colonies unies , & séduits par l'appas
» d'un gain considérable , seul capable de les
» dédommager de ces vexations , n'établissent
» des relations fort étendues avec le continent
» de l'Amérique septentrionale ; & il étoit dans
» la nature des choses que ces relations don-
» nassent lieu à des abus. Il suffit que le Roi
» ne les autorise pas de sa protection ouver-
» te , qu'il y remédie autant qu'il est en son
» pouvoir & que les Officiers commandans
» prennent des mesures extérieures assez effi-
» caces pour ne pas mettre la Cour de Lon-
» dres dans le cas d'une rupture ; car elle a
» pour le moins autant d'intérêt de fermer les
» yeux sur ce qu'elle peut tolérer , sans trop
» se compromettre aux yeux de la nation.
» Que les Howe battent bien ses sujets ré-
» voltés , & les ordres du Gouvernement Fran-

„ çois à nos Généraux deviendront plus fé-
 „ veres à mesure. Ils sont le thermometre le
 „ meilleur suivant lequel nous apprécions les
 „ nouvelles de ces contrées, & ce thermo-
 „ metre est très-variable....

Dans mes lettres plus récentes, c'est-à-dire,
 du commencement d'Octobre, on m'écrivoit
 du Fort-Royal de la Martinique : “ Notre Gou-
 „ verneur actuel, le Marquis de Bouillé, fait
 „ exécuter ses instructions rigoureusement, &
 „ ne laisse séjourner les bâtimens des Insur-
 „ gens que 24 heures dans les ports & rades
 „ de cette Isle. Un corsaire qui n'étoit pas inf-
 „ truit de la nouvelle police, ayant amené
 „ une prise de 500 noirs au fort St. Pierre,
 „ a été obligé d'appareiller sans pouvoir rien
 „ vendre de sa cargaison. Il est vrai qu'il est
 „ allé dans une autre partie de la côte, où,
 „ suivant la convention faite avec les habi-
 „ tans, ceux-ci se sont trouvés & ont acheté
 „ tous les esclaves en très-peu de temps : le
 „ bon marché en a procuré le débit. Un Ne-
 „ gre qui coûte d'ordinaire 1500 livres de
 „ notre argent (1) étoit livré pour 700 ; ce
 „ qui fait un grand avantage pour les habi-
 „ tans, mais nous a emporté beaucoup de
 „ numéraire.

„ M. de Bouillé a fait surprendre & inter-
 „ cepter plusieurs canots chargés de pareils
 „ achats ; il y a mis beaucoup d'éclat pour
 „ que le bruit en parvînt aux oreilles des

(1) C'est-à-dire, 1000 livres, argent de France.

„ Gouverneurs Anglois , & du reste ces con-
 „ fiscations n'ont pas eu de suite , & l'on a
 „ rendu leurs noirs aux acquéreurs.

On disoit dans une autre lettre : “ Il faut
 „ que notre Gouverneur ait reçu des ordres
 „ plus sévères de sa Cour concernant les In-
 „ surgens ; car voici ce qui vient d'arriver.
 „ Un corsaire Américain de 18 canons étoit
 „ parti le 9 Septembre , sans avoir pu com-
 „ pléter son équipage à 120 hommes ; il n'en
 „ avoit que 80. Pendant tout son séjour il
 „ avoit eu à bord deux Factionnaires Fran-
 „ çois , pour qu'il ne pût recevoir personne
 „ de notre nation. On la visita à son départ ,
 „ & M. le Commandeur de Dampierre , com-
 „ mandant le *Prothée* , n'en donna pas moins
 „ ordre à l'*Amphytrite* de l'accompagner , com-
 „ me pour l'escorter. M. de Jussaud , qui com-
 „ mande cette frégate , ayant vu dans la mer
 „ l'Américain mettre sa chaloupe à la mer ,
 „ tira un coup de canon & fit venir le Ca-
 „ pitaine à son bord , pour lui rendre compte
 „ de cette manœuvre. Il s'excusa & prétendit
 „ que c'étoit pour des provisions qui lui man-
 „ quoient ; ce qui n'empêcha pas M. de Jus-
 „ faud de le ramener dans la rade , & tout
 „ l'équipage fut configné à bord , à l'except-
 „ tion du Capitaine & de deux hommes seu-
 „ lement , auxquels il fut permis de sortir
 „ pour les affaires du navire. On en retira
 „ 35 hommes étrangers , & il ne put repar-
 „ tir que le 15 , toujours avec la même es-
 „ corte. „

„ Sur les plaintes des Gouverneurs des co-
 „ lonies

„ Ionies Angloises , que nos Flibustiers gé-
 „ noient beaucoup le commerce de leur na-
 „ tion , sous prétexte de lettres de marque du
 „ Congrès, le nôtre est aussi devenu très-cir-
 „ conspect à délivrer des passe-ports sur les-
 „ quels on en imposoit tant pour les équipa-
 „ ges que pour les destinations.

„ Tant de rigueurs ont aussi donné le droit
 „ à ce Général de faire notifier aux Capitai-
 „ nes Anglois qui sont ici, par l'interprete
 „ du Roi pour leur langue, qu'on feroit des
 „ visites exactes afin de voir s'ils n'auroient
 „ pas quelques soldats François à leur bord,
 „ & s'il s'en trouvoit un seul, il feroit con-
 „ fisquer & vendre le Navire au profit de
 „ Sa Majesté.

„ En effet, il n'est point de jour qu'il ne
 „ déserte quelque Soldat, & il a été résolu
 „ de ne plus leur accorder de congé absolu,
 „ vu la quantité qui s'en perd par mort ou
 „ par désertion. Comme la plupart de ces
 „ fuyards passaient chez les Insurgens, cette
 „ police a sans doute le double objet & de
 „ mettre réellement un terme à ces émigra-
 „ tions qui deviendroient enfin funestes à la
 „ colonie, au cas où elles dureroient plus
 „ long-temps & qu'il surviendrait une guerre
 „ inopinée, & de persuader aux Anglois que
 „ le Gouvernement ne favorisoit nullement
 „ le passage de ces troupes au service des
 „ Colonies unies. „

„ M. Bingham, le Député du Congrès,
 „ M. Arrifson, celui de la Virginie, & le
 „ neveu du Général Washington sont bien

„ toujours ici , mais non aussi fêtés que d'a-
 „ bord. Les habitans ont reçu vraisemblable-
 „ ment des insinuations de ne pas affecter
 „ tant de liaisons avec eux ; & quant à ces
 „ étrangers , on s'attendoit qu'ils s'installe-
 „ roient chez nous avec une sorte d'éclat &
 „ de dépense ; mais ils sont de la plus grande
 „ simplicité & vivent avec une frugalité rare. „

Voilà , Milord , où les choses en étoient au
 départ des bâtimens revenus le plus récem-
 ment des Antilles-Françoises : je ne doute pas
 qu'on ne se relâche bientôt sur cette disci-
 pline (1) qui , d'ailleurs , participoit , comme
 vous le voyez , de la teinte du génie des
 Commandans ; car il paroît qu'elle étoit bien
 plus sévère & plus loyale à la Martinique
 qu'à St. Domingue. Quoi qu'il en soit , le
 Gouvernement lui-même y prenoit les pré-
 cautions d'usage qui lui permissent de varier
 au besoin. Les dispositions pour y guerroyer

(1) A cette époque même il y avoit déjà des
 momens de sommeil. Voici ce qu'on écrivoit de la
 Martinique le 20 Septembre. « L'hivernage nous a
 „ amené une quantité de vaisseaux de toutes les na-
 „ tions. Vendredi on signala un bâtiment étranger ;
 „ c'étoit une Goëlette Américaine avec un bateau An-
 „ glois qu'elle avoit pris , sans doute extrêmement
 „ chargé , autant qu'on pouvoit en juger avec une
 „ longue vue. Elle n'a point encore paru & est vrai-
 „ semblablement dans quelque anse à faire la ma-
 „ nœuvre ordinaire avec les habitans pour leur ven-
 „ dre cette cargaison , ce qui ne s'accorde guère avec
 „ la sévérité dont M. de Bouillé a donné tout ré-
 „ cemment l'exemple. »

en sûreté & avec avantage , si cela devoit expédient , s'y manifestoit par l'annonce des renforts de troupes que le Ministre y faisoit passer (1) ; & une escadre , quoique légère , s'y étoit déjà établie , suffisante pour protéger en ce moment le commerce des habitans , celui des Américains & même molester le nôtre. Elle est composée d'un vaisseau de ligne & de quatre frégates de force. Le mystère de leur destination au départ de France , de leur réunion , & celui de leurs manœuvres en Amérique est déjà très-suspect (2). La substitution qu'on a faite au Commandant parti de Brest (3) Officier doux,

(1) Extrait d'une lettre de la Martinique du 25 Septembre. " Le 20 il nous est arrivé trois bâtimens venant de Nantes , du Havre & de Bordeaux. Ils nous annoncent un renfort de troupes qui doit partir d'Europe pour nous en Automne. „

(2) Extrait d'une lettre de la Martinique du 23 Août. Le vaisseau le *Prothée* de 64 canons , commandé par M. De Cherizey & la frégate l'*Amphytrite* de 30 canons , commandée par M. de Jussaud , partis de Brest le 11 Juillet , ainsi que la *Renommée* , autre frégate sous les ordres de M. Verdun de la Crefne , sont arrivés depuis peu ici : en vertu de paquets ouverts à une certaine hauteur , qui ont changé la destination que croyoient avoir les Capitaines , ils se sont réunis à d'autres frégates , & cette nouvelle escadrille de cinq bâtimens de Roi doit appareiller la semaine prochaine sans que leur destination soit connue ; M. de Cherizey doit la leur apprendre par la lecture de paquets de la Cour à décacheter de nouveau en mer.

(3) M. de Cherizey , Capitaine de vaisseau. Voyez ma lettre de Septembre dernier.

conciliant d'un homme altier (1), & finon aussi exercé, que M. l'Archangel, remplaçant par son arrogance les talens & l'expérience qui pourroient lui manquer, n'est pas de meilleur augure. Il paroît que cette escadrette a déjà inspiré quelque terreur à la Dominique & procuré l'évasion de différens corsaires Américains (2), sous le prétexte spécieux de convoier les bâtimens marchands pour les Isles Françaises.

(1) M. le Commandant de Dampierre, Capitaine de vaisseau.

(2) Extrait d'une lettre de la Martinique du 20 Septembre. Notre petite escadre a appareillé le 20 Août sous les ordres de M. le Commandeur de Dampierre. Voici la composition.

<i>Vaisseaux.</i>	<i>Canons.</i>	<i>Capitaines.</i>	<i>Lieux du départ de France.</i>	<i>Destination ulté- rieure.</i>
Le Prothée . . .	64.	Le Commandeur de Dampierre.	Brest.	En croisière.
<i>Frégates.</i>				
La Blanche . . .	36.	Le Chevalier de Trecevon.	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
L'Amphytrite . .	36.	M. de Jaffaud . .	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
La Diligente . .	30.	M. Duchillau . .	Rochefort . .	à la Guadeloupe.
La Renommée . .	36.	Verdun	Brest.	à St. Domingue.
<i>Bâtimens Marchands.</i>				
Dupré de St. Maur.	24.	Du Caffé	Bordeaux . .	à Bordeaux.
Le Diamant		Chevrier	Bayonne . .	à Bayonne.
La Gracieuse . . .		Du Poirot	Bordeaux . .	à Bordeaux.
La Préférence . .	8.	Duchefne	Marseille . .	à Marseille.
L'Epervier		Géneau	Philadelphie .	à Miquelon.

} Frégate
autre fois
construite
en France
& vendue
à Bord

Tel étoit l'état dans lequel l'escadrette est sortie. Quelques corsaires américains ont profité de l'occasion pour éviter d'être pris aux atterragés,

Cette Escadre a sans doute aussi pour objet de favoriser l'arrivée des convois partis de France de leurs ports respectifs (1), & por-

Voici maintenant ses manœuvres & son objet. Celui-ci n'étoit que de croiser, de convoier à une certaine hauteur & de mettre en état les bâtimens marchands ci-dessus de se rendre à leurs destinations respectives.

Le Prothée, *la Blanche*, *l'Amphytrite*, *la Diligente* ont été jusqu'à la partie la plus sous le vent de la Guadeloupe, où ils ont laissé *la Renommée* qui a poursuivi sa route pour St. Domingue avec les bâtimens cités ci-dessus ayant des missions particulières.

Lorsque cette escadre a longé la Dominique, elle a causé une alerte générale qui s'est manifestée par des signaux & des coups de canons tirés de distance en distance autour de l'île.

En revenant le *Prothée* a mouillé à la Basse-Terre de la Guadeloupe, & il est rentré le 1 Septembre avec les deux frégates & même la *Diligente*, qui est venu prendre ici 1600 moëdes pour le trésor de la Guadeloupe, où est la croisière, & elle est repartie le lendemain : la *Blanche* est ressortie seule, il y a quelques jours, pour croiser.

(1) Extrait d'une lettre de Bordeaux du 13 Octobre.... Les bâtimens de ce port, au nombre de quatre, savoir, *Monsieur*, *le Comte d'Artois*, *le Prince de Poix* & *le Bien-aimé*, ont appareillé le 6 du courant sous l'escorte d'une frégate avec environ 1200 hommes de troupes qu'ils portent, moitié à St. Domingue, & moitié à la Martinique. Nous n'avons aucune nouvelle sûre des Insurgens depuis celle de la prise de Ticonderago.

Extrait d'une lettre de Brest du 15 Octobre. Le 10 de ce mois le convoi de nos troupes, expédié de ce port avec les bataillons d'Armagnac, d'Agénois, & de Cambresis, a appareillé, & comme le vent a

tant les troupes dont je vous ai annoncé le nombre & la destination. Les fix vaisseaux de ligne & autres bâtimens du Roi qui avoient des vivres pour plusieurs mois, après avoir décapé ces transports, étoient restés à croiser sur belle-Isle & vraisemblablement avoient des ordres tacites pour veiller sur cette foule de navires destinés à porter dans l'Amérique Septentrionale, des hommes, des Officiers, des habits & des munitions de guerre (2), navi-

été bon, il doit avoir décapé à présent. Nous avons actuellement fix vaisseaux en croisière; ce sont ceux qui avoient pris cinq mois de vivres, qu'ils consommeront; ainsi c'est leur principal objet, & de veiller à ce que le convoi & ceux expédiés des autres ports n'éprouvent aucun obstacle sur les côtes.

(1) Extrait d'une lettre de St. Malo du 20 Octobre, ... Un armateur de ce port, ayant fait construire un bâtiment propre à porter 30 à 36 pieces de canons, a jugé qu'il étoit trop fort pour le commerce de nos colonies, & qu'il seroit excellent pour celui de l'Inde. Tout considéré, il a trouvé plus expédient de lui faire faire un voyage de Boston. Il est dans le goût de l'Amphitrite : d'après les avis donnés sous main par le Ministère, ou de sa part, il s'est formé une compagnie pour en faire la cargaison qui consistera en munitions de guerre, principalement en habits, &c. Il doit partir incessamment, dès que les brumes & les brouillards favoriseront son évafion. Il y a une foule d'Officiers de toutes les nations, Danois, Prussiens, Allemands, Suiffes, François, &c. qui doivent s'y embarquer.

Extrait d'une lettre de Fontainebleau du 5 Novembre.... Les alarmes se renouvellent à l'occasion de la rentrée du Parlement qui va se faire à Londres, & l'on craint que, par un coup de désespoir, il ne force le Ministère à nous déclarer la guerre.

res dont notre Ambassadeur avoit trop bien éventé la mission pour ne pas craindre que, malgré les brouillards & les longues nuits, il n'y en eût beaucoup d'interceptés par les croiseurs Anglois. Cependant, suivant le plan d'astuce & de profonde dissimulation du Ministère François, jusqu'à présent les instructions des Capitaines de vaisseaux du Roi, sortis pour observer ont toujours été de ne point compromettre le pavillon par des réquisitions hasardées vis-à-vis de vaisseaux supérieurs ou égaux, de se tenir toujours sur la défensive & de fermer les yeux sur les contraventions qu'ils ne pourroient empêcher sans des hosti-

On croit que cet événement prochain a été l'objet de divers conseils d'Etat, tenus à Fontainebleau, dont le résultat a toujours été de persister à se tenir sur la défensive, de traîner en longueur, de ne faire aucun acte d'hostilité apparente, mais de profiter de la saison & de la bonne position des Insurgens pour les mettre en état de soutenir encore la campagne de 1778.

On fait qu'en conséquence, il y a plus de 40 bâtimens dans nos divers ports de Bretagne & de Normandie qui doivent être expédiés dans ce mois & le courant, où il y a presque certitude d'échapper à la faveur des brouillards & se rendre durant l'hiver dans les ports de l'Amérique Septentrionale.

On ne doute pas non plus que nos troupes envoyées dans nos colonies, & sur-tout les Artilleurs n'en désertent dans le même temps & n'aillent chercher une meilleure fortune chez ces alliés.

Ce sont ces mouvemens inévitables à faire, & qu'on ne peut cacher, qui pourroient principalement irriter les Anglois & les exciter à risquer le tout pour le tout.

lirés capables d'allumer la guerre plutôt qu'il ne voudroit. (1)

Quoi qu'il en soit, ces six vaisseaux de ligne formant avec quelques frégates une escadre d'observation respectable, ont essuyé un coup de vent furieux qui a duré 72 heures, qui les a séparés, mis dans le plus mauvais état & obligés de rentrer successivement (2). M. Du-

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 17 Septembre... Nos vaisseaux ont reçu de nouveaux ordres pour aller croiser, & il paroît qu'on s'en tient à observer les Anglois, sans oser requérir qu'ils s'écartent. Ils continuent à rester à la vue de ce port, à chasser & à tirer même sur nos bâtimens rentrans, ainsi qu'ils ont fait à l'égard de la *Danaé*, revenant de Dunkerque au commencement du mois, qu'heureusement ils n'ont pu atteindre.

(2) Extrait d'une lettre de Brest du 5 Novembre... Les six vaisseaux & autres bâtimens, sortis pour protéger le départ des divers convois de nos troupes, expédiés pour l'Amérique, étoient restés à croiser sur Belle-Isle, où ils ont essuyé un coup de vent furieux qui a duré 72 heures, dont voici le résultat.

Le *Magnifique* de 74 canons, le Commandant de l'escadre, que monte M. Duchaffaut, mais sur lequel il n'étoit pas parti, étant resté à terre par ordre exprès de la Cour, est rentré le Dimanche 2, sous les ordres de M. de Raitz le Capitaine de Pavillon; il est démâté, & a une voie d'eau considérable; il n'a échappé au naufrage que par la manœuvre superbe d'un Pilote de 23 ans, qui l'a sauvé des roches dont est hérissée la côte, & sur laquelle il alloit se briser.

Le *Triton* de 64, commandé par M. de Brach, n'est revenu que le Mardi 4, il a eu plusieurs fois la barre de son gouvernail emportée, toutes ses voiles sont déchirées & enlevées.

chassaut , le Commandant de l'escadre , étoit resté à terre , par ordre exprès de la Cour sans doute , parce que ce petit nombre de vaisseaux n'étoit pas digne de la présence d'un Lieutenant-général des Armées navales , & cependant elle auroit été très-utile : car l'on présume qu'il y a eu beaucoup d'ânerie dans tout cela.

Depuis ce temps il y a eu les variations ordinaires du Ministère dans les ordres envoyés aux Commandans des ports (1). Au-

Le *Refléchi* de 65 , commandé par M. de Baraudin , le *Rolland* , *Idem* , sous les ordres de M. Dupleffis Parseau ; la frégate la *Sensible* , commandée par M. Margnny , Lieutenant ; la *Silphide* de 16 canons , par M. de Ranfanne , aussi Lieutenant , & la *Curieuse* , Cutter de quatre pierriers , par M. de Belizal , sont aussi de retour avec leurs voilures absolument hors d'état de servir.

On est encore inquiet du *Robuste* de 74 , sous les ordres de M. de la Motte-Piquet , qui commandoit la division , & du *Dauphin-Royal* de 70 , Capitaine M. de Beauffet , qui sont à la mer & dont on n'a point de nouvelles.

Il y a apparence qu'il y a eu beaucoup d'ânerie dans tout cela : nous verrons si l'escadre Angloise ne s'en fera pas mieux tirée.

Extrait d'une lettre de Brest du 16 Novembre. On fait enfin le sort des deux vaisseaux de l'escadre dont on étoit inquiet. Le *Robuste* est rentré à Brest , & le *Dauphin-Royal* , très-maltraité , a été obligé de relâcher à l'Orient , en sorte qu'il ne reste plus à la mer que la *Danaé* , toujours en croisière dans le golfe de Gascogne.

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 17 Septembre. On travaille sans relâche dans le port , quoi-

jourd'hui le thermometre est monté à la guerre, & l'on semble avoir un peu plus de nerf, vouloir secouer les visites des Anglois, les empêcher d'approcher trop près des côtes & soutenir les frégates qui croisent à l'entrée des

qu'on parle de désarmer l'escadre ; mais il y a tout au moins apparence qu'elle sera remplacée , car notre Commandant , pressé de nommer certains Officiers pour les derniers armemens , a déclaré qu'il les réservoir pour lui , devant avoir bientôt un commandement. Or , M. Dorvilliers , Lieutenant-général , ne peut commander qu'une escadre d'une certaine force.

Extrait d'une lettre de Brest du 5 Novembre... Les ordres de la Cour d'hier , sont de ne point faire sortir l'escadre jusqu'à nouvel ordre ; il auroit mieux valu que l'ordre de faire rentrer les vaisseaux en croisiere eût été expédié plutôt.

Le bruit court qu'on va renvoyer une partie de nos Matelots , ce qui annonçeroit une nouvelle certitude de continuation de paix.

Extrait d'une lettre de Brest du 19 Novembre... Le vaisseau le *Magnifique* est tellement endommagé , qu'il est désarmé & rentré dans le port. M. Duchaffaut , le Commandant de l'escadre , a transporté son pavillon sur un autre : il n'est plus question de renvoyer les matelots ni d'autres armemens non plus.

Extrait d'une lettre de Brest du 26 Novembre... On s'attend à voir désarmer l'escadre incessamment : M. Duchaffaut n'a point arboré son pavillon sur aucun autre vaisseau , & il ne s'oppose point au bruit qui court qu'il va se retirer à la campagne. Tout cela fait présumer pour le moment une grande sécurité du Ministère. Le Ministre , pour encourager nos Marins , redouble ses graces : il vient de leur accorder 40 croix de St. Louis , dont 23 pour Brest.

rivieres de Nantes, de Bordeaux & ailleurs (1),
sous prétexte de complaire au Gouvernement

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 17 Septembre...
La *Silphide* & l'*Etourdie* appareillent incessamment
pour aller croiser devant Dunkerque ; leur mission
est de six semaines.

Extrait d'une lettre de Brest du 26 Novembre....
Suivant les derniers ordres de la Cour, la *Danaé* va
prendre six mois de vivres & doit croiser tout l'hi-
ver à l'entrée de la riviere de Nantes, & l'*Oiseau*
prend trois mois de vivres d'augmentation, & va croi-
ser sur Belle-Ile.

Extrait d'une lettre de Brest du 22 Décembre....
Mêmes variations & anxiétés de notre Ministère, il
continue à défaire le lendemain ce qu'il a fait la veille.
Aucun plan fixe, aucune résolution arrêtée définitive-
ment d'où l'on puisse induire ou la paix ou la
guerre. Le thermometre est actuellement pour cette
derniere, & c'est le bruit courant du port.

Le 19 les ordres sont venus de tenir prêts à sortir
trois vaisseaux de l'escadre, l'*Aëif*, le *Fendant* & le
Roland. On croit que c'est pour voir un peu ce qui
se passe, & sur-tout écarter les vaisseaux & fréga-
tes Angloises, qui serrent de près nos côtes, se tien-
nent à l'embouchure de nos rivieres, & visitent ré-
guliérement tout ce qui entre & qui sort. Il y a en-
tr'autres un lougre stationné à l'entrée de la rade,
qui devient fort humiliant pour nous.

Hier 21, ordre de suspendre l'armement du *Magni-
fique* & de presser au contraire, tous les bâtimens en
construction & radoub.

On doit lancer à l'eau à la fin de cette semaine
deux belles frégaes. On mettra ensuite sur les chan-
tiers deux vaisseaux de 74 canons & un de 80.

Tous les rapports qui nous viennent ici d'Angle-
terre nous alarment, en ce qu'ils annoncent les pré-
paratifs les plus formidables de toutes les forces na-
vales de S. M. Britannique, & l'on redoute quelque
coup de main.

Britannique & d'empêcher les fraudes dont il se plaignoit ; mais qui servent réellement plus à les favoriser & à écarter nos corsaires qui enlèveroit ces bâtimens de contrebande. C'est le dernier mot du guet , donné aux Capitaines depuis les liaisons plus intimes décidées avec les Insurgens.

Les anxietés des Négocians des différens ports , impatiens de ne voir aucun événement décisif dans la guerre entre l'Angleterre & ses colonies (1), sont aussi cessées par l'effroya-

(1) Extrait d'une lettre de l'Orient du 5 Octobre.... Nos négocians , fournisseurs , armateurs & autres faisant des affaires avec les Insurgens , commencent à s'impatienter de n'avoir aucunes nouvelles certaines de ce pays-là ; car , s'il est satisfaisant pour eux de voir combien on a débité d'absurdités & de fausses relations en faveur de l'armée royale , ils ne peuvent se dissimuler que les adversaires arrivant dans nos ports n'en répandent beaucoup , & qu'il faut s'en défier avec autant de soin. Les premières ont pour objet de leurrer la nation Angloise & de la disposer à donner des subsides plus abondans ; les secondes sont également motivées sur la nécessité d'entretenir notre confiance de la part de nos alliés , & d'obtenir les secours dont ils ont besoin. Les spéculateurs de nos places maritimes & commerçantes sont d'autant plus inquiets , qu'ils savent bien que notre Ministère , en cas d'échec considérable que recevraient les Insurgens , bien-loin de redoubler alors d'efforts en leur faveur , les abandonneroit tout-à-fait. Cependant les émissaires du Gouvernement insinuent qu'il ne faut attribuer la pusillanimité actuelle qu'à la circonstance où il s'agit de faire passer nos troupes à nos Colonies , sans coup férir ; qu'une fois rassuré sur cet événement ,

ble nouvelle de Saratoga ; & vous avez vu , Milord , par le nombre des bâtimens qu'ils envoient dans nos colonies révoltées , que leur commerce avec eux reprend plus d'activité que jamais. On y construit même actuellement pour leur compte. Les bénéfices immenses de quelques bâtimens , tels que ceux de l'*Amphitrite* (1) , revenue , excite merveilleusement la cupidité des François (2) ; & ils auront

il se conduira avec plus de hardiesse & d'énergie , & qu'on peut toujours avoir foi aux rumeurs qu'il a fait répandre. Ce qu'il y a de plus positif , c'est qu'actuellement on compte sur les chantiers de Nantes fix à sept navires qu'on y construit pour le compte des Américains , & qui seront prêts à partir durant l'hiver.

(1) *L'Amphitrite* étoit partie d'abord du Havre en Décembre 1776 ; elle avoit relâché à l'Orient le 31 , & appareillé le 26 Janvier ; elle étoit passée à Portsmouth près Boston à la fin d'Avril , & de là à Charles-Town dans la Caroline : elle est repartie de ce dernier port le 21 Octobre & est arrivée le 13 de ce mois à l'Orient , après 24 jours de traversée seulement : elle a apporté des paquets importans pour MM. Deane & Franklin , & pour le Sieur de Beaumarchais qui est absent. Malgré cela , comme le lieu d'où elle vient est éloigné du théâtre de la guerre , elle n'a pu donner aucunes nouvelles fraîches , & il regne la même incertitude sur le compte des Insurgens.

(2) On évalue ses profits à un million. Outre les munitions de guerre & les fournitures pour habillement qui sont plus sujettes aux captures , le sel est à présent la denrée que nous importons le plus chez les Insurgens ; ils nous donnent en échange une livre de tabac que nous vendons quarante sols aux

peine à s'en déshabituer, si nous leur laissons prendre cette route plus long-temps. Mais le moyen de les en empêcher ! je ne le vois que dans une réconciliation prompte avec nos colonies à quelque prix & condition que ce soit.

Le retour des Officiers François passés dans ce pays-là est le grand argument que font valoir ceux qui spéculent pour la paix ; mais il ne décide rien ; il prouve seulement ce qu'on a dit : qu'il y avoit dans les émigrans beaucoup de mauvais sujets, beaucoup de militaires ineptes, beaucoup de présumptueux, d'insolens, de petits-maitres dont on ne s'est pas soucié. Voyez si les Artilleurs, si les Ingénieurs, si les bons Tacticiens reviennent. Il se peut faire même qu'entre ceux-ci il y ait des ambitieux qui n'ayant pu réaliser les hautes espérances qu'ils avoient conçues, aient pris de l'humeur (1) & se soient dégoûtés ; d'ailleurs, c'est une politique de la Cour de France qui, en rappelant un certain nombre de ces Officiers, semble désapprouver leur conduite, & ne fait aucun tort aux Insurgens,

fermiers généraux. Jugez du bénéfice. Ces traitans ont trouvé la spéculation si bonne, qu'ils ont chargé quatre bâtimens pour leur compte de cette matiere de premiere nécessité.

(1) Tels que M. Kalh, Allemand de nation, Lieutenant-Colonel au service de France, & homme de mérite, parti avec le Marquis de la Fayette qui, ses services ayant d'abord été refusés, n'a pas voulu aussi à son tour accepter une place de Général-Major que le Congrès lui a fait ensuite présenter.

puifqu'il en repart peut-être le double. Enfin ; tant que le Marquis de la Fayette ne donnera pas l'exemple , ces mouvemens particuliers ne peuvent être d'aucune confidération.

L'article de la gazette de France par lequel elle annonce (1) la capitulation du Général Burgoyne , donne encore à juger des difpofitions de la Cour de Verfailles : cette feuille politique avoit été long-temps dans le filence à cet égard , & plusieurs fois même on en avoit retiré des paragraphes défagréables à celle de Londres fur la réquifition de fon Ambaffadeur. Par la tournure de celui-ci , plein d'une bonhomie apparente , on découvre en le lifant attentivement , en en pefant tous les mots dans leur fimplicité , la joie fecrette du Miniftère : on juge que non-feulement il croit fermement aux fuccès des Infurgens , mais que même il a confiance qu'ils en obtiendront de nouveaux.

Le préambule de l'arrêt du Confeil du 7 Décembre pour l'emprunt par voie de lotterie augmente mes alarmes. Il eft dit : « S. M. auroit » pu fe paffer dès cette année de tout fecours » extraordinaire fi , dans le temps que les cir- » conftances obligent d'autres Puiffances à des » armemens confidérables , il n'étoit pas de la » prudence de continuer encore les *dépenses* » de *précaution* qu'elle auroit cru devoir or- » donner. »

Le Voyage que M. le Comte d'Aranda a fait

(1) Voyez la gazette de France du 12 Décembre.

incognito à Brest (1), Nantes (2), à la Rochelle, à Rochefort, Bordeaux; les conférences qu'il a eues dans ces ports avec les principaux chefs des Insurgens qu'il y a trouvés; le mystère qu'il a mis à sa tournée, tout cela est de très-mauvais augure. Heureusement l'Espagne n'est pas aisée à décider; aujourd'hui elle a une riche flotte à faire rentrer (3). Elle doit rassembler ses forces répandues dans le nouveau monde durant la guerre avec le Portugal, & je ne puis me persuader que la France osât seule, embrasser la cause de nos sujets révoltés sans le secours de cet allié.

D'un autre côté, son Ministre paroît faire de puissans efforts pour nous enlever le secours

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 15 Octobre... Depuis le 13 M. le Maréchal, Duc de Duras, & M. l'Evêque de Rennes sont ici. Le Comte d'Aranda est arrivé avant-hier *incognito*. La Duchesse Mazarin & la Marquise de l'Hôpital arrivent ce soir; on annonce plusieurs autres étrangers de distinction.

(2) Extrait d'une lettre de Nantes du 4 Novembre... Le voyage du Comte d'Aranda ici en revenant de Brest, le parfait *incognito* qu'il a observé, au point de n'avoir été reconnu que par hasard, ses conférences avec les députés des Etats-Unis & autres de leurs chefs qui sont ici, tout cela nous intrigue, & tend visiblement à la guerre...

(3) Celle de la Vera-Cruz, évaluée à plus de cent millions, dont quarante pour la France. Le Ministere a fait rassurer les Commerçans intéressés des différens ports à ce retour: on leur a fait entendre qu'on avoit pris les précautions nécessaires pour empêcher les Anglois de tenter un coup de main à cet égard.

de la Russie , en allumant la guerre prête d'éclater entre cette Puissance & l'Empire Ottoman ; ce ne seroit pas sans dessein , & je ne vois pour nous de contre-batterie à opposer , que le Roi de Prusse , dont la vigilance ne s'endort pas sur la succession éventuelle & très-prochaine de l'Electeur de Baviere sans postérité , que dévore d'avance l'Empereur , très-ambitieux , très-altier & avide de se mesurer avec un pareil émule. Quoi qu'il arrive , la France ne prendra point le change sur ses vrais intérêts : quelque tournure que prennent les affaires politiques de l'Europe , elle n'abandonnera point la réalité pour l'ombre ; elle ne se livrera pas à des spéculations nouvelles & brillantes qui ne seroient qu'incertaines ou chymériques , lorsqu'elle a des projets plus solides à poursuivre ; lorsqu'elle peut rompre à jamais l'équilibre entre l'Angleterre & elle , par la scission de ses colonies & l'abaissement de sa grandeur , ce qui la réduiroit presque à l'état de seconde Puissance. O Lord North ! tu t'appercevras trop tard que tu t'es joué à un Ministre plus fin que toi , que tu as été dupe de toutes tes négociations. Puisse la nation ouvrir les yeux avant toi , & s'il en est temps encore , par une disgrâce éclatante , te faire servir d'expiation envers les Américains forcés à la révolte. Puisse-ils se contenter d'une pareille victime ! Puisse cette guerre civile ne pas attirer sur nous les armes de l'étranger , qui écrasent tout-à-la-fois & la mere & les enfans !

Dans tous les cas , Milord , je crois expé-

dient de profiter de l'état de paix où nous sommes encore pour visiter les différens ports de mer de la France , & dans un moment aussi intéressant vous instruire à fond de sa marine en général , du nombre & de la force de ses vaisseaux , de la capacité de ses Officiers de mer , & de tout ce qui peut rendre à vous donner des notions historiques , capables de vous guider dans vos spéculations , s'il survient une guerre vers laquelle se tournera nécessairement l'attention de l'Europe. Ainsi je pars pour Brest , & peut-être serez-vous quelque temps sans avoir de mes nouvelles. En attendant , bon jour , bon an ,

Paris , ce 29 Décembre 1777.

Fin du septieme Volume.

